

SOMMAIRE

La semaine : F. T. MARINETTI. La Vie de Paris : Le Roi à l'Élysée... Le complot Caillaux : UN PROLOGUE...

Le Futurisme

M. Marinetti, le jeune poète italien et français, au talent remarquable et ingénieux, qui de ses poèmes manifestes, ont fait connaître dans le monde...

La Vie de Paris

Le Roi à l'Élysée... Palais

Il y avait avant-hier soir dans nos salons de Paris, à l'Élysée, un grand dîner... Les lampes électriques restèrent allumées dans les loges et changea en contraste...

Echos

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

H. DE VILLEMESSANT

REDICTION — ADMINISTRATION 36, rue Drouot, Paris (8^e Arr^t)

ABONNEMENT

Table with 4 columns: Type of subscription, Duration, Price.

« Tout par écrit, blâme par écrit, au moins des mots, bravant les méchants, je ne bats que de toi... »

Manifeste du Futurisme

I. Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la vitesse. Les éléments essentiels de notre époque sont le courage, l'audace et le geste.

La Vie de Paris

Le Roi à l'Élysée... Palais

Il y avait avant-hier soir dans nos salons de Paris, à l'Élysée, un grand dîner... Les lampes électriques restèrent allumées dans les loges et changea en contraste...

Echos

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Le Théâtre

Encore une très belle journée, hier, à Paris. Le ciel est de la plus grande beauté...

Les Courses

Aujourd'hui, à 3 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Prix :

À Travers Paris

Le roi des Bulgares a chargé M. Stanislas, ministre de Bulgarie à Paris, de s'occuper de son mariage avec la fille du prince de Monaco.

Les Courses

Aujourd'hui, à 3 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Prix :

À Travers Paris

Le roi des Bulgares a chargé M. Stanislas, ministre de Bulgarie à Paris, de s'occuper de son mariage avec la fille du prince de Monaco.

Les Courses

Aujourd'hui, à 3 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Prix :

À Travers Paris

Le roi des Bulgares a chargé M. Stanislas, ministre de Bulgarie à Paris, de s'occuper de son mariage avec la fille du prince de Monaco.

Les Courses

Aujourd'hui, à 3 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Prix :

À Travers Paris

Le roi des Bulgares a chargé M. Stanislas, ministre de Bulgarie à Paris, de s'occuper de son mariage avec la fille du prince de Monaco.

Les Courses

Aujourd'hui, à 3 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Prix :

À Travers Paris

Le roi des Bulgares a chargé M. Stanislas, ministre de Bulgarie à Paris, de s'occuper de son mariage avec la fille du prince de Monaco.

Les Courses

Aujourd'hui, à 3 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Prix :

À Travers Paris

Le roi des Bulgares a chargé M. Stanislas, ministre de Bulgarie à Paris, de s'occuper de son mariage avec la fille du prince de Monaco.

Les Courses

Aujourd'hui, à 3 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Prix :

À Travers Paris

Le roi des Bulgares a chargé M. Stanislas, ministre de Bulgarie à Paris, de s'occuper de son mariage avec la fille du prince de Monaco.

Les Courses

Aujourd'hui, à 3 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Prix :

À Travers Paris

Le roi des Bulgares a chargé M. Stanislas, ministre de Bulgarie à Paris, de s'occuper de son mariage avec la fille du prince de Monaco.

Les Courses

Aujourd'hui, à 3 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Prix :

À Travers Paris

Le roi des Bulgares a chargé M. Stanislas, ministre de Bulgarie à Paris, de s'occuper de son mariage avec la fille du prince de Monaco.

Les Courses

Aujourd'hui, à 3 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants du Prix :

À Travers Paris

Le roi des Bulgares a chargé M. Stanislas, ministre de Bulgarie à Paris, de s'occuper de son mariage avec la fille du prince de Monaco.

Obra de la biblioteca
de la Universidad de Belgrado

[1]

MANIFESTE INITIAL

DU

FUTURISME

(Publié par le « Figaro » le 20 Février 1909)

LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF BELGRADE FACULTY OF
LAW AND ECONOMICS

Reg. No. 8101

Class. No. 9436

Date Recd. 28-2-09

D. 7.037/1909/1944/04

7.037/1909/1944/MAN



Nous avons veillé toute la nuit, mes amis et moi, sous les lampes de mosquée dont les coupes de cuivre aussi ajourées que notre âme avaient pourtant des cœurs électriques. Et tout en piétinant notre native paresse sur d'opulents tapis persans, nous avons discuté aux frontières extrêmes de la logique et griffé le papier de démentes écritures.

Un immense orgueil gonflait nos poitrines, à nous sentir debout tout seuls, comme des phares ou comme des sentinelles avancées, face à l'armée des étoiles ennemies, qui campent dans leurs bivouacs célestes. Seuls avec les mécaniciens dans les infernales chaufferies des grands navires, seuls avec les noirs fantômes qui fourragent dans le ventre rouge des locomotives affolées, seuls avec les ivrognes battant des ailes contre les murs!

Et nous voilà brusquement distraits par le roulement des énormes tramways à double étage qui passent sursautants, bariolés de lumières, tels les hameaux en fête que le Pô débordé ébranle tout à coup et déracine, pour les entraîner, sur les cascades et les remous d'un déluge, jusqu'à la mer.

Puis le silence s'aggrava. Comme nous écoutions la prière exténuée du vieux canal et crisser les os des palais moribonds dans leur barbe de verdure, soudain rugirent sous nos fenêtres les automobiles affamées.

— Allons, dis-je, mes amis! Partons! Enfin la Mythologie et l'Idéal mystique sont surpassés. Nous allons assister à la naissance du Centaure et nous verrons bientôt voler les premiers Anges! — Il faudra ébranler les portes de la vie pour en essayer les gonds et les verrous!... Partons! Voilà bien le premier soleil levant sur la terre!... Rien n'égale la splendeur de son épée rouge qui s'escrime pour la première fois, dans nos ténèbres millénaires.

Nous nous approchâmes des trois machines renâclantes pour flatter leur poitrail. Je m'allongeai sur la mienne comme un cadavre dans sa bière, mais je ressuscitai soudain sous le volant — couperet de guillotine — qui menaçait mon estomac.

Le grand balai de la folie nous arracha à nous-mêmes et nous poussa à travers les rues escarpées et profondes comme des torrents desséchés. Ça et là des lampes malheureuses, aux fenêtres, nous enseignaient à mépriser nos yeux mathématiques.

— Le flair, criai-je, le flair suffit aux fauves!...

Et nous chassions, tels de jeunes lions, la Mort au pelage noir tacheté de croix pâles, qui courait devant nous dans le vaste ciel mauve, palpable et vivant.

Et pourtant nous n'avions pas de Maitresse idéale dressant sa taille jusqu'au nuages, ni de Reine cruelle à qui offrir nos cadavres tordus en bagues byzantines!... Rien pour mourir si ce n'est le désir de nous débarrasser enfin de notre trop pesant courage!

Nous allions écrasant sur le seuil des maisons les chiens de garde, qui s'aplatissaient arrondis sous nos pneus brûlants, comme un faux-col sous un fer à repasser.

La Mort amadouée me devançait à chaque virage pour m'offrir gentiment la patte, et tour à tour se couchait au ras de terre avec un bruit de mâchoires stridentes en me coulant des regards veloutés du fond des flaques.

— Sortons de la Sagesse comme d'une gangue hideuse et entrons, comme des fruits pimentés d'orgueil, dans la bouche immense et torse du vent!... Donnons-nous à manger à l'Inconnu, non par désespoir, mais simplement pour enrichir les insondables réservoirs de l'Absurde!

Comme j'avais dit ces mots, je virai brusquement sur moi-même avec l'ivresse folle des caniches qui se mordent la queue, et voilà tout-à-coup que deux cyclistes me désapprouvèrent, titubant devant moi ainsi que deux raisonnements persuasifs et pourtant contradictoires. Leur ondolement stupide discutait sur mon terrain... Quel ennui! Pouah!... Je coupai court, et par dégoût, je me flanquai — vlan — cul par-dessus tête, dans un fossé...

Oh! maternel fossé, à moitié plein d'une eau vaseuse! Fossé d'usine! J'ai savouré à pleine bouche ta boue fortifiante qui me rappelle la sainte mamelle noire de ma nourrice soudanaise!

Comme je dressai mon corps, fangeuse et malodorante vadrouille, je sentis le fer rouge de la joie me percer délicieusement le cœur.

Une foule de pêcheurs à la ligne et de naturalistes podagreux s'était ameutée d'épouvante autour du prodige. D'une âme patiente et tâtillonne, ils élevèrent très haut d'énormes éperviers de fer, pour pêcher mon automobile, pareille à un grand requin embourbé. Elle émergea lentement en abandonnant dans le fossé, telles des écailles, sa lourde carrosserie de bon sens et son capitonnage de confort.

On le croyait mort, mon bon requin, mais je le réveillai d'une seule caresse sur son dos tout-puissant, et le voilà ressuscité, courant à toute vitesse sur ses nageoires.

Alors, le visage masqué de la bonne boue des usines, pleine de scories de métal, de sueurs inutiles et de suie céleste, portant nos bras foulés en écharpe, parmi la plainte des sages pêcheurs à la ligne et des naturalistes navrés, nous dictâmes nos premières volontés à tous hommes *vivants* de la terre :

MANIFESTE DU FUTURISME

1. Nous voulons chanter l'amour du danger. l'habitude de l'énergie et de la témérité.
2. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace, et la révolte.
3. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.
4. Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle: la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la *Victoire de Samothrace*.
5. Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, don la tige idéale traverse la Terre, lancée elle-même sur le circuit de son orbite.
6. Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.
7. Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef-d'oeuvre sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues, pour les sommer de se coucher devant l'homme.
8. Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles!.. A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'Impossible? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.
9. Nous voulons glorifier la guerre, — seule hygiène du monde — le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent, et le mépris de la femme.
10. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.
11. Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés; les paquebots aventureux flairant l'horizon; les locomotives au grand poitrail, qui piaffent sur les rails, tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux, et le vol glissant des avions, dont l'hélice a des claquements de drapeau et des applaudissements de foule enthousiaste.

C'est en Italie que nous lançons ce manifeste de violence culbutante et incendiaire, par lequel nous fondons aujourd'hui le *Futurisme*, parce que nous voulons délivrer l'Italie de sa gangrène de professeurs, d'archéologues, de cicérones et d'antiquaires.

L'Italie a été trop longtemps le grand marché des brocanteurs. Nous voulons le débarrasser des musées innombrables qui la couvrent d'innombrables cimetières.

Musées, cimetières!... Identiques vraiment dans leur sinistre coudolement de corps qui ne se couchent pas. Dortoirs publics où l'on dort à jamais côte à côte avec des êtres hais ou inconnus. Férocité réciproque des peintres et des sculpteurs s'entre-tuant à coups de lignes et de couleurs dans le même musée.

Qu'on y fasse une visite chaque année comme on va voir ses morts une fois par an... Nous pouvons bien d'admettre!... Qu'on dépose même des fleurs une fois par an aux pieds de la *Joconde*, nous le concevons!... Mais que l'on aille promener quotidiennement dans les musées nos tristesses, nos courages fragiles et notre inquiétude, nous ne l'admettons pas!... Voulez-vous donc vous empoisonner? Voulez-vous donc pourrir?

Que peut-on bien trouver dans un vieux tableau si ce n'est la contorsion pénible de l'artiste s'efforçant de briser les barrières infranchissables à son désir d'exprimer entièrement son rêve?

Admirer un vieux tableau c'est verser notre sensibilité dans une urne funéraire, au lieu de la lancer en avant par jets violents de création et d'action. Voulez-vous donc gâcher ainsi vos meilleures forces dans une admiration inutile du passé, dont vous sortez forcément épuisés, amoindris, piétinés?

En vérité la fréquentation quotidienne des musées, des bibliothèques et des académies (ces cimetières d'efforts perdus, ces calvaires de rêves crucifiés, ces registres d'élans brisés!...) est pour les artistes ce qu'est la tutelle prolongée des parents pour de jeunes gens intelligents, ivres de leur talent et de leur volonté ambitieuse.

Pour des moribonds, des invalides et des prisonniers, passe encore. C'est peut-être un baume à leurs blessures, que l'admirable passé, du moment que l'avenir leur est interdit... Mais nous n'en voulons pas, nous, les jeunes, les forts et les vivants *futuristes!*

Viennent donc les bons incendiaires aux doigts carbonisés!... Les voici! Les voici!... Et boutez donc le feu aux rayons des bibliothèques! Détournez le cours des canaux pour inonder les caveaux des musées!... Oh! qu'elles nagent à la dérive, les toiles glorieuses! A vous les pioches et les marteaux! Sapez les fondements des villes vénérables!

Les plus âgés d'entre nous ont trente ans; nous avons donc au moins dix ans pour accomplir notre tâche. Quand nous aurons quarante ans, que de plus jeunes et plus vaillants que nous veuillent bien nous jeter au panier comme des manuscrits inutiles!... Ils viendront contre nous de très loin, de partout, en bondissant sur la cadence légère de leurs premiers poèmes, griffant l'air de leur doigts crochus, et humant, aux portes des académies, la bonne odeur de nos esprits pourrissants, déjà promis aux catacombes des bibliothèques.

Mais nous ne serons pas là. Ils nous trouveront enfin, par une nuit d'hiver, en pleine campagne, sous un triste hangar pianoté par la pluie monotone, accroupis près de nos avions trépidants, en train de chauffer nos mains sur le misérable feu que feront nos livres d'aujourd'hui flambant gaiement sous le vol étincelant de leurs images.

Ils s'ameuteront autour de nous, haletants d'angoisse et de dépit, et tous exaspérés par notre fier courage infatigable, s'élanceront pour nous tuer, avec d'autant plus de haine que leur cœur sera ivre d'amour et d'admiration pour nous. Et la forte et la saine Injustice éclatera radieusement dans leurs yeux. Car l'art ne peut être que violence, cruauté et injustice.

Les plus âgés d'entre nous ont trente ans, et pourtant nous avons déjà gaspillé des trésors, des trésors de force, d'amour, de courage et d'âpre volonté, à la hâte, en délire, sans compter, à tour de bras, à perdre haleine.

Regardez-nous! Nous ne sommes pas essoufflés... Notre cœur n'a pas la moindre fatigue! Car il s'est nourri de feu, de haine et de vitesse!... Ça vous étonne? C'est que vous ne vous souvenez même pas d'avoir vécu! Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi aux étoiles!

Vos objections? Assez! Assez! Je les connais! C'est entendu! Nous savons bien ce que notre belle et fausse intelligence nous affirme. — Nous ne sommes, dit-elle, que le résumé et de prolongement de nos ancêtres. — Peut-être! Soit!... Qu'importe?... Mais nous ne voulons pas entendre! Gardez-vous de répéter ces mots infâmes! Levez plutôt la tête!

Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi aux étoiles!

F. T. MARINETTI

MILAN - VIA SENATO, 2.

DIRECTEUR DE "POESIA",

FA. 20000 1000 1000	
Enregistré Z.N.a. 0101	
N.º Registro	
N.º de Z.N.a. 9436	Fecha 28-X-87
C.D. 7.037/1909/1944 (04)	
Sig. 7.037/1909/1944 MAN	



[2]

MANIFESTE

DU

FUTURISME

(Publié par le « Figaro » le 20 Février 1909)

Nous avons veillé toute la nuit, mes amis et moi, sous des lampes de mosquée dont les coupes de cuivre aussi ajourées que notre âme avaient pourtant des cœurs électriques. Et tout en piétinant notre native paresse sur d'opulents tapis persans, nous avons discuté aux frontières extrêmes de la logique et griffé le papier de démentes écritures.

Un immense orgueil gonflait nos poitrines, à nous sentir debout tous seuls, comme des phares ou comme des sentinelles avancées, face à l'armée des étoiles ennemies, qui campent dans leurs bivouacs célestes. Seuls avec les mécaniciens dans les infernales chaufferies des grands navires, seuls avec les noirs fantômes qui fourragent dans le ventre rouge des locomotives affolées, seuls avec les ivrognes battant des ailes contre les murs !

Et nous voilà brusquement distraits par le roulement des énormes tramways à double étage, qui passent sursautant, bariolés de lumières, tels les hameaux en fête que le Pô débordé ébranle tout à coup et déracine, pour les entraîner, sur les cascades et les remous d'un déluge, jusqu'à la mer.

Puis le silence s'aggrava. Comme nous écoutions la prière exténuée du vieux canal et crisser les os des palais moribonds dans leur barbe de verdure, soudain rugirent sous nos fenêtres les automobiles affamées.

— Allons, dis-je, mes amis ! Partons ! Enfin la Mythologie et l'Idéal mystique sont surpassés. Nous allons assister à la naissance du Centaure et nous verrons bientôt voler les premiers Anges ! — Il faudra ébranler les portes de la vie pour en essayer les gonds et les verrous !... Partons ! Voilà bien le premier soleil levant sur la terre !... Rien n'égale la splendeur de son épée rouge qui s'escrime pour la première fois, dans nos ténèbres millénaires.

Nous nous approchâmes des trois machines renâclantes pour flatter leur poitrail. Je m'allongeai sur la mienne comme un cadavre dans sa bière, mais je ressuscitai soudain sous le volant — couperet de guillotine — qui menaçait mon estomac.

Le grand balai de la folie nous arracha à nous-mêmes et nous poussa à travers les rues escarpées et profondes comme des torrents desséchés. Cà et là des lampes malheureuses, aux fenêtres, nous enseignaient à mépriser nos yeux mathématiques.

— Le flair, criai-je, le flair suffit aux fauves !...

Et nous chassions, tels de jeunes lions, la Mort au pelage noir tacheté de croix pâles, qui courait devant nous dans le vaste ciel mauve, palpable et vivant.

Et pourtant nous n'avions pas de Maîtresse idéale dressant sa taille jusqu'aux nuages, ni de Reine cruelle à qui offrir nos cadavres tordus en bagues byzantines !... Rien pour mourir si ce n'est le désir de nous débarrasser enfin de notre trop pesant courage !

Nous allions écrasant sur le seuil des maisons les chiens de garde, qui s'aplatissaient arrondis sous nos pneus brûlants, comme un faux-col sous un fer à repasser.

La Mort amadouée me dévanchait à chaque virage pour m'offrir gentiment la patte, et tour à tour se couchait au ras de terre avec un bruit de mâchoires stridentes en me coulant des regards veloutés du fond des flaques.

— Sortons de la Sagesse comme d'une gangue hideuse et entrons, comme des fruits pimentés d'orgueil, dans la bouche immense et torse du vent !... Donnons-nous à manger à l'Inconnu, non par désespoir, mais simplement pour enrichir les insondables réservoirs de l'Absurde !

Comme j'avais dit ces mots, je virai brusquement sur moi-même avec l'ivresse folle des caniches qui se mordent la queue, et voilà tout à coup que deux cyclistes me désapprouvèrent, titubant devant moi ainsi que deux raisonnements persuasifs et pourtant contradictoires. Leur ondolement stupide discutait sur mon terrain... Quel ennui ! Pouah !... Je coupai court, et par dégoût, je me flanquai — vlan ! — cul par-dessus tête, dans un fossé...

Oh ! maternel fossé, à moitié plein d'une eau vaseuse ! Fossé d'usine ! J'ai savouré à pleine bouche ta boue fortifiante qui me rappelle la sainte mamelle noire de ma nourrice soudanaise !

Comme je dressai mon corps, fangeuse et malodorante vadrouille, je sentis le fer rouge de la joie me percer délicieusement le cœur.

Une foule de pêcheurs à la ligne et de naturalistes podagreux s'était ameutée d'épouvante autour du prodige. D'une âme patiente et tâtilonne, ils élevèrent très haut d'énormes éperviers de fer, pour pêcher mon automobile, pareille à un grand requin embourbé. Elle émergea lentement en abandonnant dans le fossé, telles des écailles, sa lourde carrosserie de bon sens et son capitonnage de confort.

On le croyait mort, mon bon requin, mais je le reveillai d'une seule caresse sur son dos tout-puissant, et le voilà ressuscité, courant à toute vitesse sur ses nageoires.

Alors, le visage masqué de la bonne boue des usines, pleine de scories de métal, de sueurs inutiles et de suie céleste, portant nos bras foulés en écharpe, parmi la complainte des sages pêcheurs à la ligne et des naturalistes navrés, nous dictâmes nos premières volontés à tous hommes *vivants* de la terre :

lc
er
d
le
q
el
er
L
d
d
st
oi
le
et
rr
ar
se
bu
tu
cl
d
n
pl
rr
cc
F
le
pe
no
cc
V

Encomenda N.º 8101	
N.º de Registo 9436	Data 28-X-87
C.º D. 7037/1909/1944 (104)	
N.º 7037/1909/1944 MAN	



[3]

FONDAZIONE E MANIFESTO

DEL

FUTURISMO

(Pubblicato dal « FIGARO » di Parigi il 20 Febbraio 1909).

Avevamo vegliato tutta la notte — i miei amici ed io — sotto lampade di moschea dalle cupole di ottone traforato, stellate come le nostre anime, perchè come queste irradiate dal chiuso fulgore di un cuore elettrico. Avevamo lungamente calpestate su opulenti tappeti orientali la nostra atavica accidia, discutendo davanti ai confini estremi della logica ed annerendo molta carta di frenetiche scritture.

Un immenso orgoglio gonfiava i nostri petti, poichè ci sentivamo soli, in quell'ora, ad esser desti e ritti, come fari superbi e come sentinelle avanzate, di fronte all'esercito delle stelle nemiche, occhieggianti dai loro celesti accampamenti. Soli coi fuochisti che s'agitano davanti ai forni infernali delle grandi navi, soli coi neri fantasmi che frugano nelle pance arroventate delle locomotive lanciate a pazza corsa, soli cogli ubbriachi annaspanti, con un incerto batter d'ali, lungo i muri della città.

Sussultammo ad un tratto, all'udire il rumore formidabile degli enormi tramvai a due piani, che passano sobbalzando, risplendenti di luci multicolori, come i villaggi in festa che il Po straripato squassa e sràdica d'improvviso, per trascinarli fino al mare, sulle cascate e attraverso i gorghi di un diluvio.

Poi, il silenzio divenne più cupo. Ma mentre ascoltavamo l'estenuato borbottio di preghiere del vecchio canale e lo scricchiolar dell'ossa dei palazzi moribondi sulle loro barbe di umida verdura, noi udimmo subitamente ruggire sotto le finestre gli automobili famelici.

— Andiamo, diss'io; andiamo, amici! Partiamo! Finalmente, la mitologia e l'ideale mistico sono superati. Noi stiamo per assistere alla nascita del Centauro e presto vedremo volare i primi Angeli!... Bisognerà scuotere le porte della vita per provarne i cardini e i chivistelli!... Partiamo! Ecco, sulla terra, la primissima aurora! Non v'è cosa che agguagli lo splendore della rossa spada del sole, che schermeggia per la prima volta nelle nostre tenebre millenarie!... —

Ci avvicinammo alle tre belve sbuffanti, per palparne amorosamente i torridi petti. Io mi stesi sulla mia macchina come un cadavere nella bara, ma subito risuscitai sotto il volante, lama di ghiottina che minacciava il mio stomaco.

La furente scopa della pazzia ci strappò a noi stessi e ci cacciò attraverso le vie, scoscese e profonde come letti di torrenti. Qua e là una lampada malata, dietro i vetri d'una finestra, c'insegnava a disprezzare la fallace matematica dei nostri occhi perituri.

Io gridai: — Il fiuto, il fiuto solo, basta alle belve!... —

E noi, come giovani leoni, inseguivamo la Morte, dal pelame nero maculato di pallide croci, che correva via pel vasto cielo violaceo, vivo e palpitante.

Eppure non avevamo un'Amante ideale che ergesse fino alle nuvole la sua sublime figura, nè una Regina crudele a cui offrire le nostre salme, contorte a guisa di anelli bisantini! Nulla, per voler morire, se non il desiderio di liberarci finalmente dal nostro coraggio troppo pesante!

E noi correavamo schiacciando su le soglie delle case i cani da guardia che si arrotondavano, sotto i nostri pneumatici scottanti, come solini sotto il ferro da stirare. La Morte, addomesticata, mi sorpassava ad ogni svolta, per porgermi la zampa con grazia, e a quando a quando si stendeva a terra con un rumore di mascelle stridenti, mandandomi, da ogni pozzanghera, sguardi vellutati e carezzevoli.

— Usciamo dalla saggezza come da un orribile guscio, e gettiamoci, come frutti pimentati d'orgoglio, entro la bocca immensa e tórta del vento!... Diamoci in pasto all'Ignoto, non già per disperazione, ma soltanto per colmare i profondi pozzi dell'Assurdo! —

Avevo appena pronunciate queste parole, quando girai bruscamente su me stesso, con la stessa ebrietà folle dei cani che voglion mordersi la coda, ed ecco ad un tratto venirmi incontro due ciclisti, che mi diedero torto, titubando davanti a me come due ragionamenti, entrambi persuasivi e nondimeno contraddittorii. Il loro stupido dilemma discuteva sul mio terreno... Che noia! Auff!... Tagliai corto, e, pel disgusto, mi scaraventai colle ruote all'aria in un fossato....

Oh! materno fossato, quasi pieno di un'acqua fangosa! Bel fossato d'officina! Io gustai avidamente la tua melma fortificante, che mi ricordò la santa mammella nera della mia nutrice sudanese.... Quando mi sollevai — cencio sozzo e puzzolente — di sotto la macchina capovolta, io mi sentii attraversare il cuore, deliziosamente, dal ferro arroventato della gioia!

Una folla di pescatori armati di lenza e di naturalisti podagrosi tumultuava già intorno al prodigio. Con cura paziente e meticolosa, quella gente dispose alte armature ed enormi reti di ferro per pescare il mio automobile, simile ad un gran pescecanne arenato. La macchina emerse lentamente dal fosso, abbandonando nel fondo, come squame, la sua pesante carrozzeria di buon senso e le sue morbide imbottiture di comodità.

Credevano che fosse morto, il mio bel pescecanne, ma una mia carezza bastò a rianimarlo, ed eccolo risuscitato, eccolo in corsa, di nuovo, sulle sue pinne possenti!

Allora, col volto coperto della buona melma delle officine — impasto di scorie metalliche, di sudori inutili, di fuliggini celesti — noi, contusi e fasciate le braccia, ma impavidi, dettammo le nostre prime volontà a tutti gli uomini *vivi* della terra:

e
e
l:
F
d
T
t
g
l
s
v
t:
b
t
b
i
i
r
e
ir
si
n
n
M
d
d
G
m
a

MANIFESTO DEL FUTURISMO

1. — Noi vogliamo cantare l'amor del pericolo, l'abitudine all'energia e alla temerità.
2. — Il coraggio, l'audacia, la ribellione, saranno elementi essenziali della nostra poesia.
3. — La letteratura esaltò, fino ad oggi, l'immobilità pensosa, l'estasi e il sonno. Noi vogliamo esaltare il movimento aggressivo, l'insonnia febbrile, il passo di corsa, il salto mortale, lo schiaffo ed il pugno.
4. — Noi affermiamo che la magnificenza del mondo si è arricchita di una bellezza nuova: la bellezza della velocità. Un automobile da corsa col suo cofano adorno di grossi tubi simili a serpenti dall'alito esplosivo... un automobile ruggente, che sembra correre sulla mitraglia, è più bello della *Vittoria di Samotracia*.
5. — Noi vogliamo inneggiare all'uomo che tiene il volante, la cui asta ideale attraversa la Terra, lanciata a corsa, essa pure, sul circuito della sua orbita.
6. — Bisogna che il poeta si prodighi, con ardore, sfarzo e munificenza, per aumentare l'entusiastico fervore degli elementi primordiali.
7. — Non v'è più bellezza, se non nella lotta. Nessuna opera che non abbia un carattere aggressivo può essere un capolavoro. La poesia deve essere concepita come un violento assalto contro le forze ignote, per ridurle a prostrarsi davanti all'uomo.
8. — Noi siamo sul promontorio estremo dei secoli!... Perchè dovremmo guardarci alle spalle, se vogliamo sfondare le misteriose porte dell'Impossibile? Il Tempo e lo Spazio morirono ieri. Noi viviamo già nell'assoluto, poichè abbiamo già creata l'eterna velocità onnipresente.
9. — Noi vogliamo glorificare la guerra — sola igiene del mondo — il militarismo, il patriottismo, il gesto distruttore dei libertari, le belle idee per cui si muore e il disprezzo della donna.
10. — Noi vogliamo distruggere i musei, le biblioteche, le accademie d'ogni specie, e combattere contro il moralismo, il femminismo e contro ogni viltà opportunistica o utilitaria.
11. — Noi canteremo le grandi folle agitate dal lavoro, dal piacere o dalla sommossa; canteremo le maree multicolori e polifoniche delle rivoluzioni nelle capitali moderne; canteremo il vibrante fervore notturno degli arsenali e dei cantieri incendiati da violente lune elettriche; le stazioni ingorde, divoratrici di serpi che fumano; le officine appese alle nuvole pei contorti fili dei loro fumi; i ponti simili a ginnasti giganti che scavalcano i fiumi, balenanti al sole con un luccichio di coltelli; i piroscafi avventurosi che fiutano l'orizzonte, le locomotive dall'ampio petto, che scalpitano sulle rotaie, come enormi cavalli d'acciaio imbrigliati di tubi, e il volo scivolante degli aeroplani, la cui elica garrisce al vento come una bandiera e sembra applaudire come una folla entusiasta.

È dall'Italia, che noi lanciamo pel mondo questo nostro manifesto di violenza travolgente e incendiaria, col quale fondiamo oggi il « *Futurismo* », perchè vogliamo liberare questo paese dalla sua fetida cancrena di professori, d'archeologi, di ciceroni e d'antiquari.

Già per troppo tempo l'Italia è stata un mercato di rigattieri. Noi vogliamo liberarla dagli innumerevoli musei che la coprono tutta di cimiteri innumerevoli.

Musei: cimiteri!... Identici, veramente, per la sinistra promiscuità di tanti corpi che non si conoscono. Musei: dormitori pubblici in cui si riposa per sempre accanto ad esseri odiati o ignoti! Musei: assurdi macelli di pittori e scultori che vanno trucidandosi ferocemente a colpi di colori e di linee, lungo pareti contese!

Che vi si vada in pellegrinaggio, una volta all'anno, come si va al camposanto nel Giorno dei morti... ve lo concedo. Che una volta all'anno sia deposto un omaggio di fiori davanti alla *Gioconda*, ve lo concedo... Ma non ammetto che si conducano quotidianamente a passeggio per i musei le nostre tristezze, il nostro fragile coraggio, la nostra morbosa inquietudine. Perchè volersi avvelenare? Perchè volere imputridire?

E che mai si può vedere, in un vecchio quadro, se non la faticosa contorsione dell'artista, che si sforzò di infrangere le insuperabili barriere opposte al suo desiderio di esprimere interamente il suo sogno?... Ammirare un quadro antico equivale a versare la nostra sensibilità in un'urna funeraria, invece di proiettarla lontano, in violenti getti di creazione e di azione.

Volete dunque sprecare tutte le vostre forze migliori, in questa eterna e inutile ammirazione del passato, da cui uscite fatalmente esausti, diminuiti e calpesti?

In verità io vi dichiaro che la frequentazione quotidiana dei musei, delle biblioteche e delle accademie (cimiteri di sforzi vani, calvarii di sogni crocifissi, registri di slanci troncati!...) è, per gli artisti, altrettanto dannosa che la tutela prolungata dei parenti per certi giovani ebbri del loro ingegno e della loro volontà ambiziosa. Per i moribondi, per gl'infermi, pei prigionieri, sia pure: — l'ammirabile passato è forse un balsamo ai loro mali, poichè per essi l'avvenire è sbarrato.... Ma noi non vogliamo più saperne del passato, noi giovani e forti *futuristi!*

E vengano dunque, gli allegri incendiarii dalle dita carbonizzate! Eccoli! Eccoli!... Suvvia! date fuoco agli scaffali delle biblioteche!... Sviatelo il corso dei canali, per inondare i musei!... Oh, la gioia di veder galleggiare alla deriva, lacere e stinte su quelle acque, le vecchie tele gloriose!... Impugnate i picconi, le seuri, i martelli, e demolite, demolite senza pietà le città venerate!

I più anziani, fra noi, hanno trent'anni: ci rimane dunque almeno un decennio, per compier l'opera nostra. Quando avremo quarant'anni, altri uomini più giovani e più validi di noi, ci gettino pure nel cestino, come manoscritti inutili. — Noi lo desideriamo!

Verranno contro di noi, i nostri successori; verranno di lontano, da ogni parte, danzando su la cadenza alata dei loro primi canti, protendendo dita adunche di predatori, e fiutando caninamente, alle porte delle accademie, il buon odore delle nostre menti in putrefazione, già promesse alle catacombe delle biblioteche.

Ma noi non saremo là.... Essi ci troveranno alfine — una notte d'inverno — in aperta campagna, sotto una triste tettoia tamburellata da una pioggia monotona, e ci vedranno accoccolati accanto ai nostri aeroplani trepidanti e nell'atto di scaldarci le mani al fuocherello meschino che daranno i nostri libri d'oggi, fiammeggiando sotto il volo delle nostre immagini.

Essi tumultueranno intorno a noi, ansando per angoscia e per dispetto, e tutti, esasperati dal nostro superbo instancabile ardore, si avventeranno per ucciderci, spinti da un odio tanto più implacabile in quantochè i loro cuori saranno ebbri di amore e di ammirazione per noi.

La forte e sana Ingiustizia scoppierà radiosa nei loro occhi. — L'arte, infatti, non può essere che violenza, crudeltà ed ingiustizia!

I più anziani fra noi hanno trent'anni: eppure, noi abbiamo già sperperati tesori, mille tesori di forza, di amore, d'audacia, d'astuzia e di rude volontà; li abbiamo gettati via impazientemente, in furia, senza contare, senza mai esitare, senza riposarci mai, a perdifiato.... Guardateci! Non siamo ancora spossati! I nostri cuori non sentono alcuna stanchezza, poichè sono nutriti di fuoco, di odio e di velocità!... Ve ne stupite?... E' logico, poichè voi non vi ricordate nemmeno di aver vissuto! Ritti sulla cima del mondo, noi scagliamo, una volta ancora la nostra sfida alle stelle!

Ci opponete delle obiezioni?... Basta! Basta! Le conosciamo.... Abbiamo capito!... La nostra bella e mendace intelligenza ci afferma che noi siamo il riassunto e il prolungamento degli avi nostri. — Forse!... Sia pure!... Ma che importa? Non vogliamo intendere!... Guai a chi ci ripeterà queste parole infami!...

Alzate la testa!...

Ritti su la cima del mondo, noi scagliamo, una volta ancora, la nostra sfida alle stelle!...

F. T. Marinetti.

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO

[4]

MARINETTI

PRIMO MANIFESTO POLITICO
FUTURISTA PER LE
ELEZIONI GENERALI 1909

«Elettori Futuristi!

«Noi Futuristi, avendo per unico programma politico l'orgoglio, l'energia e l'espansione nazionale, denunciemo al paese l'incancellabile vergogna di una possibile vittoria clericale.

«Noi Futuristi invochiamo da tutti i giovani ingegni d'Italia una lotta ad oltranza contro i candidati che patteggiano coi vecchi e coi preti.

MANIFESTI DEL FUTURISMO

«Noi Futuristi vogliamo una rappresentanza nazionale che, sgombra di mummie, libera da ogni viltà pacifista, sia pronta a sventare qualsiasi agguato, a rispondere a qualsiasi oltraggio».

8101

9436

28-X-87

SPES-SALIMBENI - Firenze 1980

4 - MANIFESTI FUTURISTI

da Manifesti - Ist. Ed. Ital.

PROGRAMMA POLITICO FUTURISTA

ELETTORI FUTURISTI! col vostro voto cercate di realizzare il seguente programma:

Italia sovrana assoluta. - La parola ITALIA deve dominare sulla parola LIBERTÀ. Tutte le libertà, tranne quella di essere vigliacchi, pacifisti, anti-italiani.

Una più grande flotta e un più grande esercito; un popolo orgoglioso di essere italiano, per la Guerra, sola igiene del mondo e per la grandezza di un'Italia intensamente agricola, industriale e commerciale.

Difesa economica e educazione patriottica del proletariato.

Politica estera cinica, astuta e aggressiva. - Espansionismo coloniale. - Liberismo. Irredentismo. - Panitalianismo. - Primato dell'Italia.

Anticlericalismo e antisocialismo.

Culto del progresso e della velocità, dello sport, della forza fisica, del coraggio temerario, dell'eroismo e del pericolo, contro l'ossessione della cultura, l'insegnamento classico, il museo, la biblioteca e i ruderi. - Soppressione delle accademie e dei conservatori.

Molte scuole pratiche di commercio, industria e agricoltura. - Molti istituti di educazione fisica. - Ginnastica quotidiana nelle scuole. - Predominio della ginnastica sul libro.

Un minimo di professori, pochissimi avvocati, pochissimi dottori, moltissimi agricoltori, ingegneri, chimici, meccanici e produttori di affari.

Esautorazione dei morti, dei vecchi e degli opportunisti, in favore dei giovani audaci.

Contro la monumentomania e l'ingerenza del Governo in materia d'arte.

Modernizzazione violenta delle città passatiste (Roma, Venezia, Firenze, ecc.)

Abolizione dell'industria del forestiero, umiliante ed aleatoria.

QUESTO PROGRAMMA VINCERÀ

il programma
clerico-moderato-liberale

Monarchia e Vaticano.
Odio o disprezzo del popolo.
Patriottismo tradizionale e commemorativo.
Militarismo intermittente.
Clericalismo.
Protezionismo gretto o liberismo fiacco.
Culto degli avi e scetticismo.
Senilismo e moralismo.
Opportunismo e affarismo.
Forcaiolismo.
Culto dei musei, delle rovine, dei monumenti.
Industria del forestiero.
Ossessione della cultura.
Accademismo.
Ideale di un'Italia archeologica, bigotta e podagrosa.
Quietismo ventraiolo.
Vigliaccheria nera.

il programma
democratico-repubblicano-socialista

Repubblica.
Popolo sovrano.
Internazionalismo pacifista.
Antimilitarismo.
Anticlericalismo.
Liberismo interessato.
Mediocrasia e scetticismo.
Senilismo e moralismo.
Opportunismo e affarismo.
Demagogismo.
Culto dei musei, delle rovine, dei monumenti.
Industria del forestiero.
Sociologia da comizio.
Razionalismo positivista.
Ideale di una Italiotta borghesuccia, tirchia e sentimentale.
Quietismo ventraiolo.
Vigliaccheria rossa.

8101

9436

28-X-87

[5]

7037 1909/1944 (04)

PROCLAMA FUTURISTA

di F. T. MARINETTI

*Opera da consultare
a ullman, 201, in Sala*

I

— Ohi! grandi poeti incendiari, fratelli miei futuristi!... Ohi! Paolo Buzzi, Federico De Maria, Enrico Cavacchioli, Corrado Govoni, Libero Altomare! Usciamo da Paralisi, devastiamo Podagra e stendiamo il gran Binarario militare sui fianchi del Gorisankar, vetta del mondo!

Uscivamo tutti dalla città, con un passo agile e preciso, che sembrava volesse danzare cercando ovunque ostacoli da superare. Intorno a noi, e nei nostri cuori, l'immensa ebrietà del vecchio sole europeo, che barcollava tra nuvole color di vino.... Quel sole ci sbatté sulla faccia la sua gran torcia di porpora incandescente, poi crepò, vomitandosi tutto all'infinito.

Turbini di polvere aggressiva; acciecante fusione di zolfo, di potassa e di silicati per le vetrate dell'Ideale!... Fustione d'un nuovo globo solare che presto vedremo risplendere!

[9]

« Questo v'indigna? Mi fischiate?... Alzate la voce!... Non ho udita l'ingiuria! Più forte! Che cosa?... Ambiziosi?... Certamente! Siamo degli ambiziosi, noi, perchè non vogliamo strofinarci ai vostri fetidi vellii, o gregge puzzolente, color di fango, canalizzato nelle strade antiche della Terra!... Ma « ambiziosi » non è la parola esatta!... Noi siamo piuttosto dei giovani artiglieri in baldoria!... E voi dovete, anche a vostro dispetto, abituarvi al frastuono dei nostri cannoni! Che cosa dite?... Siamo pazzi?... Evviva! Ecco finalmente la parola che aspettavo!... Ah! Ah! Bellissima trovata!... Prendete con cautela questa parola d'oro massiccio, e tornatevene presto, in processione, per celarla nella più gelosa delle vostre cantine! Con quella parola fra le dita e sulle labbra, potrete vivere ancora venti secoli.... Per conto mio, vi annuncio che il mondo è iradicio di saggezza!...

« È perciò che noi oggi insegnamo l'eroismo metodico e quotidiano, il gusto della disperazione, per la quale il cuore dà tutto il suo rendimento, l'abitudine all'entusiasmo, l'abbandono alla vertigine....

« Noi insegnamo il tuffo nella morte tenebrosa sotto gli occhi bianchi e fissi dell'Ideale.... E noi stessi daremo l'esempio, abbandonandoci alla furibonda Sarta delle battaglie, che, dopo averci cucita addosso una bella divisa scarlatta, sgargiante al sole, ungerà di fiamme i nostri capelli spazzolati dai proiettili.... Così appunto la calura di una sera estiva spalma i campi d'uno scivolante fulgore di lucciole.

□□□

[8]

— Vigliacchi! — gridai, voltandomi verso gli abitanti di Paralisi, ammucchiati sotto di noi, massa enorme di obici irritati, già pronti per i nostri futuri cannoni.

« Vigliacchi! Vigliacchi!... Perchè queste vostre strida di gatti scorticati vivi?... Temete forse che appicchiamo il fuoco alle vostre catapecchie?... Non ancora!... Dovremo pur scaldarci, nell'inverno prossimo!... Per ora, ci accontentiamo di far saltare in aria tutte le tradizioni, come ponti fradici!... La guerra?... Ebbene, sì: essa è la nostra unica speranza, la nostra ragione di vivere, la nostra sola volontà!... Sì, la guerra! Contro di voi, che morite troppo lentamente, e contro tutti i morti che ingombrano le nostre strade!...

« Sì, i nostri nervi esigono la guerra! e disprezzano la donna, poichè noi temiamo che braccia supplici s'intreccino alle nostre ginocchia, la mattina della partenza!... Che mai pretendono le donne, i sedentari, gl'invalidi, gli ammalati, e tutti i consiglieri prudenti? Alla loro vita vacillante, rotta da lugubri agonie, da sonni tremebondi e da incubi gravi, noi preferiamo la morte violenta e la glorifichiamo come la sola che sia degna dell'uomo, animale da preda.

« Vogliamo che i nostri figliuoli seguano allegramente il loro capriccio, avversino brutalmente i vecchi e sbeffeggino tutto ciò che è consacrato dal tempo!

□□□

[10]

« Bisogna che gli uomini elettrizzino ogni giorno i loro nervi ad un orgoglio temerario!... Bisogna che gli uomini giuochino d'un tratto la loro vita, senza spiare i biscazzieri bari e senza controllare l'equilibrio, delle *roulottes*, stando chini sui vasti tappeti verdi della guerra, covati dalla fortunosa lampada del sole. Bisogna, — capite? — bisogna che l'anima lanci il corpo in fiamme, come un brulotto, contro il nemico, l'eterno nemico che si dovrebbe inventare, se non esistesse!...

« Guardate, laggiù, quelle spiche di grano, allineate in battaglia, a milioni.... Quelle spiche, agli soldati dalle baionette aguzze, glorificano la forza del pane, che si trasforma in sangue, per sprizzar dritto fino allo Zenit. Il sangue, sappiatelo, non ha valore nè splendore, se non liberato, col ferro o col fuoco, dalla prigione delle arterie! E noi insegneremo a tutti i soldati *armati* della terra come il sangue debba essere versato.... Ma, prima, converrà ripulire la grande Caserma dove voi pullulate, insetti che siete!... Ci vorrà poco.... Frattanto, cimici, potete ancora tornare, per questa sera, agl'immondi giacigli tradizionali, su cui noi non vogliamo più dormire.

Mentre volgevo loro le spalle, io sentii, dal dolore della mia schiena, che troppo a lungo avevo trascinato, nella rete immensa e nera della mia parola, quel popolo moribondo, coi suoi ridicoli guizzi di pesce ammucchiato sotto l'ultima ondata di luce che la sera spingeva alle scogliere della mia fronte.

□□□

[11]

II

La città di Paralisi, col suo grido di pollaio, coi suoi orgogli impotenti di colonne troncate, con le sue cupole tronfe che partoriscono statuette meschine, col capriccio dei suoi fumi di sigaretta sopra bastioni puerili offerti ai buffetti.... scomparve alle nostre spalle, danzando al ritmo dei nostri passi veloci.

Davanti a me, ancora distante alcuni chilometri, si delineò ad un tratto il Manicomio, alto sulla groppa di una collina elegante, che trotterellava come un puledro.

— Fratelli, — diss'io — riposiamoci per l'ultima volta, prima di muovere alla costruzione del gran Binario futurista!

Ci coricammo, tutti fasciati dall'immensa follia della Via Lattea, all'ombra del Palazzo dei vivi, e subito tacque il fracasso dei grandi martelli quadrati dello spazio e del tempo.... Ma Paolo Buzzi non poteva dormire, poichè il suo corpo spossato sussultava ad ogni istante alle punture delle stelle velenose che ci assaltavano da ogni parte.

— Fratello! — mormorò — scaccia lontano da me codeste api che ronzano sulla rosa porporina della mia volontà!

□□□

Poi si riaddormentò nell'ombra visionaria del Palazzo ricolmo di fantasia, da cui saliva la melopea cullante ed ampia della eterna gioia.

Enrico Cavacchioli sonnecchiava e sognava ad alta voce:

— Io sento ringiovanire il mio corpo ventenne!... Io ritorno, d'un passo sempre più infantile, verso la mia culla.... Presto, rientrerò nel ventre di mia madre!... Tutto, dunque, mi è lecito!... Voglio preziosi gingilli da rompere.... città da schiacciare, formicai umani da sconvolgere!... Voglio addomesticare i Venti e tenerli a guinzaglio.... Voglio una muta di Venti, fluidi levrieri, per dar la caccia ai cirri fiocchi e barbuti!

La respirazione dei miei fratelli dormienti fingeva il sonno di un mare possente, su una spiaggia. Ma l'entusiasmo inesauribile dell'aurora traboccava già dalle montagne, tanto copiosamente la notte aveva dovunque versato profumi e linfe eroiche. Paolo Buzzi, bruscamente sollevato da quella marca di delirio, si contorse, come nell'angoscia di un incubo.

— Li udite, i singhiozzi della Terra?... La Terra agonizza nell'orrore della luce!... Troppi soli si chinarono al suo livido capezzale! Bisogna lasciarla dormire!... Ancora! Sempre!... Datemi delle nuvole, dei mucchi di nuvole, per coprire i suoi occhi e la sua bocca che piange!

A queste parole il Sole ci porse, dall'estremità dell'orizzonte, il suo tremulo e rosso volante di fuoco.

ooo

— Alzati, Paolo! — gridai allora. — Afferra quella ruota!... Io ti proclamo guidatore del mondo!... Ma, ahimè, noi non potremo bastare al gran lavoro del Binario futurista! Il nostro cuore è ancora pieno di un ciarpame immondo: code di pavoni, pomposi galli di banderuole, leziosi fazzoletti profumati!... E non abbiamo ancora scacciate dal nostro cervello le lugubri formiche della saggezza.... Ci vogliono dei pazzi!... Andiamo a liberarli!

Ci avvicinammo alle mura imbevute di gioia solare, costeggiando una sinistra vallata, ove trenta gru metalliche sollevavano, stridendo, dei vagoncini pieni d'una biancheria fumigante, inutile bucato di quei Puri, lavati già da ogni sozzura di logica.

Due alienisti comparvero, categorici, sulla soglia del Palazzo. Io non avevo fra le mani che uno smagliante fanale d'automobile; e fu col suo manico di lucido ottone che inculcai loro la morte.

Dalle porte spalancate, pazzi e pazze, scamiciati, seminudi, eruppero a migliaia, torrenzialmente, così da ringiovanire e ricolorare il volto rugoso della Terra.

Alcuni vollero subito brandire, come bastoni d'avorio, i campanili lucenti; altri si misero a giuocare al cerchio con delle cupole.... Le donne pettinavano le loro lontane capigliature di nuvole con le acute punte di una costellazione.

— O pazzi, o fratelli nostri amatissimi, seguitemi!... Noi costruiremo il Binario sulle cime di tutte le montagne, fino al mare! Quanti siete?...

ooo

Tremila?... Non basta!... D'altronde, la noia e la monotonia troncheranno in breve il vostro bello slancio.... Corriamo presto a domandar consiglio alle belve dei serragli accampati alle porte della Capitale. Sono gli esseri più vivi, i più radicati, i meno vegetali! Avanti!... A Podagra! A Podagra!...

E part'immo, scarica formidabile di una chiusa immane.

L'esercito della follia si avventò di pianura in pianura, colò per le valli, ascese rapido alle cime, con lo slancio fatale e facile d'un liquido entro enormi vasi comunicanti, e infine mitragliò di grida, di fronti e di pugni le mura di Podagra, che risuonò come una campana.

Dopo avere ubbriacati, uccisi o calpestati i guardiani, la gesticolante marea inondò l'immenso corridoio melmoso del serraglio, le cui gabbie, piene di velli danzanti, ondeggiavano nel vapore delle urine salvatiche e oscillavano, più leggiere che gabbie di canarini, fra le braccia dei pazzi.

Il regno dei leoni ringiovanì la Capitale. La ribellione delle criniere e il voluminoso sforzo delle groppie inarcate a leva scolpivano le facciate. La loro forza di torrente, scavando il selciato, trasportò le vie in altrettanti tunnel dalle vòlte scoppiate. Tutta la tistica vegetazione degli abitanti di Podagra fu informata nelle case, le quali, piene di quei rami urlanti, tremavano sotto l'impetuosa grandinata di sgomento che crivellava i tetti.

Con bruschi slanci e con lazzi da *clowns*, i pazzi inforcavano i bei leoni indifferenti, che non li sentivano, e quei bizzarri cavalieri esultavano ai tranquilli colpi di coda che ad ogni istante li gettavano a terra.... Ad un tratto, le belve si arrestarono, i pazzi taquero, davanti alle mura che non si muovevano più....

— I vecchi son morti!... I giovani sono fuggiti!... Meglio così!... Presto! Siano divelti i parafulmini e le statue!... Saccheggiamo gli scrigni colmi d'oro!... Verghe e monete!... Tutti i metalli preziosi saranno fusi, pel gran Binario militare!...

Ci precipitammo fuori, coi pazzi gesticolanti e le pazze scapigliate, coi leoni, le tigri e le pantere cavalcate a nudo da cavalieri che l'ebbrezza irrigidiva, contorceva ed esilarava freneticamente.

Podagra non fu più che un immenso tino, pieno di un rosso vino dai gorghi spumosi, che colava veementemente dalle porte, i cui ponti levatoi erano imbutiti trepidanti e sonori....

Attraversammo le rovine dell'Europa ed entrammo nell'Asia, sparpagliando lontano le orde terrorizzate di Podagra e di Paralisi, come i seminatori gettano la semente con un gran gesto circolare.

III

A notte piena, eravamo quasi in cielo, su l'altipiano persiano, sublime altare del mondo, i cui gradini smisurati portano città popolose. Allineati all'infinito lungo il Binario, ansavamo su crogiuoli d'antimonio e di manganese, che a quando a quando spaventavano le nuvole con la loro esplosione abbagliante; e ci sorvegliava, in cerchio, la maestosa ronda dei leoni che, erette le code, sparse al vento le criniere, foravano il cielo nero e profondo coi loro ruggiti tonfi e bianchi.

Ma, a poco a poco, il lucente e caldo sorriso della luna traboccò dalle nuvole squarciate. E, quando ella apparve infine, tutta grondante dell'inebbriante latte delle acacie, i pazzi sentirono il loro cuore staccarsi dal petto e salire verso la superficie della liquida notte.

Ad un tratto, un grido altissimo lacerò l'aria; un rumore si propagò, tutti accorsero.... Era un pazzo giovanissimo, dagli occhi di vergine, rimasto fulminato sul Binario.

Il suo cadavere fu subito sollevato. Egli teneva fra le mani un fiore bianco e desioso, il cui pistillo s'agitava come una lingua di donna. Alcuni vollero toccarlo, e fu male, poichè rapidamente, con la fa-

□□□

cilità di un'aurora che si propaga sul mare, una verdura singhiozzante sorse per prodigio dalla terra increspata di onde inattese.

Dal fluire azzurro delle praterie, emergevano vaporose chiome d'innumerabili nuotatrici, che schiudevano sospirando i petali delle loro bocche e dei loro occhi umidi. Allora, nell'inebbriante diluvio dei profumi, vedemmo crescere distesamente intorno a noi una favolosa foresta, i cui fogliami arcuati sembravano spossati da una brezza troppo lenta. Vi ondeggiava una tenerezza amara.... Gli usignuoli bevevano l'ombra odorosa con lunghi gorgogli di piacere, e a quando a quando scoppiano a ridere nei cantucci, giocando a rimpiaffino come fanciulli vispi e maliziosi. Un sonno soavissimo vinceva lentamente l'esercito dei pazzi, che si misero a urlare dal terrore.

Irruenti, le belve si precipitarono a soccorrerli. Per tre volte, stretti in gomitolli balzanti, e con assalti uncinati di rabbia esplosiva, le tigri caricarono gl'invisibili fantasmi di cui ribolliva la profondità di quella foresta di delizie.... Finalmente, fu aperto un varco: enorme convulsione di fogliami feriti, i cui lunghi gemiti svegliarono i lontani echi loquaci appiattati nella montagna. Ma, mentre ci accanivamo, tutti, a liberar le nostre gambe e le nostre braccia dalle ultime liane affettuose, sentimmo a un tratto la Luna carnale, la Luna dalle belle cosce calde, abbandonarsi languidamente sulle nostre schiene affrante.

□□□

Si udi gridare nella solitudine aerea degli altipiani:

— Uccidiamo il chiaro di luna!

Alcuni corsero alle cascate vicine; gigantesche ruote furono inalzate, e le turbine trasformarono la velocità delle acque in magnetici spasimi che s'arrampicarono a dei fili, su per alti pali, fino a dei globi luminosi e ronzanti.

Fu così che trecento lune elettriche cancellarono coi loro raggi di gesso abbagliante l'antica regina verde degli amori.

E il Binario militare fu costruito. Binario stravagante che seguiva la catena delle montagne più alte e sul quale si slanciarono tosto le nostre velocità locomotive impennacchiate di grida acute, via da una cima all'altra, gettandosi in tutti i precipizi e arrampicandosi dovunque, in cerca di abissi affamati, di svolti assurdi e d'impossibili zig-zag... Tutt'intorno, da lontano, l'odio illimitato segnava il nostro orizzonte irto di fuggiaschi.... Erano le orde di Podagra e di Paralisi, che noi rovesciammo nell'Indostan.

IV

Accanito inseguimento.... Ecco scavalcato il Gange!... Finalmente, il soffio impetuoso dei nostri petti fuggò davanti a noi le nuvole striscianti, dagli avvolgimenti ostili, e noi scorgemmo all'orizzonte i sussulti verdastri dell'Oceano Indiano, a cui il sole metteva una fantastica museruola d'oro.... Sdraiato nei golfi di Oman e del Bengala, esso preparava perfidamente l'invasione delle terre.

All'estremità del promontorio di Cormorin, orlato di una poltiglia di ossami biancastri, ecco l'Asino colossale e scarno, la cui groppa di cartapeccora grigiastra fu incavata dal peso delizioso della Luna.... Ecco l'Asino dritto, dal membro prolioso rammentato di scritte, che taglia da tempo immemorabile il suo rancore asmatico contro le brume dell'orizzonte, dove tre grandi vascelli s'avanzano, immobili, con le loro velature simili a colonne vertebrali radiografate.

Subito, l'immensa mandra delle belve cavalcate dai pazzi protese sui flutti musi innumerevoli, sotto il turbinio delle criniere che chiamavano l'Oceano alla riscossa. E l'Oceano rispose all'appello, inarcando un dorso enorme, e squassando i promontori prima di prender lo slancio. Esso provò lungamente la

propria forza, agitando le anche e ripiegando il ventre sonoro fra le sue vaste fondamenta elastiche. Poi, con un gran colpo di reni, l'Oceano poté sollevare la propria massa e sormontò la linea angolosa delle rive.... Allora, la formidabile invasione cominciò.

Noi marciavamo nell'ampio accerchiamento delle onde scalpitanti, grandi globi di schiuma bianca, che rotolavano e crollavano, docciando le schiene dei leoni.... Questi, allineati in semicerchio intorno a noi, prolungavano da ogni parte le zanne, la bava sibilante e gli urli delle acque. Talvolta, dall'alto delle colline, guardavamo l'Oceano gonfiare progressivamente il suo profilo mostruoso, come una immensa balena che si spingesse innanzi su un milione di pinne. E fummo noi che lo guidammo così fino alla catena dell'Imalaia, aprendo, come un ventaglio, il formicolio delle orde in fuga, che volevamo schiacciare contro i fianchi del Gorisankar.

— Affrettiamoci, fratelli miei!... Volete dunque che le belve ci sorpassino? Noi dobbiamo rimanere in prima fila, malgrado i nostri lenti passi che pompano i succhi della terra.... Al diavolo queste mani vischiose e questi piedi che trascinano radici!... Oh! noi non siamo che poveri alberi vagabondi! Vogliamo delle ali!... Facciamoci dunque degli aeroplani!

— Saranno azzurri! — gridarono i pazzi — azzurri, per sottrarci meglio agli sguardi del nemico, e per confonderci con l'azzurro del cielo, che, quando

c'è vento, garrisce sulle vette come un'immensa bandiera!

E i pazzi rapirono mantelli turchini alla gloria dei Budda, nelle antiche pagode, per costruire le loro macchine volanti.

Noi ritagliammo i nostri aeroplani futuristi nella tela color d'ocra dei velieri. Alcuni avevano ali equilibranti e, portando i loro motori, s'inalzavano come avvoltoi insanguinati che sollevassero in cielo vitelli convulsi.

Ecco: il mio è un biplano multicellulare a coda direttiva: 100 HP, 8 cilindri, 80 chilogrammi.... Ho fra i piedi una minuscola mitragliatrice, che posso scaricare premendo un bottone d'acciaio....

E si parte, nell'ebbrezza di un'agile evoluzione, con un volo vivace, crepitante, leggero e cadenzato come un canto d'invito a bere e a ballare.

— Urrà! Siam degni finalmente di comandare il grande esercito dei pazzi e delle belve scatenate!... Urrà! Noi dominiamo la nostra retroguardia: l'Oceano, col suo avviluppamento di schiumanti cavallerie!... Avanti, pazzi, pazze, leoni, tigri e pantere!... Avanti, squadroni di flutti!... I nostr. aeroplani saranno per voi, a volta a volta, bandiere di guerra e amanti appassionati! Deliziose amanti, che nuotano, aperte le braccia, sull'ondeggiar dei fogliami, o che indugiano mollemente, sull'altalena della brezza!... Ma guardate lassù, a destra, quelle spole azzurre.... Sono i pazzi, che cullano i loro monopiani sull'amaca

[23]

— Finalmente! Finalmente! Eccoti dunque davanti a noi, gran popolo formicolante di Podagrosi e di Paralifici, lebbra schifosa che divora i bei fianchi della montagna.... Noi vogliamo rapidi contro di voi, fiancheggiati dal galoppo dei leoni, nostri fratelli, e abbiamo alle spalle l'amicizia minacciosa dell'Oceano, che ci segue da vicino per impedire che s'indietreggi!... È soltanto una precauzione, poichè non vi temiamo!... Ma voi siete innumerevoli!... E potremmo esaurire le nostre munizioni, invecchiando durante la carneficina!... Io regolerò il tiro!... L'alzo a ottocento metri!... Attenti!... Fuoco!... Oh! l'ebbrezza di trastullarci come in collegio!... Oh! l'ebbrezza di giocare alle biglie della Morte!... E voi non potrete carpire presto superato!... Il mio aeroplano corre sulle sue ruote, scivola sui pattini e s'alza a volo di nuovo!... Io vado contro il vento!... Bravissimi, i pazzi!... Continuate il massacro!... Guardate! Io tolgo l'acensione e calo giù tranquillamente, a volo librato, con magnifica stabilità, per toccar terra dove più ferve la mischia!

« Ecco la furibonda copula della battaglia, vulva gigantesca irritata dalla foia del coraggio, vulva informe che si squarcia per offrirsi meglio al terrifico spasimo della vittoria imminente! E nostra la vittoria!... ne sono sicuro, poichè i pazzi lanciano già al cielo i loro cuori, come bombe!... L'alzo a cento metri!... Attenti!... Fuoco!... Il nostro sangue?... Sì!

[22]

del vento del sud!... Io, intanto, sto seduto come un tessitore davanti al telaio, e vo tessendo l'azzurro serico del cielo!... Oh! quante fresche vallate, quanti monti burberi, sotto di noi!... Quanti greggi di pecore rosee, sparsi sui declivii delle verdi colline, che si offrono al tramonto!... Tu le amavi, anima mia!... No! No! Basta! Tu non godrai più, mai più, di simili insipidezze!... Le canne colle quali un tempo facevamo delle zampogne formano l'armatura di questo aeroplano!... Nostalgia! Ebbrezza trionfale!... Presto avremo raggiunti gli abitanti di Podagra e di Paralisi, poichè vogliamo rapidi ad onta delle raffiche avverse... Che dice l'anemometro?... Il vento che ci è contrario ha una velocità di cento chilometri all'ora!... Che importa? Io salgo a duemila metri, per sorpassare l'altipiano.... Ecco! Ecco le orde!... Là, là, davanti a noi, e già sotto ai nostri piedi!... Guardate, laggiù, a picco, fra quegli ammassi di verdura, la tumultuante follia di quel torrente umano che s'accanisce a fuggire!... Questo fracasso?... È lo schianto degli alberi!... Ah! Ah!... Le orde nemiche sono ormai cacciate contro l'alta muraglia del Gorisankar!... E noi diamo loro battaglia!... Udite? Udite i nostri motori come applaudono in gioia?... Ohi, grande Oceano Indiano, alla riscossa!...

L'Oceano ci seguiva solennemente, atterrando le mura delle città venerate e gettando di sella le torri illustri, vecchi cavalieri dall'armatura sonora, crollati giù dagli arcioni marmorei dei templi.

[24]

Tutto il nostro sangue, a fiotti, per ricolorare le aurore ammalate della Terra!... Sì, noi sapremo riscaldarti fra le nostre braccia fumanti, o misero Sole, decrepito e freddoloso, che tremi sulla cima del Gorisankar!

F. T. MARINETTI

□□□

8101

9436

28-X-87

[7]

7.037 "1909/1944" (04)

7.037 "1909/1944" MAN

MARINETTI, BOCCIONI, CARRA, RUS-
SOLO

Contro Venezia passatista.

27 Aprile 1910.

Noi ripudiamo l'antica Venezia estenuata e sfatta da voluttà secolari, che noi pure amammo e possedemmo in un gran sogno nostalgico.

Ripudiamo la Venezia dei forestieri, mercato di antiquari falsificatori, calamita dello snobismo e dell'imbecillità universali, letto sfondato da carovane di amanti, semicupio ingermato per cortigiane cosmopolite, cloaca massima del passatismo.

Noi vogliamo guarire e cicatrizzare questa città putrescente, piaga magnifica del passato. Noi vogliamo rianimare e nobilitare il popolo veneziano, decaduto dalla sua antica grandezza, morfiuzzato da una vigliaccheria stomachevole ed avvilito dall'abitudine dei suoi piccoli commercianti toscani.

Noi vogliamo preparare la nascita di una Venezia industriale e militare che possa dominare il mare Adriatico, gran lago Italiano.

Affrettiamoci a colmare i piccoli canali puzzolenti con le macerie dei vecchi palazzi crollanti e lebbrosi.

Bruciamo le gondole, poltrone a dondolo per cretini, e innalziamo fino al cielo l'imponente geometria dei ponti metallici e degli opifici chiamati di fumo, per abolire le curve cascanti delle vecchie architetture.

Venga finalmente il regno della divina Luce Elettrica, a liberare Venezia dal suo venale chiaro di luna da camera ammobbigliata.

SPES-SALIMBENI - Firenze 1960 7 - MANIFESTI FUTURISTI A cura di Luciano Caruso
da, I Manifesti del Futurismo - Prima serie, Edizioni Lacerba, Firenze, 1914, p. 32-36

Opera da consultarsi
a Utilizzarsi solo in Sala



L'8 luglio 1910, 800000 foglietti contenenti questo manifesto furono lanciati dai poeti e dai pittori futuristi dall'alto della Torre dell'Orologio sulla folla che tornava dal Lido. Così cominciò la campagna che i futuristi sostennero da 3 anni contro Venezia passatista.

Il seguente Discorso contro i Veneziani, improvvisato dal poeta Marinetti alla Fenice, suscitò una terribile battaglia. I futuristi furono fischiati, i passatisti furono picchiati.

I pittori futuristi Boccioni, Russolo, Carrà punteggiarono questo discorso con schiaffi sonori. I pugni di Armando Mazza, poeta futurista che è anche un atleta restarono memorabili.

Discorso futurista di Marinetti ai Veneziani

Veneziani!

Quando gridammo: « Uccidiamo il chiaro di luna! » noi pensammo a te, vecchia Venezia tradicia di romanticismo!

Ma ora la voce nostra si amplifica, e raggiungiamo ad alte note « Libertiamo il mondo dalla tirannia dell'amore! Siamo sazi di avventure erotiche, di lussuria, di sentimentalismo e di nostalgia »!

Perché dunque ostinarti Venezia, a offrirci donne velate ad ogni svolta crepuscolare dei tuoi canali?

Basta! Basta!..... Finiscila di sussurrare osceni inviti a tutti i passanti della terra o Venezia, vecchia ruffiana, che sotto la tua pesante mantiglia di mosati, ancora ti accanisci ad apprestare estenuanti notti romantiche, querule serenate e paurose imbosecate!

Io pure annai, o Venezia, la sontuosa penombra del tuo Canal Grande, impregnata di lussurie rare, e il pallore febbrile delle tue belle, che scivolano giù dai balconi per scale intrecciate di lampi, di fili di pioggia e di raggi di luna, fra i fintinai di spade incrociate...

9

Ma basta! Tutta questa roba assurda, abbominevole e irritante ci dà la nausea! E vogliamo ormai che le lampade elettriche dalle mille punte di luce taghino e strappino brutalmente le tue tenebre misterose, ammalianti e persuasive!

Il tuo Canal Grande allargato e scavato, diventerà fatalmente un gran porto mercantile. Treni e tramvai lanciati per le grandi vie costruite sui canali finalmente colmati vi porteranno cataste di mercanzie, tra una folla sagace, ricca e affaccendata d'industriali e di commercianti i...

Non urlate contro la pretesa bruttezza delle loro-motive dei tramvai degli automobili e delle biciclette in cui noi troviamo le prime linee della grande estetica futurista. Potranno sempre servire a schiacciare qualche lurido e grottesco professore nordico dal cappelluccio tirolese.

Ma voi volete prostrarvi davanti a tutti i forestieri, e siete di una servilità ripugnante!

Veneziani! Veneziani! Perché voler essere ancora sempre i fedeli schiavi del passato, i lerci custodi del più grande bordello della storia, gl'infermieri del più triste ospedale del mondo, ove languono anime mortalmente corrotte dalla lue del sentimentalismo?

Oh! le immagini non mi mancano, se voglio definire la vostra inerzia vanifosa e sciocca come quella di un figlio di grand'uomo o di un marito di cantante celebre! I vostri gondolieri, non potrei forse paragonarli a dei becchini intenti a scavare cadenzatamente delle fosse in un cimitero inondato?

Ma nulla può offendervi, poichè la vostra umiltà è smisurata!

Si sa, d'altronde, che voi avete la saggia preoccupazione di arricchire la Società dei grandi alberghi, e che appunto per questa vi ostinate ad imputridire senza muovervi!

Eppure, voi foste un tempo invincibili guerrieri e artisti geniali, navigatori audaci, ingegnosi industriali e commercianti instancabili.... E siete divenuti

camerieri d'albergo, ciceroni, lenoni, antiquari, frondatori, fabbricanti di vecchi quadri, pittori plagiaristi e copisti. Avete dunque dimenticato di essere antitutto degli Italiani, e che questa parola, nella lingua della storia, vuol dire: *costruttori dell'avvenire?*

Oh! non vi difendete coll'accusar gli effetti avvilenti dello strocco! Era ben questo vento torrido e bellicoso, che gonfiava le vele degli eroi di Lepanto! Questo stesso vento africano accelererà ad un tratto, in un meriggio infernale, la sorda opera delle acque corrosive che minano la vostra città venerabile.

Oh! come balleremo, quel giorno! Oh! come plaudremo alle lagune, per incitarle alla distruzione! E che immenso ballo tondo danzeremo in giro all'illustre ruina! Saremo tutti pazzamente allegri, noi, gli ultimi studenti ribelli di questo mondo troppo saggio! Così, o Veneziani, noi cantammo, danzammo e ridemmo davanti all'agonia dell'isola di File, che morì come un sorcio decrepito dietro la diga d'Assuan, immensa trappola dalle botole elettriche, nella quale il genio futurista dell'Inghilterra imprigiona le fuggeri acque sacre del Nilo!

Alzate pure le spalle, e gridatemi che sono un barbaro, incapace di gustare la divina poesia che ondeggia sulle vostre isole incantatrici!

Via! non avete motivo di esserne molto orgogliosi!... Liberate Torcello, Burano, l'Isola dei Morti, da tutta la letteratura ammalata e da tutta l'immensa fantascienza romantica di cui le hanno velate i poeti avvelenati dalla febbre di Venezia, e potrete, ridendo con me considerare quelle isole come mucchi di stenco che i mammoth lasciarono cadere qua e là nell'attraversare a guado le vostre preistoriche lagune!

Ma voi le contemplate stupidamente, felici di nuocere nella vostra acqua sporca, per arricchire senza fine la Società dei Grandi Alberghi, che prepara con cura le notti eleganti di tutti i grandi sulla terra! Certo, non è cosa da poco, l'eccitarli all'amore. Sia pure vostro ospite un Imperatore, bisogna che egli

navighi lungamente nel sudiciume di questo immenso acquajo pieno di cocci istoriati, bisogna che i suoi gondolieri zappino coi remi parecchi chilometri di escrementi liquefatti, in un divino odor di latrina passando accanto a barche ricolme di belle immondizie, tra equivoci cartocci galleggianti, per poter giungere da vero Imperatore alla sua mèta, contento di sé e del suo scettro imperiale!

Ecco, ecco quale fu la vostra gloria fino ad oggi, o Veneziani!

Vergognatevi! Vergognatevi! e gettatevi supini gli uni sugli altri, come sacchi pieni di sabbia per formare il bastione, sul confine, mentre noi prepareremo, una grande e forte Venezia industriale, commerciale e militare sull'Adriatico, gran lago italiano!

VOLTA

8109

9436 DATA 20-X-87

7037 "1909/1944" (04)

7037 "1909/1944" MAN MARINETTI

CONTRO I PROFESSORI

Nella nostra lotta contro la passione professorale del passato, noi rinneghiamo violentemente l'ideale e la dottrina di Nietzsche.

Mi preme dimostrare qui che la critica si è assolutamente ingannata, nel considerarci come dei nuovi nietzschiani. Vi basterà infatti considerare la parte costruttiva dell'opera del grande filosofo tedesco, per convincervi che il suo Superuomo, generato nel culto filosofico della tragedia greca, suppone in suo padre un ritorno appassionato verso il paganesimo e la mitologia. Nietzsche resterà, malgrado tutti i suoi slanci verso l'avvenire, uno dei più accaniti difensori della grandezza e della bellezza antiche.

È un passatista che cammina arditamente su le cime dei monti tessalici, coi piedi disgraziatamente impacciati da lunghi testi greci.

Il suo Superuomo è un prodotto dell'immaginazione ellenica, costruito coi tre grandi cadaveri putrefatti di Apollo, di Marte e di Bacco. È un miscuglio della Bellezza elegante, della forza guerresca e dell'ebbrezza dionisiaca, quali ci sono rivelate dalla grande arte classica. — Noi opponiamo a questo Superuomo greco, nato nella polvere delle biblioteche, l'Uomo moltiplicato per opera propria, nemico del libro, amico dell'esperienza personale, allievo della Macchina, coltivatore accanito della propria volontà, lucido nel lampo della sua ispirazione, munito di fiuto felino, di fulminei calcoli, d'istinto selvaggio, d'intuizione, di astuzia e di temerità.

I figli della generazione attuale, che vivono fra il cosmopolitismo, la marea sindacalista e il volo degli aviatori sono come abbozzi dell'uomo moltiplicato che noi preparamo.

Per occuparci di lui, noi abbandonammo Nietzsche, una sera di dicembre, sulla soglia di una biblioteca che inghiottì il filosofo fra i suoi battenti di calore dotto e comodo.

Nietzsche non avrebbe certo vomitato come noi, di disgusto, leggendo sulle facciate dei Musei,

delle Accademie, delle Biblioteche e delle Università questi principi infami, scritti col gesso della imbecillità:

*Voi non penserete più!
Voi non dipingerete più!
Voi non costruirrete più!
Nessuno potrà mai superare i maestri!
Qualsiasi originalità è vietata!
Bando alle follie e alle stravaganze! Bisogna copiare copiare copiare!
Per conquistare il paradiso dell'arte, bisogna imitare la vita dei nostri Santi.*

Noi non abbiamo ascoltato i consigli prudenti che Nietzsche ci avrebbe dati, e abbiamo contemplato con orrore la gioventù italiana che colava, tristemente canalizzata, verso quelle grandi fontane dell'intellettualità.

Non dormimmo, quella notte, e all'alba ci arrampicammo fin sopra alle porte delle Accademie, dei Musei, delle Biblioteche e delle Università, per scrivervi col carbone eroico delle officine questa dedica, che è anche una risposta al Superuomo classico di Nietzsche:

*Al Terremoto
loro unico alleato
i Futuristi dedicano
queste rovine di Roma e di Atene.*

Quel giorno le vecchie muraglie dette furono scosse dal nostro grido inaspettato:

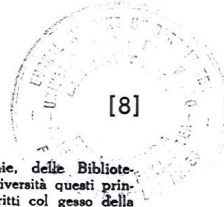
*« Guai a chi si lascia afferrare dal demone dell'ammirazione!
Guai a chi ammira ed imita il passato!
Guai a chi vende il suo genio! »*

Voi dovete combattere con accanimento questi tre nemici irriducibili e corruttori dell'Arte: l'imitazione, la Prudenza e il Denaro, che si riducono a uno solo: la Viltà.

Viltà contro gli esempi ammirabili e contro le formole acquisite. Viltà contro il bisogno d'amore e contro la paura della miseria che minacciano la vita necessariamente eroica dell'artista!...

Poeti, pittori, scultori, musicisti, dovete lottare, dovunque lottare dentro e fuori di voi, come avete lottato stamane, nel lasciare il vostro letto, contro un principio d'inerzia e di sonno. Poiché il mondo ha bisogno soltanto di eroismo, scusate con noi il gesto d'indisciplina sanguinaria dello studente palermitano Lidonna, il quale si vendicò, a dispetto delle leggi, di un professore tirannico.

I professori passatisti sono i so-



li responsabili di questo assassinio; i professori passatisti, che vogliono soffocare in fetidi canali sotterranei l'indomabile energia della gioventù italiana.

Quando, quando si finirà di castrare gli spiriti che devono creare l'avvenire? Quando si finirà di insegnare l'abbruttente adorazione di un passato insuperabile, ai ragazzi che si vogliono ridurre ad altrettanti piccoli cortigiani sgobboni?

Affrettiamoci a rifare ogni cosa! — Bisogna andare contro corrente.

Presto verrà il momento in cui noi non potremo più accontentarci di difendere le nostre idee con degli schiaffi e dei pugni, e dovremo allora inaugurare l'attentato in nome del pensiero, l'attentato artistico, l'attentato letterario, contro la *crosta* glorificata e contro il professore tirannico.

Ma la viltà dei nostri nemici ci eviterà forse il lusso di ucciderli.

Non sono paradossi, questi, credetemi! Bisogna ad ogni costo trar fuori l'Italia da questa crisi di vigliaccheria passatista.

Che ne dite, per esempio, di quel progetto futurista che consiste nell'introdurre in tutte le scuole un corso regolare di rischi e di pericoli fisici? I ragazzi sarebbero sottoposti, indipendentemente dalla loro volontà, alla necessità di affrontare continuamente una serie di pericoli sempre più terribili l'uno dell'altro, sapientemente preparati e sempre imprevisi come: l'incendio, l'annegamento, il crollo d'un soffitto o altri simili disastri...

Ora, il coraggio è precisamente

la materia prima perchè, secondo la grande speranza futurista, tutte le autorità, tutti i diritti e tutti i poteri siano brutalmente strappati ai morti e ai moribondi, e dati ai giovani fra i venti e i quarant'anni.

Mentre aspettiamo la guerra con l'Austria, che invociamo, noi oggi non troviamo altro d'interessante, sulla terra, che le belle morti, continue e disinvolute, degli aviatori.

Blériot ebbe ragione di gridare: «Occorrono ancora molti e molti cadaveri, al progresso!...»

Non amiamo il sangue se non quando sia sprizzato dalle arterie, e tutto il resto è vigliaccheria.

Devo aggiungere che per tutte queste buone ragioni noi non siamo amati dai magistrati. I poliziotti ci sorvegliano, i preti si ritraggono al nostro passare, e i socialisti ci odiano cordialmente.

Noi rendiamo a tutti costoro quest'odio e questo disprezzo, poichè in essi disprezziamo dei rappresentanti indegni di idee pure e non terrestri, quali la Giustizia, la Divinità, l'Uguaglianza e la Libertà.

Siccome queste idee pure e assolute sono più d'ogni altra suscettibili d'insudiciarsi, esse non possono, assolutamente, esser maneggiate dai passatisti.

Errata Corr. 8-10-1

9436

28-X-87

[9]

7037 "1909/1944" (21)

7037 "1909/1944" MAN

MARINETTI

L'UOMO MOLTIPLICATO
E IL REGNO
DELLA MACCHINA

Noi sviluppiamo e preconizziamo una grande idea nuova che circola nella vita contemporanea: l'idea della bellezza meccanica; ed esaltiamo quindi l'amore per la macchina, quell'amore che vediamo fiammeggiare sulle guance dei meccanici, aduste e imbrattate di carbone. Non avete mai osservato un macchinista quando lava amorevolmente il gran corpo possente della sua locomotiva? Sono le tenerezze minuziose e sapienti di un amante che accarezzi la sua donna adorata.

Si è potuto constatare nel grande sciopero dei ferrovieri francesi, che gli organizzatori del sabotaggio non riuscirono a indurre nemmeno un solo macchinista a sabotare la sua locomotiva.

Questo mi pare assolutamente naturale. Come mai uno di quegli uomini avrebbe potuto ferire o uccidere la sua grande amica fedele e devota, dal cuore ardente e pronto; la sua bella macchina di acciaio, che tante volte aveva brillato di voluttà sotto la sua carezza lubrificante?

Non è un'immagine, questa, ma quasi una realtà, che facilmente potremo controllare fra qualche anno.

Avrete certamente udite le osservazioni che sogliono fare comunemente i proprietari d'automobili e i direttori d'officina: « I motori, dicono costoro, sono veramente misteriosi... Hanno dei capricci, delle bizzarrie inaspettate; sembra che abbiano una personalità, un'anima, una volontà. Bisogna accarezzarli, trattarli con riguardo, non maltrattarli mai, nè affaticarli troppo. Se agite così, questa macchina di ferro fuso e d'acciaio, questo motore costruito secondo cifre precise, vi dà non solo tutto il suo rendimento, ma il doppio, il triplo, assai più e assai meglio di quanto fecero prevedere i calcoli del suo costruttore: di suo padre! »

Ebbene: io attribuisco una grande importanza rivelatrice a queste frasi che mi annunciano la prossi-

ma scoperta delle leggi di una vera sensibilità delle macchine!

Bisogna dunque preparare l'imminente e inevitabile identificazione dell'uomo col motore, facilitando e perfezionando uno scambio incessante d'intuizione, di ritmo, d'istinto e di disciplina metallica, assolutamente ignorato dalla maggioranza e soltanto indovinato dagli spiriti più lucidi.

Certo è che ammettendo l'ipotesi trasformistica di Lamarck, debbesi riconoscere che noi aspiriamo alla creazione di un tipo non umano nel quale saranno aboliti il dolore morale, la bontà, l'affetto e l'amore, soli veleni corrosivi dell'inesauribile energia vitale, soli interruttori della nostra possente elettricità fisiologica.

Noi crediamo alla possibilità di un numero incalcolabile di trasformazioni umane, e dichiariamo senza sorridere che nella carne dell'uomo dormono delle ali.

Il giorno in cui sarà possibile all'uomo di esteriorizzare la sua volontà in modo che essa si prolunghi fuori di lui come un immenso braccio invisibile, il Sogno e il Desiderio, che oggi sono vane parole, regneranno sovrani sullo Spazio e sul tempo domati.

Il tipo non umano e meccanico, costruito per una velocità onnipotente, sarà naturalmente crudele, onnisciente e combattivo.

Sarà dotato di organi inaspettati: organi adattati alle esigenze di un ambiente fatto di urti continui.

Possiamo prevedere fin d'ora uno sviluppo a guisa di prua della sporgenza esterna dello sterno, che sarà tanto più considerevole, inquantochè l'uomo futuro diventerà un sempre migliore aviatore.

Uno sviluppo analogo si nota appunto, fra gli uccelli, nei migliori volatori.

Potrete facilmente concepire queste ipotesi apparentemente paradossali, studiando i fenomeni di volontà esteriorizzata che si manifestano continuamente nelle sedute spiritiche.

È certo inoltre, e voi potete facilmente constatarlo, che si trovano oggi, con crescente facilità, dei popolani, assolutamente privi di cultura e di educazione, ma dotati, nondimeno, di ciò che io chiamo la grande divinazione meccanica o il fiuto metallico.

Ciò perchè codesti operai subirono già l'educazione della macchina e s'imparentarono, in qualche modo, coi motori.

Per preparare la formazione del tipo non umano e meccanico dell'uomo moltiplicato mediante l'esteriorizzazione della sua volontà, bisogna singolarmente diminuire il bisogno di affetto, non ancora distruttibile, che l'uomo porta nelle sue vene.

L'uomo futuro ridurrà il proprio cuore alla sua vera funzione distributrice. Il cuore deve diventare, in qualche modo, una specie di stomaco del cervello, che si empirà metodicamente perchè lo spirito possa entrare in azione.

S'incontrano oggi degli uomini i quali attraversano la vita quasi senza amore, in una bella atmosfera color d'acciaio. Facciamo sì che il numero di questi uomini esemplari vada sempre crescendo. Questi esseri energici non hanno una dolce amante da visitare, la sera, ma amano constatare ogni mattina con amorosa meticolosità l'avviamento perfetto della loro officina.

Noi siamo convinti d'altronde che l'arte e la letteratura esercitano un'influenza determinante su tutte le classi sociali, anche sulle più ignoranti, che ne sono abbeverate per via d'infiltrazioni misteriose.

Noi possiamo dunque attivare o ritardare il movimento dell'umanità verso questa forma di vita liberata dal sentimentalismo e dalla lussuria. A dispetto del nostro determinismo scettico, che dobbiamo uccidere quotidianamente, noi crediamo all'utilità di una propaganda artistica contro la concezione apologetica del dongiovanni e quella divertente del cornuto.

Queste due parole devono perdere ogni significato nella vita, nell'arte e nella immaginazione collettiva.

La ridicolizzazione del cornuto non contribuisce forse all'esaltazione del dongiovanni? E l'esaltazione del dongiovanni non contribuisce a rendere sempre più ridicolo il cornuto?

Liberandoci da questi due motivi, ci libereremo dal grande fenomeno morboso della gelosia, che non è altro che un prodotto della vanità dongiovannesca.

L'immenso amore romantico è ridotto così unicamente alla conservazione della specie, e l'attrito delle epidermidi è finalmente liberato da ogni mistero stuzzicante, da ogni pepe appetitoso e da ogni vanità dongiovannesca: semplice funzione corporale, come il bere e il mangiare.

L'uomo moltiplicato che noi sogniamo, non conoscerà la tragedia della vecchiaia!

Ma bisogna, per questo, che i giovani maschi contemporanei, finalmente nauseati dei libri erotici e del duplice alcool sentimentale e lussurioso, essendo finalmente immunizzati contro la malattia dell'amore, imparino metodicamente a distruggere in sé tutti i dolori del cuore, lacerando quotidianamente i loro affetti e distraendo infinitamente il loro sesso con contatti femminili rapidi e disinvolti.

Il nostro franco ottimismo si oppone così, nettamente, al pessimismo di Schopenhauer, di quel filosofo amaro che tante volte ci porse il seducente revolver della sua filosofia per uccidere in noi la profonda nausea dell'Amore col l'A maiuscolo.

E appunto con questo revolver che noi bersaglieremo allegramente il gran Chiaro di luna romantico.

Enregistré - Zila. 8101
N.° Registro
Numero d'ordine 9436
Data 28-X-07
Peche
C. D. 7037/1909/1944 (04)
7037/1909/1944 MAN

[11]

Manifesto dei Pittori futuristi



Agli artisti giovani d'Italia!

Il grido di ribellione che noi lanciamo, associando i nostri ideali a quelli dei poeti futuristi, non parte già da una chiesuola estetica, ma esprime il violento desiderio che ribolle oggi nelle vene di ogni artista creatore.

Noi vogliamo combattere accanitamente la religione fanatica, incosciente e snobistica del passato, alimentata dall'esistenza nefasta dei musei. Ci ribelliamo alla supina ammirazione delle vecchie tele, delle vecchie statue, degli oggetti vecchi e all'entusiasmo per tutto ciò che è parlato, sudicio, corroso dal tempo, e giudichiamo ingiusto, delittuoso, l'abituale disdegno per tutto ciò che è giovane, nuovo e palpitante di vita.

Compagni! Noi vi dichiariamo che il trionfante progresso delle scienze ha determinato nell'umanità mutamenti tanto profondi, da scavare un abisso fra i docili schiavi del passato e noi liberi, noi sicuri della radiosa magnificenza del futuro.

Noi siamo nauseati dalla pigrizia vile che dal Cinquecento in poi fa vivere i nostri artisti d'un incessante sfruttamento delle glorie antiche.

Per gli altri popoli, l'Italia è ancora una terra di morti, un'immensa Pompei biancheggiante di sepolcri. L'Italia invece rinasce, e al suo risorgimento politico segue il risorgimento intellettuale. Nel paese degli analfabeti vanno moltiplicandosi le scuole: nel paese del dolce far niente ruggono ormai officine innumerevoli: nel paese dell'estetica tradizionale spiccano oggi il volo ispirazioni sfolgoranti di novità.

È vitale soltanto quell'arte che trova i propri elementi nell'ambiente che la circonda. Come i nostri antenati trassero materia d'arte dall'atmosfera religiosa che incombeva sulle anime loro, così noi dobbiamo ispirarci ai tangibili miracoli della vita contemporanea, alla ferrea rete di velocità che avvolge la Terra, ai transatlantici, alle *Dreadnought*, ai voli meravigliosi che solcano i cieli, alle audacie tenebrose dei navigatori subacquei, alla lotta spasmodica per la conquista dell'ignoto. E possiamo noi rimanere insensibili alla frenetica attività delle grandi capitali, alla psicologia nuovissima del nottambulismo, alle figure febbrili del *viveur*, della *cocotte*, dell'*apache* e dell'alcoolizzato?

Volendo noi pure contribuire al necessario rinnovamento di tutte le espressioni d'arte, dichiariamo guerra, risolutamente, a tutti quegli artisti e a tutte quelle istituzioni che pur camuffandosi d'una veste di falsa modernità, rimangono invischiati nella tradizione, nell'accademismo, e soprattutto in una ripugnante pigrizia cerebrale.

DIREZIONE del MOVIMENTO FUTURISTA

POESIA

F. T. Marinetti - Paolo Buzzi - A. Palazzeschi
 E. Cavacchioli - Corrado Govoni - Libero Altomare
 Luciano Folgore - G. Carrieri - G. Manzella-Frontini
 Mario Bètuda - Auro D'Alba - Armando Mazza
 Dinamo Correnti - Francesco Cangiullo
 ecc.

PITTURA

U. Boccioni - C. D. Carrà - L. Russolo
 Giacomo Balla - G. Severini - Ardengo Soffici
 ecc.

MUSICA

Balilla Pratella

SCULTURA

Umberto Boccioni

AZIONE FEMMINILE

La poetessa

Valentine de Saint-Point

ARTE DEI RUMORI

Luigi Russolo

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO

Noi denunciemo al disprezzo dei giovani tutta quella canaglia incosciente che a Roma applaude a una stomachevole rifioritura di classicismo rammollito; che a Firenze esalta dei nevrotici cultori d'un arcaismo ermafrodito; che a Milano remunera una pedestre e cieca manualità quarantottesca; che a Torino incensa una pittura da funzionari governativi in pensione, e a Venezia glorifica un farraginoso patinume da alchimisti fossilizzati! Insorgiamo, insomma, contro la superficialità, la banalità e la facilità bottegaia e cialtrona che rendono profondamente spregevole la maggior parte degli artisti *rispettati* di ogni regione d'Italia.

Via, dunque, restauratori prezzolati di vecchie croste! Via archeologi affetti di necrofilia cronica! Via, critici, compiacenti lenoni! Via, accademie gottose, professori ubbriaconi e ignoranti! Via!

Domandate a questi sacerdoti del vero culto, a questi depositari delle leggi estetiche, dove siano oggi le opere di Giovanni Segantini: domandate loro perchè le Commissioni ufficiali non si accorgano dell'esistenza di Gaetano Previati; domandate loro dove sia apprezzata la scultura di Medardo Rosso!... E chi si cura di pensare agli artisti che non hanno vent'anni di lotte e di sofferenze, ma che pur vanno preparando opere destinate ad onorare la patria?

Hanno ben altri interessi da difendere, i critici pagati! Le esposizioni, i concorsi, la critica superficiale e non mai disinteressata condannano l'arte italiana all'ignominia di una vera prostituzione!

E che diremo degli *specialisti*? Suvvia! Finiamola, coi Ritrattisti, cogli Internisti, coi Laghettisti, coi Montagnisti!... Li abbiamo sopportati abbastanza, tutti codesti impotenti pittori da villeggiatura!

Finiamola, con gli sfregiatori di marmi che ingombrano le piazze e profanano i cimiteri! Finiamola con l'architettura affaristica degli appaltatori di cementi armati! Finiamola coi decoratori da strapazzo, coi falsificatori di ceramiche, coi cartellonisti venduti e cogli illustratori sciatti e balordi!

Ed ecco le nostre **CONCLUSIONI** recise:

Con questa entusiastica adesione al futurismo, noi vogliamo:

1. — Distruggere il culto del passato, l'ossessione dell'antico, il pedantismo e il formalismo accademico.
2. — Disprezzare profondamente ogni forma d'imitazione.
3. — Esaltare ogni forma di originalità anche se temeraria, anche se violentissima.
4. — Trarre coraggio ed orgoglio dalla facile taccia di pazzia con cui si sferzano e s'imbavagliano gl'innovatori.
5. — Considerare i critici d'arte come inutili e dannosi.
6. — Ribellarci contro la tirannia delle parole: *armonia* e *buon gusto*, espressioni troppo elastiche, con le quali si potrebbe facilmente demolire l'opera di Rembrandt, quella di Goya e quella di Rodin.
7. — Spazzar via dal campo ideale dell'arte tutti i motivi, tutti i soggetti già sfruttati.
8. — Rendere e magnificare la vita odierna, incessantemente e tumultuosamente trasformata dalla scienza vittoriosa.

Siano sepolti i morti nelle più profonde viscere della terra! Sia sgombra di mummie la soglia del futuro! Largo ai giovani, ai violenti, ai temerari!

Pittore UMBERTO BOCCIONI	(Milano)
Pittore CARLO DALMAZZO CARRÀ	(Milano)
Pittore LUIGI RUSSOLO	(Milano)
Pittore GIACOMO BALLA	(Roma)
Pittore GINO SEVERINI	(Parigi)

MILANO, 11 Febbraio 1910.

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO

8101	
9436	28-X-87
7037 "1909/1944" (24)	
7037 "1909/1944" MAN	

Opera da consultare
a ufficio di Sala

[12]

LA PITTURA FUTURISTA

Manifesto tecnico



Nel primo manifesto da noi lanciato l'8 marzo 1910 dalla ribalta del Politeama Chiarella di Torino, esprimemmo le nostre profonde nausee, i nostri fieri disprezzi, le nostre allegre ribellioni contro la volgarità, contro il mediocritismo, contro il culto fanatico e snobistico dell'antico, che soffocano l'Arte nel nostro Paese.

Noi ci occupavamo allora delle relazioni che esistono fra noi e la società. Oggi invece, con questo secondo manifesto, ci stacciamo risolutamente da ogni considerazione relativa e assurgiamo alle più alte espressioni dell'assoluto pittorico.

La nostra brama di verità non può più essere appagata dalla Forma nè dal Colore tradizionali!

Il gesto, per noi, non sarà più un *momento fermato* del dinamismo universale: sarà, decisamente, la *sensazione dinamica* eternata come tale.

Tutto si muove, tutto corre, tutto volge rapido. Una figura non è mai stabile davanti a noi, ma appare e scompare incessantemente. Per la persistenza della immagine nella retina, le cose in movimento si moltiplicano, si deformano, susseguendosi, come vibrazioni, nello spazio che percorrono. Così un cavallo in corsa non ha quattro gambe: ne ha venti, e i loro movimenti sono triangolari.

Tutto in arte è convenzione, e le verità di ieri sono oggi, per noi, pure menzogne.

Affermiamo ancora una volta che il ritratto, per essere un'opera d'arte, non può nè deve assomigliare al suo modello, e che il pittore ha in sé i paesaggi che vuol produrre. Per dipingere una figura non bisogna *farla*; bisogna farne l'atmosfera.

Lo spazio non esiste più; una strada bagnata dalla pioggia e illuminata da globi elettrici s'inabissa fino al centro della terra. Il Sole dista da noi migliaia di chilometri; ma la casa che ci sta davanti non ci appare forse incastonata nel disco solare? Chi può credere ancora all'opacità dei corpi, mentre la nostra acuita e moltiplicata sensibilità ci fa intuire le oscure manifestazioni dei fenomeni medianici? Perché si deve continuare a creare senza tener conto della nostra potenza visiva che può dare risultati analoghi a quelli dei raggi X?

Innumerevoli sono gli esempi che danno una sanzione positiva alle nostre affermazioni.

Le sedici persone che avete intorno a voi in un tram che corre sono una, dieci, quattro, tre: stanno ferme e si muovono; vanno e vengono, rimbalzano sulla strada, divorate da una zona di sole, indi tornano a sedersi, simboli persistenti della vibrazione universale. E, talvolta, sulla guancia della persona con cui parliamo nella via noi vediamo il cavallo che passa lontano. I nostri corpi entrano nei divani su cui ci sediamo, e i divani entrano in noi, così come il tram che passa entra nelle case, le quali alla loro volta si scaraventano sul tram e con esse si amalgamano.

La costruzione dei quadri è stupidamente tradizionale. I pittori ci hanno sempre mostrato cose e persone poste davanti a noi. Noi porremo lo spettatore nel centro del quadro.

Come in tutti i campi del pensiero umano, alle immobili oscurità del dogma è subentrata la illuminata ricerca individuale, così bisogna che nell'arte nostra sia sostituita alla tradizione accademica una vivificante corrente di libertà individuale.

Noi vogliamo rientrare nella vita. La scienza d'oggi, negando il suo passato, risponde ai bisogni intellettuali del nostro tempo.

La nostra nuova coscienza non ci fa più considerare l'uomo come centro della vita universale. Il dolore di un uomo è interessante, per noi, quanto quello di una lampada elettrica, che soffre, e spasima, e grida con le più strazianti espressioni di colore; e la musicalità della linea e delle pieghe di un vestito moderno ha per noi una potenza emotiva e simbolica uguale a quella che il nudo ebbe per gli antichi.

Per concepire e comprendere le bellezze nuove di un quadro moderno bisogna che l'anima ridiventi pura; che l'occhio si liberi dal velo di cui l'hanno coperto l'atavismo e la coltura e consideri come solo controllo la Natura, non già il Museo!

Allora, tutti si accorgeranno che sotto la nostra epidermide non serpeggia il bruno, ma che vi splende il giallo, che il rosso vi fiammeggia, e che il verde, l'azzurro e il violetto vi danzano, voluttuosi e carezzevoli!

Come si può ancora veder roseo un volto umano, mentre la nostra vita si è innegabilmente sdoppiata nel nottambulismo? Il volto umano è giallo, è rosso, è verde, è azzurro, è violetto. Il pallore di una donna che guarda la vetrina di un gioielliere è più iridescente di tutti i prismi dei gioielli che l'affascinano.

Le nostre sensazioni pittoriche non possono essere mormorate. Noi le facciamo cantare e urlare nelle nostre tele che squillano fanfare assordanti e trionfali.

I vostri occhi abituati alla penombra si apriranno alle più radiose visioni di luce. Le ombre che dipingeremo saranno più luminose delle luci dei nostri predecessori, e i nostri quadri, a confronto di quelli immagazzinati nei musei, saranno il giorno più fulgido contrapposto alla notte più cupa.

Questo naturalmente ci porta a concludere che non può sussistere pittura senza *divisionismo*. Il divisionismo, tuttavia, non è nel nostro concetto un *mezzo* tecnico che si possa metodicamente imparare ed applicare. Il divisionismo, nel pittore moderno, deve essere un **complementarismo congenito**, da noi giudicato essenziale e fatale.

E infine respingiamo fin d'ora la facile accusa di barocchismo con la quale ci si vorrà colpire. Le idee che abbiamo esposte qui derivano unicamente dalla nostra sensibilità acuta. Mentre *barocchismo* significa artificio, virtuosismo maniaco e smidollato, l'Arte che noi preconizziamo è tutta di spontaneità e di potenza.

NOI PROCLAMIAMO:

1. — *Che il complementarismo congenito è una necessità assoluta nella pittura, come il verso libero nella poesia e come la polifonia nella musica;*
2. — *Che il dinamismo universale deve essere reso come sensazione dinamica;*
3. — *Che nell'interpretazione della Natura occorrono sincerità e verginità;*
4. — *Che il moto e la luce distruggono la materialità dei corpi.*

NOI COMBATTIAMO:

1. — *Contro il patinume e la velatura da falsi antichi;*
2. — *Contro l'arcaismo superficiale ed elementare a base di tinte piatte, che riduce la pittura ad una impotente sintesi infantile e grottesca;*
3. — *Contro il falso avvenirismo dei secessionisti e degli indipendenti, nuovi accademici d'ogni paese;*
4. — *Contro il nudo in pittura, altrettanto stucchevole ed opprimente quanto l'adulterio nella letteratura.*

Voi ci credete pazzi. Noi siamo invece i Primitivi di una nuova sensibilità completamente trasformata.

Fuori dall'atmosfera in cui viviamo noi, non sono che tenebre. Noi Futuristi ascendiamo verso le vette più eccelse e più radiose, e ci proclamiamo Signori della Luce, poichè già beviamo alle vive fonti del Sole.

<i>Pittore</i>	UMBERTO BOCCIONI	(Milano)
<i>Pittore</i>	CARLO DALMAZZO CARRÀ	(Milano)
<i>Pittore</i>	LUIGI RÚSSOLO	(Milano)
<i>Pittore</i>	GIACOMO BALLA	(Roma)
<i>Pittore</i>	GINO SEVERINI	(Parigi)

MILANO, 11 Aprile 1910.

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO

DIREZIONE del MOVIMENTO FUTURISTA

POESIA

F. T. Marinetti - Paolo Buzzi - A. Palazzeschi
 E. Cavacchioli - Corrado Govoni - Libero Altomare
 Luciano Folgore - G. Carrieri - G. Manzella-Frontini
 Mario Bètuda - Auro D'Alba - Armando Mazza
 Dinamo Correnti - Francesco Cangiullo
 ecc.

PITTURA

U. Boccioni - C. D. Carrà - L. Russolo
 Giacomo Balla - G. Severini - Ardengo Soffici
 ecc.

MUSICA

Balilla Pratella

SCULTURA

Umberto Boccioni

AZIONE FEMMINILE

La poetessa
 Valentine de Saint-Point

ARTE DEI RUMORI

Luigi Russolo

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO

[29]

Manifesto futurista della Lussuria

RISPOSTA ai giornalisti disonesti che mutilano le frasi per render ridicola l'idea;
alle donne che pensano quello che ho osato dire;
a coloro pei quali la Lussuria non è ancora altro che peccato;
a tutti coloro che nella Lussuria raggiungono solo il Vizio,
come nell'Orgoglio raggiungono solo la Vanità.

La Lussuria, concepita fuor di ogni concetto morale e come elemento essenziale del dinamismo della vita, è una forza.

Per una razza forte, la lussuria non è, più che non lo sia l'orgoglio, un peccato capitale. Come l'orgoglio, la lussuria è una virtù incitatrice, un focolare al quale si alimentano le energie.

La Lussuria è l'espressione di un essere progettato al di là di sé stesso; è la gioia dolorosa d'una carne compita, il dolore gaudioso di uno sbocciare; è l'unione carnale, quali si siano i segreti che uniscono gli esseri; è la sintesi sensoria e sensuale di un essere per la maggior liberazione del proprio spirito; è la comunione d'una particella dell'umanità con tutta la sensualità della terra; è il brivido pánico di una particella della terra.

La Lussuria è la ricerca carnale dell'ignoto, come la Cerebralità ne è la ricerca spirituale. La Lussuria è il gesto di creare, ed è la Creazione.

La carne crea come lo spirito crea. La loro creazione di fronte all'Universo è uguale. L'una non è superiore all'altra, e la creazione spirituale dipende dalla creazione carnale.

Noi abbiamo un corpo e uno spirito. Restringere l'uno per moltiplicare l'altro è una prova di debolezza e un errore. Un essere forte deve realizzare tutte le sue possibilità carnali e spirituali. La Lussuria è pei conquistatori un tributo che loro è dovuto. Dopo una battaglia nella quale sono morti degli uomini, **è normale che i vincitori, selezionati dalla guerra, giungano fino allo stupro, nel paese conquistato, per ricreare della vita.**

Dopo le battaglie, i soldati amano le voluttà, in cui si snodano, per rinnovarsi, le loro energie incessantemente assaltanti. L'eroe moderno, eroe di qualsiasi dominio, ha lo stesso desiderio e lo stesso piacere. L'artista, questo grande *medium* universale, ha

lo stesso bisogno. Anche l'esaltazione degli illuminati di religioni abbastanza nuove perchè ciò che contengono d'ignoto sia tentatore, non è altro che una sensualità sviata, spiritualmente, verso un'immagine femminile sacra.

L'Arte e la Guerra sono le grandi manifestazioni della sensualità; la lussuria è il loro fiore. Un popolo esclusivamente spiritualista o un popolo esclusivamente lussurioso sarebbero condannati alla stessa decadenza: la sterilità.

La Lussuria incita le energie e scatena le forze. Essa spingeva spietatamente gli uomini primitivi alla vittoria, per l'orgoglio di portare alla donna i trofei dei vinti. Essa spinge oggi i grandi uomini d'affari che dirigono le banche, la stampa, i traffici internazionali, a moltiplicare l'oro creando dei centri, utilizzando delle energie, esaltando le folle, per adornarne, aumentarne, magnificarne l'oggetto della loro lussuria. Questi uomini, affaticati ma forti, trovano tempo per la lussuria, motore principale delle loro azioni e delle reazioni di queste, ripercosse su moltitudini e mondi.

Anche presso i popoli nuovi, dove la sensualità non è ancora scatenata o confessata, e che non sono dei bruti primitivi nè i raffinati delle vecchie civiltà, la donna è ugualmente il grande principio galvanizzante al quale tutto è offerto. Il culto riservato che l'uomo ha per lei non è che la spinta ancora incosciente d'una lussuria ancora sonnecchiante. Presso questi popoli, come presso i popoli nordici, per ragioni diverse, la lussuria è quasi esclusivamente procreazione. Ma la lussuria, quali si siano gli aspetti sotto i quali si manifesta, detti normali od anormali, è sempre la suprema stimolatrice.

La vita brutale, la vita energica, la vita spirituale, in certi momenti esige una tregua. E lo sforzo per lo sforzo chiama fatalmente lo sforzo pel piacere. Senza nuocersi a vicenda, questi sforzi si completano e realizzano pienamente l'essere totale.

La lussuria è per gli eroi, pei creatori spirituali, per tutti i dominatori, l'esaltazione magnifica della loro forza; è per ogni essere un motivo di superarsi col semplice scopo di selezionarsi, d'esser notato, d'esser scelto, d'essere eletto.

Sola, la morale cristiana succedendo alla morale pagana, fu portata fatalmente a considerare la lussuria come una debolezza. Di quella gioia sana che è l'espansione d'una carne possente, essa ha fatto una vergogna da nascondere, un vizio da rinnegare. L'ha coperta d'ipocrisia, e questo ne ha fatto un peccato.

Cessiamo di schernire il Desiderio, questa attrazione ad un tempo sottile e brutale di due carni, qualunque sia il loro sesso, di due carni che si vogliono, tendendo verso l'unità. Cessiamo di schernire il Desiderio, camuffandolo con le vesti compassionevoli delle vecchie e sterili sentimentalità.

Non è la lussuria, che disgrega e dissolve ed annichila; sono piuttosto le ipnotizzanti complicazioni della sentimentalità, le gelosie artificiali, le parole che inebbrano e ingannano, il patetico delle separazioni e delle fedeltà eterne, le nostalgie letterarie: tutto l'istrionismo dell'amore.

Distruggiamo i sinistri stracci romantici, margherite sfogliate, duetti sotto la luna, tenerezze pesanti, falsi pudori ipocriti. Che gli esseri, avvicinati da un'attrazione fisica, invece di parlare esclusivamente delle fragilità dei loro cuori, osino esprimere i loro desideri, le preferenze dei loro corpi, e presentire le possibilità di gioia o di delusione della loro futura unione carnale.

Il pudore fisico, essenzialmente variabile secondo i tempi e i paesi, non ha che il valore effimero di una virtù sociale.

fare
vita;
scier

degli
bisog
valut
poss

sism
i fio
come

me
ques
ripos

sent
lussu
la gi
batta
è ter

della
chiar
è un

defin
lussu
effim
ad e

gnific
lei, i

PAR
AVEN

Bisogna essere coscienti davanti alla lussuria. Bisogna fare della lussuria ciò che un essere raffinato e intelligente fa di sè stesso e della propria vita: **bisogna fare della lussuria un'opera d'arte.** Fingere l'incoscienza, lo smarrimento, per spiegare un gesto d'amore, è ipocrisia, debolezza, stoltezza.

Bisogna volere coscientemente una carne come ogni cosa.

Invece di darsi e di prendere (*par coup de foudre*, per delirio o incoscienza) degli esseri forzatamente moltiplicati dalle disillusioni inevitabili degl'indomani imprevisi, bisogna scegliere sapientemente. Bisogna — guidati dall'intuizione e dalla volontà — valutare le sensibilità e le sensualità, e non accoppiare e non compiere se non quelle che possono completarsi ed esaltarsi.

Con la stessa coscienza e la stessa volontà direttrice, si devono condurre al parossismo le gioie di questo accoppiamento, sviluppare tutte le possibilità e far sbocciare tutti i fiori dai germi delle carni unite. Si deve fare della lussuria un'opera d'arte fatta, come ogni opera d'arte, d'istinto e di coscienza.

Bisogna spogliare la lussuria di tutti i veli sentimentali che la deformano. Solo per viltà furono gettati su di essa tutti questi veli, poichè il sentimentalismo statico è soddisfacente. Nel sentimentalismo ci si riposa, dunque ci si diminuisce.

In un essere sano e giovane, ogni volta che la lussuria è in opposizione con la sentimentalità la lussuria vince. La sentimentalità segue le mode, la lussuria è eterna. La lussuria trionfa, perchè è l'esaltazione gaudiosa che spinge l'essere al di là di sè stesso, la gioia del possesso e della dominazione, la perpetua vittoria da cui rinasce la perpetua battaglia, l'ebbrezza di conquista più inebbrante e più sicura. E questa conquista sicura è temporanea, dunque da ricominciare incessantemente.

La Lussuria è una forza, perchè affina lo spirito col far fiammeggiare il turbamento della carne. Da una carne sana, forte, purificata dall'amplesso, lo spirito balza lucido e chiaro. Solo i deboli e gli ammalati vi si impantanano o vi si diminuiscono. E la lussuria è una forza, poichè uccide i deboli ed esalta i forti, cooperando alla selezione.

La Lussuria è una forza, infine, perchè non conduce mai all'insipidezza del definitivo e della sicurezza che vengono dispensate dalla pacificante sentimentalità. La lussuria è la perpetua battaglia mai vinta. Dopo il passeggero trionfo, nello stesso effimero trionfo, è l'insoddisfazione rinascente che spinge l'essere, in un'orgiastica volontà, ad espandersi e a superarsi.

La Lussuria è pel corpo ciò che lo scopo ideale è per lo spirito: la Chimera magnifica, sempre afferrata, mai presa, e che gli esseri giovani e quelli avidi, inebbrati di lei, inseguono senza posa.

La Lussuria è una forza.

Valentine de Saint-Point.

PARIGI, 11 Gennaio 1913

AVENUE DE TOURVILLE, 19

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO

DIREZIONE del MOVIMENTO FUTURISTA

POESIA

F. T. Marinetti - Paolo Buzzi - A. Palazzeschi
 E. Cavacchioli - Corrado Govoni
 Libero Altomare - Luciano Folgore
 G. Carrieri - G. Manzella-Frontini - Marjo Bètuda
 Auro D'Alba - Armando Mazza
 ecc.

PITTURA

U. Boccioni - C. D. Carrà - L. Russolo
 Giacomo Balla - G. Severini
 ecc.

MUSICA

Balilla Pratella

SCULTURA

Umberto Boccioni

AZIONE FEMMINILE

La poetessa

Valentine de Saint-Point

Nota. — *La Signora Valentine de Saint-Point lesse e commentò il suo primo Manifesto della Donna Futurista nella Galerie Giroux di Bruxelles, in occasione dell'Esposizione ivi tenuta dai Pittori futuristi, e più tardi nella Salle Gaveau, a Parigi, davanti a tutta l'élite intellettuale parigina.*

La Signora Valentine de Saint-Point, nipote di Lamartine, è annoverata fra le più illustri poetesse di Francia per le sue opere: Poèmes d'Orgueil; Poèmes de la Mer et du Soleil; Un amour; Un inceste; Une mort; Une Femme et le Désir; L'Orbe pâle; La Soif et les Mirages, ecc.



Opera da cartella
a utilità di...

[31]

Contro Roma e contro Benedetto Croce

Discorso di GIOVANNI PAPINI detto al Meeting futurista del Teatro Costanzi

il 21 febbraio 1913.

Dopo l'esecuzione orchestrale della Musica futurista di Balilla Pratella e dopo un breve discorso del Poeta Marinetti, Giovanni Papini, ritto alla ribalta fra i pittori futuristi Boccioni, Russolo, Carrà, Balla e Ardengo Soffici e i poeti futuristi Luciano Folgore, Cavacchioli, Libero Altomare e Auro d'Alba, affrontò per un'ora la bestiale ostilità del pubblico, col seguente discorso:

Qualcuno che s'immagina di conoscermi, si meraviglierà, forse, di vedermi qui, in mezzo ai futuristi, pronto e disposto a urlare coi lupi e a ridere coi pazzi (*benissimo*). Ma io, che mi conosco assai meglio di chiunque altra persona, non sono affatto sorpreso di trovarmi in così cattiva compagnia (*bravo!*). Da quando, dieci anni fa, sono scappato da quelle case di perdizione che son le scuole (*primi urli*) per buttar fuori quel che avevo accumulato in un lungo incubamento di solitudine ho avuto sempre il vizio di star dalla parte dei matti contro i savi; con quelli che mettono il campo a rumore contro quelli che vogliono stabilire il pericoloso ordine e la mortale calma; con quelli che hanno fatto a cazzotti contro quelli che stanno alla finestra a vedere (*gridi svariati*). Mi hanno chiamato ciarlantano, mi hanno chiamato teppista, mi hanno chiamato becero (*bene!*). Ed io ho ricevuto con inconfessabile gioia queste ingiurie che diventano lodi magnifiche nelle bocche di chi le pronunzia. Io sono un teppista, è arcivero (*verissimo!*). M'è sempre piaciuto rompere le finestre e i coglioni altrui (*vocio enorme*) e vi sono in Italia dei crani illustri che mostrano ancora le bozze livide delle mie sassate (*proteste, alcune signore si alzano*). Non c'è, nel nostro caro paese di *parvenus*, abbastanza teppismo intellettuale. Siamo nelle mani dei borghesi, dei burocratici, degli accademici, dei posapiano, dei piaccioni (*grido confuso*). Non basta aprire le finestre — bisogna sfondar le porte. Le riviste non bastano — ci vogliono le pedate (*approvazioni ironiche*). Per questo mio stato d'animo, per questa mia nativa ed invincibile inclinazione al beccherismo intellettuale, io, per quanto non futurista (*risate, insulti*), non ho potuto fare a meno di accettare l'invito di Marinetti e di venir qui a far la parte di buffone schiamazzatore dinanzi a tante serie persone (*è vero!*).

Ho già scritto e stampato tutto il male e tutto il bene che penso del futurismo e non voglio ripetermi. Ma resta il fatto importante e fondamentale che in questo momento, in Italia, non v'è altro moto d'avanguardia vivo e coraggioso al di fuori di questo; non v'è altra compagnia possibile e sopportabile per un'anima di distruttore, per un'anima seccata dell'eterno ieri e innamorata del divino domani — resta il fatto gravissimo, signori miei, che tra questi canzonati futuristi vi sono uomini di vero ingegno che valgono assai più dei graziosi scimпанzè che ridono loro sul viso (*urli bestiali*).

Queste ragioni mi son bastate e mi bastano per sfidare l'obbrobrio che può cadere sul mio capo scarmigliato per questo mio gesto di simpatia, e, se volete, di solidarietà (*tumulto in platea*).

Eppoi, se debbo confessarvi tutta la verità, ho accettato l'invito con particolare piacere, non scompagnato da un brivido di allegra malignità, perchè si trattava di venire proprio a Roma (*grazie!*). Non vi aspettate ch'io sciolga, ora, un provinciale peana di amore per la nostra gloriosa capitale, per l'alma città, da cui partirono le aquile alla conquista del mondo e rimasero, di guardia, le oche (*berci furiosi*). Tutt'altro. Da moltissimi anni io provo per Roma, per la nostra cara e grande metropoli, una repulsione che in certi momenti arriva quasi all'odio (*se ne vada!*). Non per Roma città, intendiamoci, che ha parti e cose bellissime ma per quello che Roma rappresenta nel pensiero, nella storia, in Italia (*baccano giornalistico*). Più d'una volta ho espresso pubblicamente questa profonda antipatia per l'urbe di tutte le rettoriche, ma oggi provo uno speciale compiacimento, una singolare voluttà nel poter dire alcune cose proprio qui, nel cuore della città sacra a tutti i ciceroni e a tutti i professori (*incrocio di ingiurie*).

Roma è, per usare il vocabolario di Marinetti, il simbolo eterno e maggiore di quel passatismo ed archeologismo storico, letterario e politico che ha sempre annacquato e acciaccato la vita più originale d'Italia. Per passatismo storico abbiamo avuto in casa il vescovo supremo del cristianesimo che tanti guai ha dato all'Italia non compensati

davvero nè dal fasto della corte, nè dalle chiese grosse e pompose, nè dai pellegrinaggi d'oltralpe (*proteste*). Per passatismo ci siamo ostinati a voler la capitale a Roma, in mezzo ad un deserto, lontana dalle provincie più ricche ed attive del paese, troppo distante dalle altre capitali europee, in mezzo a una popolazione che per vanità di ricordi e malgoverno di preti trattava gl'italiani di piemontesi e non aveva nessuna voglia d'ingegnarsi nè di lavorare, abituata come era a vivere di benefici ecclesiastici e di minestre di frati (*vociferazioni indecifrabili*). Per passatismo i nostri antichi, da Dante a Mazzini, ossessionati dalla visione dell'impero universale hanno sempre mirato a Roma come faro e segnacolo di italianità, mentre dai romani veri e propri — nè antichi nè moderni — è venuto mai fuori uno di quei geni che hanno incarnato lo spirito della nostra razza e hanno costituita la grande coltura italiana (*fracasso generale*).

Non vi paia bestemmia senza fondamento questa semplice constatazione di esatta verità. Roma è stata grande colle armi e coll'amministrazione e mai colle arti e col pensiero. Essa è stata una grande città, un centro di bellezza ma sempre a spese dei vicini e dei lontani. Gli etruschi le dettero i primi rudimenti di civiltà; i greci la istruirono e le dettero l'arte; la religione di cui è sede più accreditata le venne dall'Asia Minore e dall'Egitto; nel medioevo fu una borgata feudale senza civiltà propria; nel Rinascimento fu abbellita e arricchita da pittori, architetti e scultori venuti dalla Toscana, dall'Umbria, dal Veneto, attirati qui da quei papi che ricavano i quattrini pel mecenatismo dalla Francia e dalla Germania (*grugniti fragorosi*). Perfino colui che imprese il carattere definitivo a Roma, nel seicento, il Bernini, non è romano — ma nato a Napoli da padre fiorentino! (*basta! basta!*). Quale è il grand'artista il grande poeta che qui sia veramente nato e fiorito? Io non trovo, cercando bene, che il dolce Metastasio, lo spiritoso Belli, il sonante Cossa — tutta gente di second'ordine, e tutti e tre, meno il secondo, più letterati che poeti (*ragli formidabili*). La famosa « scuola romana » di pittura fu fondata da un umbro e non fu, nei continuatori, che una decadenza compassionevole di virtuosi decoratori (*rumori infernali. Colluttazioni in platea*).

Oggi, dopo quarantatre anni di ripulitura, non hanno saputo fare di questo santuario cattolico e nazionale una grande e vera città moderna. Oggi l'Italia di Cavour venuta a Roma non ha saputo far altro che rizzare in Piazza Venezia quel pasticcio classico e barocco del monumento a Re Vittorio, (*si sa! basta!*) questo bianco ed enorme pisciatoio di lusso che abbraccia dentro i suoi colonnati un pompiere indorato e una moltitudine di statue banali fino all'imbecillità; oppure ha piantato presso al Tevere quel palazzo di Giustizia in cui è stata grande soltanto l'abile rapacità degli appaltatori (*bene!*).

Chi mi darà torto se io dichiaro che Roma è stata sempre, intellettualmente parlando, una mantenuta? (*Esplosione generale. Schiamazzo enorme*).

Questa città ch'è tutto passato nelle sue rovine, nelle sue piazze, nelle sue chiese; questa città brigantesca e saccheggiatrice che attira come una puttana e attacca ai suoi amanti la sifilide dell'archeologismo cronico, è il simbolo sfacciato e pericoloso di tutto quello che ostacola in Italia il sorgere di una mentalità nuova, originale, rivolta innanzi e non sempre indietro (*basta!*). Qui a Roma si raccolgono come nel loro fungaio naturale tutte le accademie di tutti i paesi; qui son venuti a ispirarsi coloro che non sanno vedere altra bellezza al di fuori dei ruderi e dei capolavori da galleria; quaggiù guardano tutti i restauratori di qualche cosa, dello impero o della chiesa, del classicismo e delle regole. Roma s'identifica perciò, nel pensiero degl'intelligenti, con questo eterno tentativo di rinculare verso il passato, di ristabilire le vecchie leggi, di imbavagliare cogli stoppacci dei grandi principii tutti quelli che vogliono esser sé stessi, liberi e soli (*proteste feroci. Confusione di voci forsennate*).

Questa tendenza italiana alla nostalgia opprimente, al rinfocolamento vigliacco delle glorie sepolte, all'instaurazione di una cultura livellatrice, eguale per tutti, sotto il rigore della legge, sotto il rispetto dei vecchi e dei morti, si manifesta oggi con insolita petulanza e con apparenza di vittoria anche nel campo della pura intelligenza. (*Non è vero!*).

Il mondo del pensiero, in Italia, in questo momento, è tutto popolato di uomini che vogliono tornare alle origini, alle tradizioni, alla disciplina, al dogma sacro o profano, alla semplicità evangelica o alla metafisica tedesca, al moralismo e al conservatorismo contro tutte le forze eretiche, rivoltose e personali che formano il vero lievito di ogni possibile grandezza. (*Risate*).

C'è un pericolo passatista anche nel piano di quell'intelligenza che dovrebbe esser liberissima per sua natura.

Siccome mi piace d'esser franco e di non rimpiazzare i miei disprezzi sotto l'ovatta delle allusioni indeterminate dirò ch'io intendo denunciare alla riprovazione degli intelligenti due tendenze che oggi, dopo tante passate batoste, tornano a rifiorire tra gli stessi giovani, uccidendo in loro ogni libertà di spirito e ogni speranza di genio personale. (*Urlata rintronante*). Queste due tendenze che paiono opposte ma spesso s'incontrano nel torbido delle acque comuni ed hanno effetti spaventosi assai somiglianti, sono: il ritorno alle fedi religiose e il ritorno alle filosofie di tipo tedesco. (*Urli*).

Quando dico « fede religiosa » non intendo soltanto il cristianesimo o il cattolicesimo, ma anche tutte le altre chiese, o mistiche o spiritistiche o teosofiche o umanitarie, che importano una concezione del mondo in cui ha parte il mistero e l'al di là — e una concezione della vita in cui ha parte l'obbedienza a una legge superiore, l'annegamento dell'individualità in Dio, nello Spirito, in un'idea, in qualcosa che si riguarda al disopra dell'uomo. (*Grida crescenti*).

Vi son di quelli che dicono non esservi salvezza al di fuori della santa chiesa cattolica e dichiarano di volerci tornare anima e corpo come uccelli che dopo aver fatto i primi voli si accorgono ch'è più comodo restar fermi e senza pensieri dentro i ferri di una gabbia col panico sempre pronto e la speranza dell'eterna imbalsamazione; ci son

altri che farneticano d'un cattolicesimo integrale che dovrebbe rigenerare come per miracolo l'uomo e l'umanità; ci sono quei mezzi topi e mezzi uccelli dei modernisti che si degnano di restare in chiesa ma colla testa fuori dell'uscio, pretendendo che il dogma misterioso si muti in formuletta filosofica, che sia permesso di credere fino a un certo punto, a forza di sottintesi, che mescolano la ragione e la fede, la scienza e la religione, fino a rendere ogni cosa irricognoscibile e vogliono star col papa purchè il papa faccia a modo loro; ci sono poi quelli che si potrebbero chiamare « cristianucci » i quali o per diletantismo o per mania letteraria o per desiderio di novità a spese del vecchio, costeggiano le cappelle, (*risate*) sono i *frôleurs* dei santi e delle madonne, fanno la corte a Cristo senza crederci e vanno in cerca d'una fede che sarebbero assai scontenti di possedere davvero. Ci sono poi, accanto a codesti maniaci o ciarlatani o dilettranti di religione, i proseliti e i bigotti di tutte le altre religioni a scartamento ridotto che son nate negli ultimi anni a uso di quelli che non potevano più stare nelle vecchie ma pure si sentivano le spalle così curve, l'anima così vile e la testa così bisognosa di coglionerie misteriose che non c'era verso di conservarli in vita senza un catechismo e una teologia di qualche specie. Così è venuto fuori lo spiritismo per le serate della piccola borghesia; la teosofia per i thè spirituali della buona società; la religione dell'umanità, del dolore, dell'amore per i cuori teneri, per quelli che vogliono fare assolutamente qualcosa per gli uomini e hanno bisogno di non sentirsi soli, di regalare loro stessi a qualcosa che li trapassi e l'inghiottisca (*gran bailame*). L'uomo senza nessuna religione di nessuna specie è solo, si sente solo — e la solitudine non la sopportano che i forti. Ci vuol fegato per stare dinanzi al nulla e senza speranza di nessun paradiso, e pochi ci arrivano. I più fra gli uomini son deboli, son paurosi e per questa sola ed unica ragione hanno bisogno di una fede qualunque che li spinga insieme all'altre pecore, che prometta loro qualcosa di buono e di piacevole dopo il pauroso salto della morte, e dia loro l'illusione ch'essi non sono — come in realtà, invece, sono — assolutamente inutili a sè stessi, agli altri, alla terra e a tutte le costellazioni dell'infinito. (*Da questo punto fino in fondo il tunulto è tale che gli ascoltatori non sentono più nulla*).

Qui non si tratta di fare del solito anticlericalismo a base di Giordano Bruno e di Sant'Alfonso. Non è una cosa grave che i preti vadano a letto colla serva o che i confessori conoscano a fondo la questione sessuale o che qualche frate fanatico sia stato bruciato nelle piazze. Il fatto grave è che quegli stessi che combattono per un verso o per un altro il cattolicesimo sono anche loro dei credenti, dei bigotti, dei pinzocheri, dei fanatici, gente che non ha saputo ancora intravedere o accettare questa visione paurosa e inebriante del nulla universale in cui una sola certezza, una sola realtà sta a galla e combatte: la nostra personalità. Da questa accettazione eroica della fine, del transitorio, della nessuna speranza negli avveniri terrestri o celesti deve uscire la nuova grandezza dell'uomo, la sua vera nobiltà, il suo più alto eroismo. Noi siamo circuiti da preti spretati, da preti travestiti, da preti futuri, da preti clericali e da preti anticlericali, e tutti quanti ci vogliono sorreggere, consolare, dirigere — darci uno scopo sociale, uno scopo umano e umanitario, una missione cosmica, una prospettiva laica o soprannaturale di castighi e di premi. È tempo che si alzi su l'uomo solo, l'uomo nudo, l'uomo che sa camminare da sè, l'uomo che non ha bisogno di promesse e di conforti — e si levi di torno tutti questi sacrestani dei diversi assoluti.

Parallela a questa pericolosa infatuazione cristianoide è l'infatuazione filosofica — più pericolosa ancora, forse, perchè alligna in uomini che si credon liberi dai pregiudizi e arrivati a quelle vette dell'assoluto da cui si può guardare il mondo colla serenità dei saggi e colla autorità degli dei. Da una diecina di anni, come giusta reazione a un bestiale positivismo che dimenticava le sue origini per cascare in metafisicismi incoscienti da notari o da macellari, s'è sviluppato in Italia un filosofismo astratto il quale pretende dar fondo all'universo e sostituire definitivamente la religione. Il caporione di questo filosofismo è quel Benedetto Croce il quale s'è fatto un gran nome in Italia tra studenti, professori di scuole medie e giornalisti, prima come erudito eppoi come abile volgarizzatore e restauratore dell'hegelianismo berlinese e napoletano.

Questo padreterno milionario, senatore per censo, grand'uomo per volontà propria e per grazia della generale pecoraggine ed asinaggine, ha sentito il bisogno di dare all'Italia un sistema, una filosofia, una disciplina, una critica. Questo insigne maestro di color che non sanno, per mettere insieme il suo sistema ha castrato Hegel levandogli la possibilità di far del male ma anche quella di fecondare — per fare la disciplina è ricorso ai libri di lettura di terza classe elementare — e per fare la critica s'è messo in testa di continuare De Sanctis al quale egli somiglia come il mare dipinto sopra uno scenario somiglia all'oceano vero.

Eppure l'influenza nefasta di quest'uomo è giunta a tal punto che vi sono stati giovani i quali l'hanno proclamato successore di Carducci, maestro delle nuove generazioni, direttore e ispiratore della cultura italiana presente e futura. Non è qui il posto di considerare le vere benemerenze del Croce per quel che riguarda la preparazione degli strumenti di coltura, ma è necessario avere il coraggio di affermare una buona volta che i suoi meriti e come filosofo e come critico sono stati colossalmente gonfiati, per un'infinità di ragioni e specialmente per l'ignoranza generale di cose filosofiche che regnava in Italia fino a poco tempo fa.

Il Croce è stato abilissimo conquistandosi la maggior parte dei letterati che non sapevano un accidente di filosofia, mettendo a base del suo sistema l'estetica, l'intuizione, l'arte. Furbissimo com'è, ha capito che in Italia la letteratura attira assai più delle teorie e perciò s'è messo a fare indefessamente il critico letterario, mestiere per il quale il poveruomo non era affatto tagliato per la mancanza assoluta di sensibilità artistica di cui ha dato troppe malinconiche prove.

Ma la letteratura era per lui il piedistallo per arrivare al dominio intellettuale. Conquistato un pubblico, egli ha potuto far ingollare morali, logiche, storiografie, Kant, Hegel e tutti i minestrini tedeschi ch'egli, levando un po' di roba di qua e aggiungendo qualche condimento di là, ha servito in tavola a questi poveri accattoni di pensiero.

La sua opera di scaltra volgarizzazione ha incontrato il favore di tutti quelli che credono d'esser più sapienti perchè hanno quattro formule per la testa e credono di esser arrivati in fondo ai misteri dell'essere per aver letti i tre volumi della filosofia dello spirito.

Io non ho qui il tempo di fare una smascherata in piena regola di questo famoso sistema che si potrebbe definire il vuoto fasciato di formule: dove il vero non è nuovo e il nuovo consiste in tautologie fioretate; dove gli errori sono aboliti ma è scomparsa la grandezza; dove i bisticci e i segni di eguaglianza risolvono i più intricati problemi; dove le vere questioni dell'arte e della vita non son poste, o son dichiarate nulle o stupide; dove qualche critica particolare giusta o qualche frase felice galleggiano sopra un bigio oceano senza sponde e senza profondità.

Ma il pericolo non sta soltanto nelle imbecillità vestite di scuro che questi nuovi rappresentanti della Germania di un secolo fa vogliono appiccicarci come verità assolute e definitive, bensì nello stesso spirito di mediocrità e di grettezza che anima questa filosofia; il meschino moralismo che ne vien fuori anche quando si tratta di arte pura; la tendenza invincibile verso la scuola, il decalogo, l'accademia, l'ordine, la disciplina, la mediocrità, verso il più raffinato filisteismo travestito da idealismo.

Benedetto Croce sogna un'Italia intellettuale composta di tanti bravi figliuoli che stiano a bocca aperta ad ascoltare il suo verbo, buoni clienti di Laterza, occupati ciascuno in qualche lavoretto assegnato dal rettore supremo, lettori assidui del *Giannettino* e di altri libri egualmente eccitanti, e lontani dai vani capricci e dalle malsane ambizioni della genialità indipendente che se ne strafotte della storia, della tradizione, dei doveri sociali e del concetto puro. In fondo a questa filosofia c'è l'idea che gli uomini non sono che momenti fuggevoli dell'essere; che ognuno deve cercare d'andar d'accordo con questo spirito universale definito nei libri; eseguire la sua piccola parte nella vita; sacrificarsi alla verità, all'umanità e ad altre divinità astratte dello stesso calibro; odiare il genio pur professandosi adoratore dei grandi uomini morti, e darsi a uno sfrenato pedagogismo e proselitismo, tale da soffocare ogni individualità, spegnere ogni volontà di nuovo, reprimere ogni tentativo d'uscire dalle grandi rotaie della storia. Questa filosofia, insomma, è la quintessenza stilizzata e spiritualizzata del perfetto borghesismo civile e spirituale. È la filosofia di quelli che trovano che dappertutto c'è del buono e del cattivo, che ognuno ha un po' torto e un po' ragione, che non bisogna slanciarsi troppo nè correre le avventure, ma seguire pazientemente le orme dei padri, contentandosi di rassetare ogni tanto le vecchie strade, ma non azzardandosi ad aprirne di nuove attraverso i deserti e le boschiglie. È, soprattutto, la filosofia del dovere civico, del dovere sociale ed umano, dell'uomo che deve vivere per gli uomini e inabissarsi nell'infinito invece di vivere per sè e di creare sè stesso. È una filosofia da maestri ginnasiali, da seminaristi emancipati, da pedanti nati, da chiacchieroni pretensiosi, da timidi che voglion darsi l'aria di audaci e di conservatori che voglion parere rivoluzionari. Essa tende nè più nè meno che a sostituire la religione, cioè a prendere nella società umana quella funzione correttiva e aguzzinesca che fin qui è stata propria delle religioni.

Si tratta infatti di movimenti che convergono: i modernisti voglion rendere filosofica la religione; i crociani voglion rendere religiosa la filosofia. L'importante è che vi sia un principio assoluto — Dio o lo Spirito in fondo è lo stesso — e che gli uomini si contentino di servire questo principio ottimo e massimo e non osino cercare per loro conto la loro via e la loro vita.

Ognuno che non sia rimbacillito dalle formule che oggi son di moda in Italia vede subito quanto queste correnti siano terribilmente contrarie a tutto quello ch'è novità, originalità, personalità, libertà — in una parola, arte e genio.

La nostra posizione è chiara e decisa. Noi vediamo in queste correnti reazionarie il riassunto e il condensamento di tutto ciò che nega l'individualità, la poesia, l'arte, la scoperta, la ricerca della novità e della pazzia. Tutti gli altri uomini facciano i loro mestieri; lavorino, guadagnino i quattrini, mangino e bevano e pensino agli interessi della città e del paese; ma nel mondo dello spirito, nel mondo dell'intelligenza e dell'arte, non venite a turarci la bocca e ad impedirci il respiro colle vostre fregnacce di servitori d'Iddio o della società. L'Italia che per tanto tempo è stata alla coda delle grandi nazioni, deve riprendere il suo posto di creatrice e di precorritrice, e per questo è urgente e necessaria un'opera energica di svecchiamento e di liberazione. La nostra arte presente è, per la massima parte, idiota come cinquant'anni fa — la nostra letteratura si riduce agli arruffanamenti di tipo dannunziano, alle novelle tipo *boulevardier* e alle poesie di quei crepuscolari che sembran fatte nella latrina dopo qualche nostalgica stitichezza — la nostra filosofia si riduce ai rimasticamenti di quell'idealismo assoluto che ha perso, viaggiando per cent'anni da Berlino a Napoli, quello slancio intuitivo che lo giustificava per diventare una buccia scolastica, un bozzolo pieno di vento.

La cultura italiana è tremendamente decrepita e professorale: bisogna uscire una buona volta da questo mare morto della contemplazione, adorazione, imitazione e commento del passato se non vogliamo diventare davvero il popolo più imbecille del mondo.

Giovanni Papini.

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO

Obra de consulta [36]
a utilizar solo en Sala

L'IMMAGINAZIONE SENZA FILI E LE PAROLE IN LIBERTÀ



Manifesto Futurista

Erregistro Zkita. 8101	Regist. o
Entrada 9436	Data 28-X-87
C. D. 7.037/1909/1944 (04)	
Sig. 7.037/1909/1944 MAN	

La sensibilità futurista.

Il mio « Manifesto tecnico della Letteratura futurista » col quale inventai il *lirismo essenziale e sintetico, l'immaginazione senza fili e le parole in libertà*, concerne esclusivamente l'ispirazione poetica.

La filosofia, le scienze esatte, la politica, il giornalismo, l'insegnamento, gli affari, pur ricercando naturalmente delle forme più o meno sintetiche di espressione, dovranno per molto tempo ancora valersi della sintassi, della punteggiatura e della aggettivazione. Sono costretto infatti, come vedete, a servirmi di tutto ciò per potervi esporre la mia concezione.

Il Futurismo si fonda sul completo rinnovamento della sensibilità umana avvenuto per effetto delle grandi scoperte scientifiche. Coloro che usano oggi del telegrafo, del telefono e del grammofo, del treno, della bicicletta, della motocicletta, dell'automobile, del transatlantico, del dirigibile, dell'aeroplano, del cinematografo, del grande quotidiano (sintesi di una giornata del mondo) non pensano che queste diverse forme di comunicazione, di trasporto e d'informazione esercitano sulla loro psiche una decisiva influenza.

Un uomo comune può trasportarsi con una giornata di treno da una piccola città morta dalle piazze deserte, dove il sole, la polvere e il vento si divertono in silenzio, ad una grande capitale irta di luci, di gesti e di grida... L'abitante d'un villaggio alpestre, può palpitare d'angoscia ogni giorno, mediante un giornale, con i rivoltosi cinesi, le suffragette di Londra e quelle di New York, il dottor Carrel e le slitte eroiche degli esploratori polari. L'abitante pusillanime e sedentario di una qualsiasi città di provincia può concedersi l'ebrietà del pericolo seguendo in uno spettacolo di cinematografo, una caccia grossa nel Congo. Può ammirare atleti giapponesi, boxeurs negri, eccentrici americani inesauribili, parigine elegantissime, spendendo un franco in un teatro di varietà. Coricato poi nel suo letto borghese, egli può godersi la lontanissima e costosa voce di un Caruso o di una Burzio.

Queste possibilità diventate comuni non suscitano curiosità alcuna negli spiriti superficiali, assolutamente incapaci di approfondire qualsiasi fatto nuovo *come gli arabi che guardavano con indifferenza i primi aeroplani nel cielo di Tripoli*. Queste possibilità sono invece per l'osservatore acuto altrettanti modificatori della nostra sensibilità, poichè hanno creato i seguenti fenomeni significantissimi:

1. — Acceleramento della vita, che ha oggi, quasi sempre, un ritmo rapido. Equilibrisimo fisico, intellettuale e sentimentale sulla corda tesa della velocità, fra i magnetismi contraddittorii.
2. — Orrore di ciò che è vecchio e conosciuto. Amore del nuovo, dell'imprevisto.
3. — Orrore del quieto vivere, amore del pericolo e attitudine all'eroismo quotidiano.
4. — Distruzione del senso dell'*al di là* e aumentato valore dell'individuo che vuole *vivere sa vie* secondo la frase di Bonnot.
5. — Moltiplicazione e sconfinamento delle ambizioni e dei desideri umani.
6. — Conoscenza esatta di tutto ciò che ognuno ha d'inaccessibile e d'irrealizzabile.
7. — Semi-uguaglianza dell'uomo e della donna, e minore slivello dei loro diritti sociali.
8. — Deprezzamento dell'amore (sentimentalismo o lussuria), prodotto dalla maggiore libertà e facilità erotica nella donna e dall'esagerazione universale del lusso femminile. Mi spiego: Oggi la

donna ama più il lusso che l'amore. L'uomo non ama la donna priva di lusso. L'amante puro e semplice ha perso ogni prestigio, l'Amore ha perso il suo valore assoluto.

9. — Passione, arte e idealismo degli Affari. Nuova sensibilità finanziaria.

10. — L'uomo moltiplicato dalla macchina. Nuovo senso meccanico, fusione dell'istinto col rendimento del motore e colle forze addomesticate.

11. — Passione, arte e idealismo dello Sport. Concezione e amore del « record ».

12. — Nuova sensibilità turistica dei transatlantici e dei grandi alberghi (convegni e sintesi annuali di razze e di popoli diversi). Distruzione delle distanze e del sentimento nostalgico della solitudine.

13. — Nuovo senso del mondo. Mi spiego: Gli uomini conquistarono successivamente il senso della casa, il senso del quartiere in cui abitavano, il senso della città, il senso della zona geografica, il senso del continente. Oggi posseggono il senso del mondo; hanno mediocrementemente bisogno di sapere ciò che facevano i loro avi, ma bisogno assiduo di sapere ciò che fanno i loro contemporanei di ogni parte del mondo. Conseguente necessità, per l'individuo, di comunicare con tutti i popoli della terra. Conseguente bisogno di sentirsi centro, giudice e motore dell'infinito esplorato e inesplorato. Da tutto ciò deriva in noi un ingigantimento del senso umano e una urgente necessità di determinare ad ogni istante i nostri rapporti con tutta l'umanità, e le nostre vere proporzioni.

14. — Nausea della linea curva, della spirale e del *tourniquet*. Amore della retta e del tunnel. Orrore della lentezza, delle minuzie, delle analisi e delle spiegazioni prolisse. Amore della velocità, dell'abbreviazione, del riassunto e della sintesi.

15. — Amore della profondità e dell'essenza in ogni esercizio dello spirito.

Ecco alcuni degli elementi della nuova sensibilità futurista, che costituisce il fondo del nostro nuovo lirismo.

Le parole in libertà.

Scartando ora tutte le stupide definizioni e tutti i confusi verbalismi dei professori, io vi dichiaro che il *lirismo* è semplicemente la *facoltà* rarissima di *inebbriarsi della vita e di inebbriarla di noi stessi*. La facoltà di cambiare in vino l'acqua torbida della vita che ci avvolge e ci attira. La facoltà di colorare il mondo coi colori specialissimi del nostro io mutevole.

Ora supponete che un amico vostro dotato di questa facoltà lirica si trovi in una zona di vita intensa (rivoluzione, guerra, naufragio, terremoto, ecc.) e venga, immediatamente dopo, a narrarvi le impressioni avute. Sapete che cosa farà istintivamente questo vostro amico lirico e commosso?...

Egli comincerà col distruggere brutalmente la sintassi nel parlare. Non perderà tempo a costruire i periodi. S'infischierà della punteggiatura e dell'aggettivazione. Disprezzerà ogni cesellatura e sfumatura di linguaggio, e in fretta e in furia vi getterà affannosamente nei nervi le sue sensazioni visive, auditive, olfattive, le sue fulminee riflessioni, secondo la loro corrente incalzante. L'irruenza del vapore-emozione farà saltare il tubo del periodo, le valvole della punteggiatura e i bulloni regolari dell'aggettivazione. Manate di parole essenziali susseguentisi senza alcun ordine convenzionale. Unica preoccupazione del narratore: rendere tutte le scosse e tutte le vibrazioni del suo io.

Se questo narratore dotato di lirismo avrà inoltre una mente popolata di idee generali, egli involontariamente allaccerà ad ogni istante le sue sensazioni coll'universo intero conosciuto o intuito da lui. E per dare il valore esatto e le proporzioni della vita che ha vissuta, lancerà delle immense reti di analogie sul mondo. Egli darà così il fondo analogico della vita, telegraficamente, cioè con la stessa rapidità economica che il telegrafo impone ai reporters e ai corrispondenti di guerra, pei loro racconti superficiali.

Questo bisogno di laconismo non risponde soltanto alle leggi di velocità che ci governano, ma anche ai rapporti multisecolari che il pubblico e il poeta hanno avuto insieme. Corrono infatti, fra il pubblico e il poeta, i rapporti stessi che esistono fra due vecchi amici. Questi, incontrandosi, possono facilmente spiegarsi con una mezza parola, un gesto, una occhiata. Ecco perchè l'immaginazione del poeta deve allacciare fra loro le cose lontane *senza fli conduttori*, per mezzo di parole essenziali ed assolutamente *in libertà*.

L'Immaginazione senza fili.

Per immaginazione senza fili, io intendo la libertà assoluta delle immagini o analogie, espresse con parole slegate e senza fili conduttori sintattici.

«Gli scrittori si sono abbandonati finora all'analogia immediata. Hanno paragonato per esempio l'animale all'uomo o ad un altro animale, il che equivale ancora, press'a poco, a una specie di fotografia. Hanno paragonato per esempio un fox-terrier a un piccolissimo puro-sangue. Altri, più avanzati, potrebbero paragonare quello stesso fox-terrier trepidante, a una piccola macchina Morse. Io lo paragono, invece, a un'acqua ribollente. V'è in ciò una *gradazione di analogie sempre più vaste*, vi sono dei rapporti sempre più profondi e solidi, quantunque lontanissimi. L'analogia non è altro che l'amore profondo che collega le cose distanti, apparentemente diverse ed ostili. Solo per mezzo di analogie vastissime uno stile orchestrale, ad un tempo policromo, polifonico e polimorfo, può abbracciare la vita della materia. Quando, nella mia *Battaglia di Tripoli*, ho paragonato una trincea irta di baionette a un'orchestra, una mitragliatrice a una donna fatale, ho introdotto intuitivamente una gran parte dell'universo in un breve episodio di battaglia africana. Le immagini non sono fiori da scegliere e da cogliere con parsimonia, come diceva Voltaire. Esse costituiscono il sangue stesso della poesia. La poesia deve essere un seguito ininterrotto d'immagini nuove, senza di che non è altro che anemia e clorosi. Quanto più le immagini contengono rapporti vasti, tanto più a lungo esse conservano la loro forza di stupefazione...» (*Manifesto tecnico della Letteratura futurista*. 11 Maggio 1912).

L'immaginazione senza fili e le parole in libertà c'introdurranno nell'essenza della materia. Collo scoprire nuove analogie tra cose lontane e apparentemente opposte, noi le valuteremo sempre più intimamente. Invece di umanizzare animali, vegetali, minerali (sistema ormai sorpassato) noi potremo *animalizzare, vegetalizzare, mineralizzare, elettrizzare o liquefare lo stile*, facendolo vivere in un certo modo della vita stessa della materia. Avremo: **Le metafore condensate.** — **Le immagini telegrafiche.** — **Le somme di vibrazioni.** — **I nodi di pensieri.** — **I ventagli, chiusi o aperti, di movimenti.** — **Gli scorci di analogie.** — **I bilanci di colori.** — **Le dimensioni, i pesi, le misure e la velocità delle sensazioni.** — **Il tuffo della parola essenziale nell'acqua della sensibilità, senza i cerchi concentrici che la parola produce intorno a sé.** — **I riposi dell'intuizione.** — **I movimenti a due, tre, quattro, cinque tempi.** — **I pali analitici esplicativi che sostengono il fascio dei fili intuitivi.**

Aggettivazione semaforica.

Noi tendiamo a sopprimere ovunque l'aggettivo qualificativo, poichè presuppone un arresto nella intuizione, una definizione troppo minuta del sostantivo. Tutto ciò non è categorico. Si tratta di una tendenza. Ciò che è necessario è il servirsi dell'aggettivo in un modo assolutamente diverso da quello usato fino ad oggi. Bisogna considerare gli aggettivi come segnali ferroviari o semaforici dello stile, che servono a regolare lo slancio, i rallentamenti e gli arresti della corsa delle analogie. Si potrà così accumulare anche 20 di questi aggettivi semaforici.

Verbo all'infinito.

Anche qui, le mie dichiarazioni non sono categoriche. Io sostengo però che in un lirismo violento e dinamico, il verbo all'infinito sarà indispensabile, poichè, tondo come una ruota, adattabile come una ruota a tutti i vagoni del treno delle analogie, costituisce la velocità stessa dello stile.

Il verbo all'infinito nega per sè stesso l'esistenza del periodo e impedisce allo stile di arrestarsi e di sedersi in un punto determinato. Mentre il **verbo all'infinito è rotondo** e scorrevole come una ruota, gli altri modi e tempi del verbo sono o triangolari, o quadrati, o ovali.

Onomatopoeie e segni matematici.

Quando io dissi, nel mio *Manifesto tecnico della Letteratura futurista*, che «bisogna sputare ogni giorno sull'*Altare dell'Arte*» intendevo incitare i giovani futuristi a liberare il lirismo dall'atmosfera solenne piena di compunzione e d'incensi che si usa chiamare l'Arte coll'A maiuscolo. L'arte coll'A maiuscolo costituisce in certo modo il clericalismo dello spirito creativo. Incitavo per ciò i giovani a distruggere e a beffeggiare le ghirlande, le palme e le aureole, le cornici preziose, le stole e i paluda-

menti, tutto il vestiario storico e il *bric-à-brac* romantico che formano gran parte di tutta la poesia fino a noi. Propugnavo invece un lirismo rapidissimo, brutale e immediato, un lirismo che a tutti i nostri predecessori deve apparire come antipoetico, un lirismo telegrafico, che non abbia assolutamente alcun sapore di libro, e, il più possibile, sapore di vita. Da ciò, l'introduzione coraggiosa di accordi onomatopeici per rendere tutti i suoni e i rumori anche i più cacofonici della vita moderna.

L'onomatopea, che serve a vivificare il lirismo con elementi crudi e brutali di realtà, fu usata in poesia (da Aristofane a Pascoli) più o meno timidamente. Noi futuristi iniziamo l'uso audace e continuo dell'onomatopea. Questo non deve essere sistematico. Per esempio, il mio *Adrianopoli - Assedio - Orchestra* e la mia *Battaglia Peso - Odore* esigevano molti accordi onomatopeici. Sempre allo scopo di dare la massima quantità di vibrazioni e una più profonda sintesi della vita, noi aboliamo tutti i legami stilistici, tutte le lucide fibbie colle quali i poeti tradizionali legano le immagini nel loro periodare. Ci serviamo invece dei brevissimi od anonimi segni matematici e musicali, e poniamo tra parentesi delle indicazioni come: (presto) (più presto) (rallentando) (due tempi) per regolare la velocità dello stile. Queste parentesi possono anche tagliare una parola o un accordo onomatopeico.

Rivoluzione tipografica.

Io inizio una rivoluzione tipografica, diretta contro la bestiale e nauseante concezione del libro di versi passatista e dannunziana, la carta a mano seicentesca, fregiata di galee, minerve e apolli, di iniziali rosse a ghirigori, ortaggi mitologici, nastri da messale, epigrafi e numeri romani. Il libro deve essere l'espressione futurista del nostro pensiero futurista. Non solo. La mia rivoluzione è diretta contro la così detta armonia tipografica della pagina, che è contraria al flusso e riflusso, ai sobbalzi e agli scoppi dello stile che scorre nella pagina stessa. Noi useremo perciò in una medesima pagina, *tre o quattro colori diversi d'inchiostro*, e anche 20 caratteri tipografici diversi, se occorra. Per esempio: *corsivo* per una serie di sensazioni simili e veloci, *grassetto tondo* per le onomatopee violente, ecc.

Ortografia libera espressiva.

La necessità storica dell'ortografia libera espressiva è dimostrata dalle successive rivoluzioni che hanno sempre più liberato dai ceppi e dalle regole la potenza lirica della razza umana.

1. — Infatti, i poeti incominciarono coll'incanalare la loro ebbrietà lirica in una serie di fiati uguali con accenti, echi, rincocchi o rime prestabiliti a distanze fisse (**Metrica tradizionale**). I poeti alternarono poi con una certa libertà questi diversi fiati misurati dai polmoni dei poeti precedenti.

2. — I poeti, più tardi, sentirono che i diversi momenti della loro ebbrietà lirica dovevano creare fiati adeguati di diversissime e imprevedute lunghezze, con assoluta libertà di accentazione. Giunsero così al **verso libero**, ma conservarono però sempre l'ordine sintattico delle parole, affinché l'ebrietà lirica potesse colar giù nello spirito dell'ascoltatore pel canale logico della sintassi.

3. — Oggi noi non vogliamo più che l'ebrietà lirica disponga sintatticamente le parole prima di lanciarle fuori coi fiati da noi inventati, ed abbiamo le **parole in libertà**. Inoltre la nostra ebbrietà lirica deve liberamente deformare, riplasmare le parole, tagliandole, o allungandole, rinforzandone il centro o le estremità, aumentando o diminuendo il numero delle vocali e delle consonanti. Avremo così la **nuova ortografia** che io chiamo **libera espressiva**. Questa deformazione istintiva delle parole corrisponde alla nostra tendenza naturale verso l'onomatopea. Poco importa se la parola deformata diventa equivoca. Essa si sposerà cogli accordi onomatopeici, o riassunti di rumori, e ci permetterà di giungere presto all'**accordo onomatopeico psichico**, espressione sonora ma astratta di una emozione o di un pensiero puro. Mi si obietta che le mie parole in libertà, la mia immaginazione senza fili esigono declamatori speciali, sotto pena di non essere comprese. Benchè la comprensione dei molti non mi preoccupi, risponderò che i declamatori futuristi vanno moltiplicandosi e che d'altronde qualsiasi ammirato poema tradizionale esige, per essere gustato, un declamatore speciale.

MILANO, 11 Maggio 1913.

F. T. MARINETTI.

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO

8-101

9436

28-X-87 ACERBA

[35]

TAVOLATO.

7.037 "1909/1944" (04)
7.037 "1909/1944" MAN
ELOGIO DELLA
PROSTITUZIONE.

1.

Già grigia luce filtra nell'aria pesa della notte. Già campane di chiesa svegliano beghine all'utile orazione, bambini alla paura di scuola, operai al lavoro non proprio.

I migliori vincono il compromesso tra notte e giorno: a quest'ora dormono o rientrano in casa. —

A quest'ora, le puttane, stanche, sognano il fauno. —

Oh, sporca luce mattiniera, non riuscirai per nulla a oscurare le fiamme del mio affetto, il luminoso ricordo di Lilly e Zazà puttane, sorelle della notte. E voi, fesse campane cristiane, non saprete mai coprire il consone canto di un core e di un cervello: chiuso nella mia cella, s'innalzi sopra tutti i tormenti crepuscolari l'elogio della prostituzione.

2.

Il primo raggio di sole. Penso la notte e la prostituzione.

Suon di campane. Io so: più della chiesa vale il bordello. —

Sonate, campane, sonate! Lusingate la gente col vostro appello ai sensi, campane, ruffiane di santità! Voi annunziate, in verità, la disfatta dei preti di venti secoli, voi sonate il trionfo eterno della vita.

Fu questo il nostro tormento e la nostra afflizione: di aver riposto fede fuor della vita. E non sapevamo, che Iddio era quel calamitoso, e miserabile, e povero, e cieco, e nudo. Ed eravamo ancora fuori di noi, bestemmiando l'Iddio del cielo, per i nostri travagli e per le nostre ulcere. Ma il tempo è vicino, in cui, spogliati dell'uomo vecchio e vestiti dell'uomo nuovo, tutto lo vomiteremo fuor della nostra bocca. E nessun prete più investigherà le reni e i cori; poichè abbiamo provati coloro che si dicono essere apostoli e noi sono; e li abbiamo trovati mendaci. Da noi conquisteremo la corona della vita, e guarderemo da noi la nostra uscita e la nostra entrata, da ora, e fino in eterno.

Campane, sonate a doppio! Farò anch'io una festa, accidenti, non con vecchio lievito, nè con lievito di malvagità e di nequizia, ma con azzimi di sincerità e di verità.

Sonate, campane, sonate a festa! Via dalla vigna del Signore me ne vo per un sentiero, onde non tornerò più. Il vostro suono accompagna il mio pensiero nelle plaghe maledette di quella prostituzione, che era, che è, e che ha da venire.

3.

C'era una volta uno. E disse: sia maledetta la voluttà. Molta gente si schierò intorno a lui, e tutti ripeterono: sia maledetta la voluttà. E fu un ruzzolone verso l'ascetismo, e dovunque si vedevano stiliti e altri idioti. Ma, di nascosto, la fantasia faceva porcherie con

Maria Vergine e col buon Gesù. E un giorno, tanti tanti uomini che avevano giurato castità a oltranza, mandarono una supplica al pontefice, implorando il permesso di fornicare almeno durante l'estate, per via del gran caldo. E un'altra volta, uomini santi, detti preti, si radunarono a concilio in una località chiamata Costanza; e, guarda un po', subito accorsero donne, dette puttane, in numero di millecinquacento.

Questo è successo molti anni fa; oggi, si fornicava l'estate e l'inverno, la primavera e l'autunno, a Costanza e a Peretola; ma se interroghi l'eco, da tutte le parti esso ti risponde: sia maledetta la voluttà.

4.

Tuttora si continua a spregiare e a denigrare la sessualità svincolata da imperativi morali, la prostituzione.

Tutte le morali variano, mutano, decadono, spariscono; la prostituzione resta. Perciò, se durata è indice di valore, la prostituzione è superiore all'etica.

Spargo petali di rosa sul cammino donde verrà l'Anticristo che finalmente asservirà l'etica alla voluttà.

5.

Tizio, ebreo, fondatore della religione cristiana, vi promette rapimenti mistici e quartieri non suoi, in cielo; quale ricompensa piegherete sotto la sua legge il vostro sentimento e il vostro pensiero.

Caio, tedesco, filosofo, tipo vanitoso, epigone di Cristo, inventore dell'imperativo categorico (= trasfigurazione della sacra colomba cristiana), vi promette vera pace della coscienza e autentica umanità; quale ricompensa immolerete sul suo altare le possibilità della vostra vita.

Zazà, puttana, non promette nulla e mantiene. Ricompensa: dieci franchi.

6.

I più profondi moralisti odiano la sessualità, perchè nell'orgasmo voluttuoso s'assonna, sia pure per un attimo, la coscienza. Dato che coscienza s'identifichi con moralità, il perfetto moralista non dovrebbe nemmeno dormire, poichè anche il sonno toglie la coscienza. Siccome, però, ognuno sente il bisogno di dormire, e se non dorme impazzisce e muore, è evidente che moralità e vita son termini inconciliabili, e che il perfetto moralista non esiste. Quindi tutti i moralisti mentiscono — finchè non si presenti il *perfetto svegliato*. Frattanto l'etica, *regno di ciò che deve avvenire*, resta ipocrita irrealità e fantastica coglioneria.

7.

Così Mevio un dì scriveva:

"Cosa miserabile, la prostituzione! Quel solletico dei nervi, quel prurito dell'epidermide detto voluttà, che cosa dovrebbe esso significare se non l'invito di Madre Natura alla proliferazione? L'amplesso contingentesi in se medesimo, cioè la prostituzione, esclude l'unico fine, l'ultimo, più profondo scopo della sana sessualità, cioè la procreazione di nuova Vita. Defraudata della possibilità di perpetuare la Specie, concretandosi nel Nascituro, essa non ha ragion d'esistere, e deturpa, inutile zizzania, i fioriti verzieri della Vita."

LACERBA

Si dice che Mevio abbraccia sua moglie una volta l'anno, quanto basta a procreare, di anno in anno, nuova Vita; si dice altresì, che Mevio non mangia per nutrirsi, ma per dar da vivere a bottegaio, ortolano e macellaro; quando piglia un legno, lo fa — si dice — unicamente per rendere un servizio al vetturino.

8.

E' alquanto stupido e ridicolo rimproverare alle puttane la loro venalità, e condannarle perciò.

Dove mai c'è vergogna e bassezza, dove obbrobrio e indegnità, se la puttana vende il suo corpo? La superstizione, che vero amore non debba avere nulla a che fare con quattrini, deriva da completa ignoranza o da mascheramento della realtà, — non costa anche la moglie? — e sbocca in tentativi riformatori idioti, come quello di un tale abolizionista tedesco, il quale proponeva, a un congresso, di pagar male le prostitute per sopprimere a mano a mano la prostituzione.

Via i rancidi romanticumi e le inutili riforme, cara puttana! Hai gli occhi come fiamma di fuoco, tu! Io conosco le tue opere, e la tua carità, e la tua fede, e il tuo ministero. Tu apri la tua mano, e sazi di benevolenza ogni vivente. E, acchè le tue secchie siano piene di latte, e le tue ossa siano abbeverate di midolla, ti renderemo, secondo le tue opere, al doppio. E ancora non basterà, perchè tutte le cose inutili, tanto necessarie alla tua bellezza, costan care. E costa caro, terribilmente, l'eletto del tuo core, il tuo ruffiano.

9.

Una scellerata assurdità, benedetta dalla tradizione, stabilisce: le prostitute subiscono le voglie del primo venuto; quindi, declinato di propria volontà il diritto di rifiutare, spettanza delle donne oneste, si meritano l'abbiezione della schiavitù, fuori della legge e al di là della società civile.

La puttana schiava? Un corno.

E' chiaro. Quando tu, fratello, vai a passeggio o in caffè, in bordello o in chiesa o in altro ritrovo; quando viaggi o quando stai fermo; quale fra le molte puttane che incontri dovunque sarà di tua scelta? Indubbiamente Lulù, perchè Lulù ti piace e ti garba. Io, vedi, io non voglio Lulù; io voglio Zazà, (che a te non piace), perchè Zazà mi piace e mi garba oltremodo. E Lulù e Zazà, le donne perdute, verranno con noi tutte contente, e saranno molto gentili. E noialtri, fratello mio, dovremo stare molto attenti per non diventare gli schiavi delle schiave.

Ora ascolta, fratello. Sai che cosa significhi la preferenza sessuale, quale importanza abbia la scelta? Se il tuo istinto non è sciupato del tutto da cristianesimo o da romanzi d'appendice, esso ti condurrà, senza fallo, sempre, verso il tuo naturale *complemento* sessuale, e la scelta non sarà arbitraria, bensì regolata da quella ferrea legge che determina l'attrazione sessuale, intraveduta da pochi — Dante, Goethe, Baader, Heise, Weininger — e conosciuta soltanto in singole sue manifestazioni. Ecco uno dei suoi aspetti: se tu, fratello t'affidi all'impera-

tivo categorico dell'istinto, sceglierai spontaneamente tra tutte le puttane soltanto quella, che sarà in grado di ricambiare spontaneamente la tua simpatia con altrettanta simpatia. ("Amor che a null' amato amar perdona.") La tua voglia avrà il suo preciso riscontro nella sua voglia.

E' dunque imbecillaggine acuta credere che le puttane *subiscano*. Vincendo ostacoli formidabili — malattie, deformità, età — la sessualità accoppia solamente gl'individui fatti l'uno per l'altra, individui che a vicenda s'interessano e si piacciono.

Lei ti piace, tu le piaci, fratello mio. Lulù, la donna pubblica, è tua. Chi te la può contrastare? Lulù è tanto tua, quanto è mia Zazà la prostituta, Zazà che m'è scoppiata nel sangue come un colpo di fulmine. Ama Lulù, fratello; non esser moralista, ma uomo. Non lasciarti adescare da Menica dal sorriso cattolico nè da Giuseppa, la povera e per di più onesta sartina. Lulù ti amerà; per una notte o per la vita; e la tua primavera non sfiorirà.

Ma se sfiorirà; se vampiri morali ti suggeranno il sangue e fantasmi sentimentali e cerebrali disturberanno le tue notti; allora, fratello, non accusare la sessualità: bensì i veri responsabili delle tue angosce, i tuoi suggestionatori: Cristo, Kant e la letteratura.

10.

Tutte le anime pure tributano ammirazione, rispetto e riconoscenza alla forza elementare della prostituzione. Appena quando la sua nobilissima forma genuina si rompe ed essa, abbandonato il suo dominio, quello del corpo, trascende nel regno dello spirito, allora si che diventa raccapricciante. Ma la cultura, la putrida baldracca che caccia nell'abominio le puttane e ciò nonostante occhieggia col gazzettiere, schiavo di un direttore e schiavo di un pubblico, quindi due volte prostituto; la megera puritana che vuol appuzzare il mondo con tanfo di talamo e che pur sempre è pronta a scosciarsi davanti a ogni professore o prete o deputato; la nostra cultura, dico, misura la femmina sul metro dei valori intellettuali dell'uomo e la forza a sostituire i suoi caratteri snaturandola in maschia; e, mentre nella cultura ellenica e in quella del rinascimento poeti e filosofi trovavano fonte d'ispirazione e di pensiero nella puttana, i nostri snobs culturali cercano galante sollazzo presso la letterata. Però, questa nostra pereccellentissima cultura, papessa santificatrice della mediocrità per vigliacca paura del tuffo nell'istinto e del pericoloso rimbalzo verso la genialità — questa decrepita bagascia non continuerà più a lungo a trasfonder nelle nostre vene il suo sangue di piattola; c'è ancora chi vuole la vita nella sua pienezza, c'è chi l'ama nelle sue posizioni e nelle sue negazioni; e ardono ancora fiamme d'anima non soffocate dai preservativi della moralità.

11.

SALVE

sincera puttana! Sei tipo; sfotti l'opinione pubblica e l'approvazione della società; non metti in compromesso i tuoi caratteri con cristallizzazioni ideali. Oh tu, fiore di verità!

GEREBZOVA.



eroica puttana! Tra gli schermi e i dileggi aspetti coraggiosa il tuo maschio. Osi l'esperimento. Finché un giorno *egli* arriva, e selvaggio, irrompe in te, per darti gioie tali, come la madre non le conosce.

formosissima puttana! tu lo sai quanto le carni del mestiere siano più belle delle maritate polpettone; le vedi? — come, con sudata affettazione, si trascinano dietro i loro tafanari, onesti sì, ma grandi come case. E, scorgi tu laggiù "quella vedova finestra, quell'eclissato sole, quel schifo, quel puzzo, quel sepolcro, quel cesso, quel mestruo, quella carogna, quella febbre quartana, quella estrema ingiuria e torto di natura", quella virtuosa zitella, insomma? Ha una funzione: d'incorare te, puttana, a persistere nel peccato. Quanto più ti sprofondi nel vizio, tanto più bella risorgi.

comoda puttana! Ci risparmi la grande svergognatezza della dichiarazione d'amore. Con te, le nostre labbra non sfiorano l'amaro calice delle convenzionali finzioni amorose. Con te finisce la tragicommedia dell'amor galante e cavalleresco, tutto lezi e sdolcinature, indegno dell'uomo. Non ci fai perder tempo e non ci leghi. Intensifichi la nostra vita, cara puttana!

impudica puttana! Non hai mangiato la mela della morale, e non temi, perciocché sei ignuda. Mostri tutto, anche le parolacce. Dai capelli alle piante dei piedi, non c'è zona del tuo corpo ove tu abbia localizzato la vergogna. Da te è sloggiato il pudore, la paura del corpo. Perciò ami la pulizia; perciò sei ricca di gesti e di colori.

lontana puttana! Sogna, sogna l'impossibile, il tuo perfetto complemento! Lo sappiamo: quando parliamo a te, parliamo a noi. Puttana, la tua assenza ci arricchisce: aumenta la coscienza di noi stessi. A che valgono le barriere moralità, religione, nobiltà d'animo, dignità, contegno, entro cui si chiudono le donne perbene? Invitano la libidine a salti acrobatici. La tua costante infedeltà, invece, ci dimostra l'inesistenza dell'amor idillico. E la tua monumentale assenza, muta puttana, che c'insegna la via verso casa nostra: verso il mondo delle idee.

stupida puttana! Come son dolci le tue carezze! Puttana, abisso d'incoscienza, caos d'illogicità, ti preferiamo alla donna saputina. Noi non ci cerchiamo in te. Ti avviciniamo per allontanarci, per essere maggiormente noi. — Come sai baciare! Fecondi l'uomo. Gli dai gioia; quella gioia che è creatrice al pari del dolore.

artificiosa puttana! Certi tristi scocciatori ti rimproverano il disonesto belletto, lo specchio, i pizzi, la seta, il taglio e colore dell'abito. Sei innaturale e voluta. — E così sia. Anche il genio è voluto. — La natura manda peste e terremoti; il perbenismo zoppica su piedi sudati, le unghie nere e i capelli appiccicati. Non è più rispettabile la puttana, lo "strumento del diavolo", come dicevano il luminari della chiesa?

Spengetevi, lumicini. Sia anche la notte. E trionfi anche il diavolo, per il trionfo della vita. Salve, diavolo! Ave puttana!

LACERBA

12.

In verità vi dico : chi odia la prostituzione resta irrimediabilmente cretino. (Je ne juge pas, je constate).

In verità vi dico : chi va sparlando, che la prostituzione sia un male necessario, è un malfattore. E chi afferma che sia un'istituzione sociale, si rende responsabile di calunnia. I tentativi di surrogare la prostituzione con religiosità, cibo vegetariano, antialcoolismo, opuscoli morali, aumento di salario, ecc. ecc., son tutti falliti. La puttana resta. Varia di stile; diventa mondana, da sacra che era; si chiama etèra; entra nel ditterione; fa la cortigiana; vien confinata nella maison de tolérance; si muta in bagascia, mantenuta, donna allegra, donna perduta, farfallina, cocotte; la trovi per istrada e nei palazzi, nei lupanari, nei bordelli, nei casini, nelle case di ricreazione — muta di stile, d'abito; l'essenza resta: la puttana è eterna.

E la prostituzione non è altro che istinto, impulso naturale. Vivono i ritmi del loro sangue, le puttane; sono quello che sentono. Materia, negazione, caos, mondo avanti la creazione, aspettano il loro formatore. Chiamano dio e la bestia — questi deserti di umanità. L'uomo che sente e che pensa si specchia nella puttana; in tutta l'enorme sua estensione psichica; e riconosce in sé il superuomo e l'inferuomo.

Puttana. Per il poveretto sei inferno o paradiso. Cioè: la perdizione. Per la mente forte: un orizzonte su cui fiammeggia immagine e concetto. Puttana sacra alla notte, notte tu stessa; in te il creatore risplende di luce propria. Puttana, sei la salvezza. ---

Dixi et salvavi animam meam.

PALAZZESCHI.

TRE DIVERSI AMICI
E TRE LIQUIDI DIVERSI.

Tolgo dalla prima lettera listata a nero che un amico mi scriveva dopo la morte di suo padre: "per quanto verso mio padre io non nutrissi sentimenti di figlio affettuoso come mi avrebbe dettato, e come avrebbe voluto il mio cuore, e, lasciamelo dire, la mia bontà, pure, la sua fine mi à molto rattristato, ed ò sentito una grande voglia di piangere; ò resistito fino all'ultimo, mi sono fatto forza, non ò voluto cedere; ma sentivo quanto il mio cuore volesse il suo sfogo".

Leggendo questa lettera io pensavo: perchè à rattenuato il pianto? Perchè non à pianto? Perchè?

Passeggiavo sulla cima di un bel monte con un amico ch'io ero andato a trovare lassù per qualche giorno.

— L'ài vista?

— Sì.

— È una bella donna vero?

— Sì.

— Nel suo genere ben inteso... una bella montanara...

— Sì.

— À un bel seno! Eppoi, fresca...

— Sì.

— Ài visto come mi ride?

— Sì.

— Oh! figurati... à il marito in America... Non è mica vero però che quassù siamo fuori da tutte le tentazioni... già... vorrei saper dove... Tutte queste donne debbono stare senza il marito per mesi e mesi, talune per anni... e sono giovani... Che potrà avere?... Neanche trent'anni.

— Eh... sì.

— Quasi quasi si finisce per essere più distratti in luoghi dove se ne vedono delle migliaia, non ti pare? Non si à il tempo di posar l'occhio sopra una, che un'altra ti è davanti... questa solitudine finisce per...

— Già.

— Ma io non ci penso. Sono venuto quassù apposta per non pensarci. Non è mica vero sai che sia una necessità per noi... balle!

— Già.

— Non ne sei persuaso?

— No.

— Perchè?

— Perchè ci pensi.

— Sfido io, cosa vuoi, si vedono... si guardano. Ti fanno capire che ci starebbero...

— E dunque?

— Dunque che?

— Dunque...

— Ah! No! Ò detto di non pensarci, sono venuto quassù apposta, voglio rimanerci due mesi interi, non un'ora di meno, e ci starò.

Mentre il mio amico parlava io pensavo: ma perchè? Perchè? Perchè?

Uscivamo dalla casa di una gentile ospite presso la quale avevamo pranzato. Era la mezzanotte, la via era deserta. Vedo il mio amico appena fuori dal portone dare in smanie, sbuffare, torcersi, dimenarsi, correre verso il muro come se volesse buttarci contro, e darsi con quella po' po' d'agitazione a soddisfare un piccolo bisognino, il più semplice ed innocente di questo mondo.

— Beh! Sei impazzato?

— Oh! Uhf! Ehu! Ohi!

— Insomma!

— Sono da quattro ore in agonia! Ò sofferto le pene dell'inferno! Ma non mi ài visto che non potevo più star fermo sulla sedia? Non ài visto la mia faccia? E tu seguitavi a parlare della Divina Commedia, del paradiso... ti avrei sgozzato! In certi momenti ti ò odiato! Non mi ero mai accorto quanto sei ridicolo e insulto quando parli... che gnola!... Fai proprio voglia di vomitare! Oh! Mi par d'esser rinato! Credevo proprio di scoppiare! Ma non m'ài visto quando ti facevo segno d'andarcene?

— No.

— Sono arrivato che erano le 7 1/2 passate, sono salito di corsa... non ò pensato... Ò incominciato a soffrire dal principio del pranzo, figurati un poco... Quattro ore, capisci, quattro ore!

— Perchè?

— Come perchè?

— Sì.

— E come dovevo fare?

— Difronte ad un bisogno così urgente...

[40]

L'ANTITRADIZIONE FUTURISTA

Manifesto-sintesi

ABBASSILP *ominir* A *liminé* SS *korsusu*
otalo ATIS *cramlr* MO *nigma*

questo motore di tutte le tendenze impressionismo
 "fauvisme,, cubismo espressionismo patetismo dram-
 matismo orfismo parossismo **DINAMISMO PLASTICO**
PAROLE IN LIBERTÀ INVENZIONE DI PAROLE

DISTRUZIONE

Soppressione del dolore poetico
 degli esotismi snob
 della copia in arte
 delle sintassi (*già condannate dall'uso in tutte
 le lingue*)
 dell'aggettivo
 della punteggiatura
 dell'armonia tipografica
 dei tempi e delle persone dei verbi
 dell'orchestra
 della forma teatrale
 del sublime falso-artistico
 del verso e della strofa
 delle case
 della critica e della satira
 dell'intreccio nelle narrazioni
 della noia

Nessun
 rimpianto

SOPPRESSIONE DELLA STORIA

MODO INFINITO

COSTRUZIONE

1 Tecniche continuamente rinnovate o ritmi

Continuità
simultaneità
in opposizione
al
particolarismo
e alla
divisione

LA PUREZZA

Letteratura pura **Parole in libertà Invenzione di parole**

Plastica pura (5 sensi)

Creazione invenzione profezia

Descrizione onomatopeica

Musica totale e **Arte dei rumori**

Mimica universale e Arte delle luci

Macchinismo Torre Eiffel Brooklyn e grattacieli

Poliglottismo

Civiltà pura

Nomadismo epico esploratorio urbano. **Arte dei viaggi** e delle passeggiate

Antigrazioso

Fremiti diretti per mezzo di grandi spettacoli liberi circhi music-halls ecc.

LA VARIETÀ

2 Intuizione velocità ubiquità

Colpi

e

ferite

Libro o vita imprigionata o fonocinematografia o **Immaginazione senza fili**

Tremolismo continuo o onomatopee più inventate che imitate

Danza lavoro o coreografia pura

Linguaggio veloce caratteristico impressionante cantato fischiato camminato o corso

Dritto delle genti e guerra continua

Femminismo integrale o differenziazione innumerevole dei sessi

Umanità e appello all'oltre-uomo

Materia o **trascendentalismo fisico**

Analogie e giochi di parole trampolino lirico delle lingue calcolo Calcutta guttaperca pergamena Agamennone ameno armeno anormale animale malanimo Marmara aromatico

u u u u flauto rospo nascita delle perle apremina



MER DA

ai

Critici
Pedagoghi
Professori
Musei
Trecentisti Quattrocentisti
Cinquecentisti
Rovine
Pâtine
Storici
Venezia Versailles Pompei
Bruges Oxford Norimberga
Toledo Bénarès, ecc.
Difensori di paesaggi
Filologi
Scrittori di saggi

Néo e post
Bayreuth Firenze
Montmartre e Monaco
di Baviera
Lessici
Buongustismi
Orientalismi
Dandismi
Spiritualisti o veristi
(senza sentimento della
realtà e dello spirito)
Accademismi

I fratelli siamesi D'Annunzio
e Rostand
Dante Shakespeare Tolstoj
Goethe
Dilettantismi merdegianti
Eschilo e teatri d'Orange
e di Fiesole
India Egitto Fiesole e la
teosofa
Scientismo
Montaigne Wagner Beethoven
Edgard Poe Walt Whitman
e Baudelaire Manzoni Carducci
e Pascoli

ROSE

e.

Marinetti Picasso Boccioni Apollinaire Paul Fort Mercereau
Max Jacob Carrà Delaunay Henri-Matisse Braque
Depaquit Séverine Severini Derain Russolo Archipenko
Pratella Balla F. Divoire N. Beauvuin T. Varlet
Buzzi Palazzeschi Maquaire Papini Soffici Folgore
Govoni Montfort R. Fry Cavacchioli D'Alba Altomare
Tridon Metzinger Gleizes Jastrebzoff Royère Canudo
Salmon Castiaux Laurencin Aurel Agero Léger Valentine
de Saint-Point Delmarle Kandinsky Strawinsky Herbin
A. Billy G. Sauvebois Picabia Marcel Duchamp B. Cendrars
Jouve H. M. Barzun G. Polti Mac Orlan F. Fleuret
Jaudon Mandin R. Dalize M. Brésil F. Carco Rubiner
Bétuda Manzella-Frontini A. Mazza T. Derême Giannattasio
Tavolato De Gonzagues-Friek C. Larronde ecc.

PARIGI, il 29 Giugno 1913, giorno del Grand Prix, a 65 metri al disopra del Boulevard S.-Germain
DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA
Corso Venezia, 61 - MILANO

GUILLAUME APOLLINAIRE.
(202, BOULEVARD SAINT-GERMAIN - PARIGI)

Clm de parvitta
eulr

[41]

L'ANTITRADITION FUTURISTE

Manifeste=synthèse

ABAS LEP_{ominir} A_{liminé} SS_{korsusu}
otalo EIS_{cramlr} ME_{nigme}

ce moteur à toutes tendances impressionnisme fau-
visme cubisme expressionnisme pathétisme dramatisme
orphisme paroxysme **DYNAMISME PLASTIQUE**
MOTS EN LIBERTÉ INVENTION DE MOTS

DESTRUCTION

Suppression de la douleur poétique
des exotismes snobs
de la copie en art
des syntaxes *déjà condamnées par l'usage dans
toutes les langues*
de l'adjectif
de la ponctuation
de l'harmonie typographique
des temps et personnes des verbes
de l'orchestre
de la forme théâtrale
du sublime artiste
du vers et de la strophe
des maisons
de la critique et de la satire
de l'intrigué dans les récits
de l'ennui

Pas
de
regrets

SUPPRESSION DE L'HISTOIRE

INFINITIF

CONSTRUCTION

1 Techniques sans cesse renouvelées ou rythmes

Continuité
simultanéité
en opposition
au
particularisme
et à la
division

LA PURETÉ

Littérature pure **Mots en
liberté Invention de
mots**

Plastique pure (5 sens)

Création invention prophétie

**Description onomato-
péique**

Musique totale et **Art des
bruits**

Mimique universelle et Art des
lumières

Machinisme Tour Eiffel
Brooklyn et gratte-ciels

Polyglottisme

Civilisation pure

Nomadisme épique exploratori-
sme urbain **Art des voya-
ges** et des promenades

Antigrâce

Frémissements directs à grands
spectacles libres cirques
music-halls etc.

LA VARIÉTÉ

2 Intuition vitesse ubiquité

Coups
et
blessures

Livre ou vie captive ou phonocinematogra-
phie ou **Imagination sans fils**

Trémolisme continu ou onomatopées plus in-
ventées qu'imitées

Danse travail ou chorégraphie pure

Langage véloce caractéristique impressionnant
chanté sifflé mimé dansé marché couru

Droit des gens et guerre continuelle

Féminisme intégral ou différenciation innom-
brable des sexes

Humanité et appel à l'outr'homme

Matière ou **trascendentalisme phy-
sique**

Analogies et calembours tremplin lyri-
que et seule science des langues calicot
Calicut Calcutta tafia Sophia le Sophi suffi-
sant Uffizi officier officiel ô ficelles Aficio-
nado Dona-Sol Donatello Donateur donne
à tort torpilleur

ou ou ou flûte crapaud naissance des perles apremine



MER DE

aux

Critiques	Essaystes	Les frères siamois
Pédagogues	<i>Néo et post</i>	D'Annunzio et Rostand
Professeurs	Bayreuth Florence	Dante Shakespeare Tol-
Musées	Montmartre et Mu-	stoi Goethe
Quattrocentistes	nich	Dilettantismes merdo-
Dixseptièmesièclistes	Lexiques	yants
Ruines	Bongoutismes	Eschyle et théâtre d'O-
Patines	Orientalismes	range
Historiens	Dandysmes	Inde Egypte Fiesole et
Venise Versailles Pom-	Spiritualistes ou réali-	la théosophie
pey Bruges Oxford	stes (sans sentiment	Scientisme
Nuremberg Tolède	de la réalité et de	Montaigne Wagner Bee-
Bénarès etc.	l'esprit)	thoven Edgard Poe
Défenseurs de paysages	Académismes	Walt Whitman et
Philologues		Baudelaire

ROSE

aux

Marinetti Picasso Boccioni Apollinaire Paul Fort Mer-
 cereau Max Jacob Carrà Delaunay Henri-Matisse
 Braque Depaquit Séverine Severini Derain Russolo
 Archipenko Pratella Balla F. Divoire N. Beauduin
 T. Varlet Buzzi Palazzeschi Maquaire Papini Soffici
 Folgore Govoni Montfort R. Fry Cavacchioli D'Alba
 Altomare Tridon Metzinger Gleizes Jastrebzoff Royère
 Canudo Salmon Castiaux Laurencin Aurel Agero Léger
 Valentine de Saint-Point Delmarle Kandinsky Strawinsky
 Herbin A. Billy G. Sauvebois Picabia Marcel Duchamp
 B. Cendrars Jouve H. M. Barzun G. Polti Mac Orlan
 F. Fleuret Jaudon Mandin R. Dalize M. Brésil F. Carco
 Rubiner Bétuda Manzella-Frontini A. Mazza T. Derème
 Giannattasio Tavolato De Gonzagues-Friek C. Larronde etc.

PARIS, le 29 Juin 1913, jour
 du Grand Prix, à 65 mètres
 au-dessus du Boul. S.-Germain

DIRECTION DU MOUVEMENT FUTURISTE
 Corso Venezia, 61 - MILAN

GUILLAUME APOLLINAIRE.

(202, BOULEVARD SAINT-GERMAIN - PARIS)

[66]

L'ARCHITETTURA FUTURISTA

Manifesto

Dopo il 700 non è più esistita nessuna architettura. Un balordo miscuglio dei più vari elementi di stile, usato a mascherare lo scheletro della casa moderna, è chiamato architettura moderna. La bellezza nuova del cemento e del ferro vien profanata con la sovrapposizione di carnevalesche incrostazioni decorative, che non sono giustificate nè dalle necessità costruttive, nè dal nostro gusto, e traggono origine dalle antichità egiziana, indiana o bizantina, e da quello sbalorditivo fiorire di idiozie e di impotenza che prese il nome di *neo-classicismo*.

In Italia si accolgono codeste ruffianerie architettoniche, e si gabella la rapace incapacità straniera per geniale invenzione, per architettura nuovissima. I giovani architetti italiani (quelli che attingono originalità dalla clandestina compulsazione di pubblicazioni d'arte) sfoggiano i loro talenti nei quartieri nuovi delle nostre città, ove una gioconda insalata di colonnine ogivali, di foglione seicentesche, di archiacuti gotici, di pilastri egiziani, di volute rococò, di putti quattrocenteschi, di cariatidi rigonfie, tien luogo, seriamente, di stile, ed arieggia con presunzione al monumentale. Il caleidoscopico apparire e riapparire di forme, il moltiplicarsi delle macchine, l'accrescersi quotidiano dei bisogni imposti dalla rapidità delle comunicazioni, dall'agglomeramento degli uomini, dall'igiene e da cento altri fenomeni della vita moderna, non danno alcuna perplessità a codesti sedicenti rinnovatori dell'architettura. Essi perseverano cocciuti con le regole di Vitruvio, del Vignola e del Sansovino e con qualche pubblicazione di architettura tedesca alla mano, a ristampare l'immagine dell'imbecillità secolare sulle nostre città, che dovrebbero essere l'immediata e fedele proiezione di noi stessi.

Così quest'arte espressiva e sintetica è diventata nelle loro mani una vacua esercitazione stilistica, un rimuginamento di formule malamente accozzate a camuffare da edificio moderno il solito bussolotto passatista di mattone e di pietra. Come se noi, accumulatori e generatori di movimento, coi nostri prolungamenti meccanici, col rumore e colla velocità della nostra vita, potessimo vivere nelle stesse case, nelle stesse strade costruite per i loro bisogni dagli uomini di quattro, cinque, sei, secoli fa.

Questa è la suprema imbecillità dell'architettura moderna che si ripete per la complicità mercantile delle accademie, domicili coatti dell'intelligenza, ove si costringono i giovani all'onanistica ricopiatura di modelli classici, invece di spalancare la loro mente alla ricerca dei limiti e alla soluzione del nuovo e imperioso problema: **la casa e la città futuriste**. La casa e la città spiritualmente e materialmente nostre, nelle quali il nostro tumulto possa svolgersi senza parere un grottesco anacronismo.

Il problema dell'architettura futurista non è un problema di rimaneggiamento lineare. Non si tratta di trovare nuove sagome, nuove marginature di finestre e di porte, di sostituire colonne, pilastri, mensole con cariatidi, mosconi, rane; non si tratta di lasciare la facciata a mattone nudo, o di intonacarla, o di rivestirla di pietra, nè di determinare differenze formali tra l'edificio nuovo e quello vecchio; ma di creare di sana pianta la casa futurista, di costruirla con ogni risorsa della scienza e della tecnica, appagando signorilmente ogni esigenza del nostro costume e del nostro spirito, calpestando quanto è grottesco, pesante e antitetico con noi (tradizione, stile, estetica, proporzione) determinando nuove forme, nuove linee, una nuova armonia di profili e di volumi, un'architettura che abbia la sua ragione d'essere solo nelle condizioni speciali della vita moderna, e la sua rispondenza come valore estetico nella nostra sensibilità. Quest'architettura non può essere soggetta a nessuna legge di continuità storica. Deve essere nuova come è nuovo il nostro stato d'animo.

L'arte di costruire ha potuto evolversi nel tempo e passare da uno stile all'altro mantenendo inalterati i caratteri generali dell'architettura, perchè nella storia sono frequenti i mutamenti di moda e quelli determinati dall'avvicinarsi dei convincimenti religiosi e degli ordinamenti politici; ma sono rarissime quelle cause di profondo mutamento nelle condizioni dell'ambiente che scardinano e rinnovano, come la scoperta di leggi naturali, il perfezionamento dei mezzi meccanici, l'uso razionale e scientifico del materiale.

Nella vita moderna il processo di conseguente svolgimento stilistico nell'architettura si arresta. **L'architettura si stacca dalla tradizione. Si ricomincia da capo per forza.**

Il calcolo sulla resistenza dei materiali, l'uso del cemento armato e del ferro escludono l'architettura intesa nel senso classico e tradizionale. I materiali moderni da costruzione e le nostre nozioni scientifiche, non si prestano assolutamente alla disciplina degli stili storici, e sono la causa principale dell'aspetto grottesco delle costruzioni « alla moda » nelle quali si vorrebbe ottenere dalla leggerezza, dalla snellezza superba della *poutrelle* e dalla fragilità del cemento armato, la curva pesante dell'arco e l'aspetto massiccio del marmo.

La formidabile antitesi tra il mondo moderno e quello antico è determinata da tutto quello che prima non c'era. Nella nostra vita sono entrati elementi di cui gli antichi non hanno neppure sospettata la possibilità; si sono determinate contingenze materiali e si sono rilevati atteggiamenti dello spirito che si ripercuotono in mille effetti; primo fra tutti la formazione di un nuovo ideale di bellezza ancora oscuro ed embrionale, ma di cui già sente il fascino anche la folla. Abbiamo perduto il senso del monumentale, del pesante, dello statico, ed abbiamo arricchita la nostra sensibilità del **gusto del leggero, del pratico, dell'effimero e del veloce.** Sentiamo di non essere più gli uomini delle cattedrali, dei palazzi, degli alberghi; ma dei grandi alberghi, delle stazioni ferroviarie, delle strade immense, dei porti colossali, dei mercati coperti, delle gallerie luminose, dei rettili, degli sventramenti salutarci.

Noi dobbiamo inventare e rifabbricare la città futurista simile ad un immenso cantiere tumultuante, agile, mobile, dinamico in ogni sua parte, e la casa futurista simile ad una macchina gigantesca. Gli ascensori non debbono rincantucciarsi come vermi solitari nei vani delle scale; ma le scale, divenute inutili, devono essere abolite e gli ascensori devono inerparsi, come serpenti di ferro e di vetro, lungo le facciate. La casa di cemento, di vetro, di ferro, senza pittura e senza scultura, ricca soltanto della bellezza congenita alle sue linee e ai suoi rilievi, straordinariamente *brutta* nella sua meccanica semplicità, alta e larga quanto più è necessario, e non quanto è prescritto dalla legge municipale, deve sorgere sull'orlo di un abisso tumultuante: la strada, la quale non si stenderà più come un soppedaneo al livello delle portinerie, ma si sprofonderà nella terra per parecchi piani, che accoglieranno il traffico metropolitano e saranno congiunti, per i transiti necessari, da passerelle metalliche e da velocissimi *tapis roulants*.

Bisogna abolire il decorativo. Bisogna risolvere il problema dell'architettura futurista non più rubacchiando da fotografie della Cina, della Persia e del Giappone, non più imbecillendo sulle regole di Vitruvio, ma a colpi di genio, e armati di una esperienza scientifica e tecnica. Tutto deve essere rivoluzionato. Bisogna sfruttare i tetti, utilizzare i sotterranei, diminuire l'importanza delle facciate, trapiantare i problemi del buon gusto dal campo della sagometta, del capitelluccio, del portoncino, in quello più ampio dei **grandi aggruppamenti di masse, della vasta disposizione delle piante.** Finiamola coll'architettura monumentale funebre commemorativa. Buttiamo all'aria monumenti, marciapiedi, porticati, gradinate, sprofondiamo le strade e le piazze, inalziamo il livello delle città.

IO COMBATTO E DISPREGIO :

1. — Tutta la pseudo-architettura d'avanguardia, austriaca, ungherese, tedesca e americana;
2. — Tutta l'architettura classica, solenne, ieratica, scenografica, decorativa, monumentale, leggiadra, piacevole;
3. — L'imbalsamazione, la ricostruzione, la riproduzione dei monumenti e palazzi antichi;
4. — Le linee perpendicolari e orizzontali, le forme cubiche e piramidali che sono statiche, gravi, opprimenti ed assolutamente fuori dalla nostra nuovissima sensibilità;
5. — L'uso di materiali massicci, voluminosi, duraturi, antiquati, costosi.

E PROCLAMO :

1. — Che l'architettura futurista è l'architettura del calcolo, dell'audacia temeraria e della semplicità; l'architettura del cemento armato, del ferro, del vetro, del cartone, della fibra tessile e di tutti quei surrogati al legno, alla pietra e al mattone che permettono di ottenere il massimo della elasticità e della leggerezza;
2. — Che l'architettura futurista non è per questo un'arida combinazione di praticità e di utilità, ma rimane arte, cioè sintesi, espressione;
3. — Che le linee oblique e quelle ellittiche sono dinamiche, per la loro stessa natura hanno una potenza emotiva mille volte superiore a quella delle perpendicolari e delle orizzontali, e che non vi può essere un'architettura dinamicamente integratrice all'infuori di esse;

4. — Che la decorazione è tanto dall'uso e da violentemente color

5. — Che, come gli ambiente e spiritualmente arti meccanico che abbiamo creata, l'integrazione artistica

6. — L'architettura

7. — Per architettura l'ambiente con l'uomo, cioè

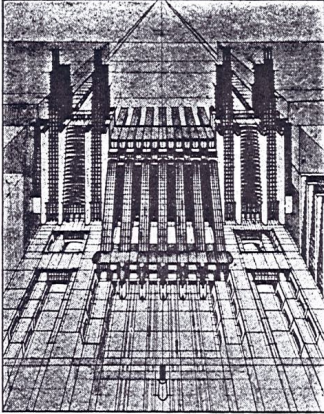
8. — Da un'architettura caratteri fondamentali dell'ambiente costante rinnovamento dell'affermazione con le **Parole di tura e l'Arte dei ri**

MILANO, 11 Luglio 1914

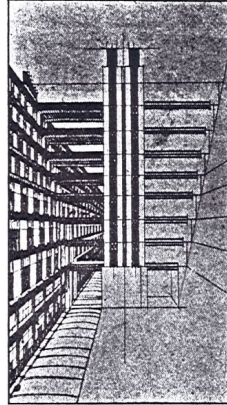
DIREZIONI



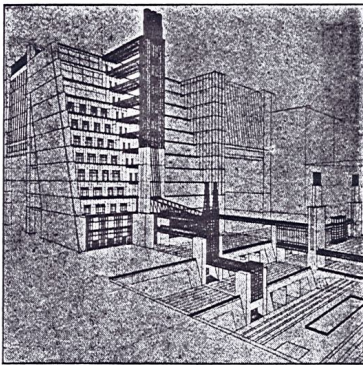
LA CITTÀ FUTURISTA.
leria, passaggio coperto, su 3 pi
automobili, passerella metallica)



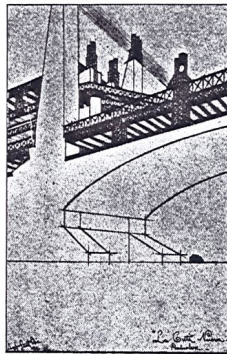
LA CITTÀ FUTURISTA. — Stazione d'aeroplani e treni ferroviari, con funicolari e ascensori, su 3 piani stradali.



LA CITTÀ FUTURISTA. — Via secondaria per pedoni, con ascensori nel mezzo.



LA CITTÀ FUTURISTA. — Casa a gradinata con ascensori dai 4 piani stradali.



LA CITTÀ FUTURISTA. — Ponte a 3 piani comunicanti per mezzo d'ascensori.

Antonio Sant'Elia.
architetto.

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO

l'architettura si arresta. **L'ar-**
po per forza.

o escludono l'architettura,
estre nozioni scientifiche, non
le dell'aspetto grottesco delle
slezza superba della *poutrelle*
io del marmo.

da tutto quello che prima
ppure sospettata la possibi-
lo spirito che si ripercuotono
a oscuro ed embrionale, ma
ntale, del pesante, dello sta-
del pratico, dell'ef-
rali, dei palazzi, degli aren-
porti colossali, dei mercati

nenso cantiere tumultuante,
ina gigantesca. Gli ascensori
divenute inutili, devono es-
lungo le facciate. La casa di
zza congenita alle sue linee
rga quanto più è necessario,
vesso tumultuante: la strada,
sprofonderà nella terra per
i transiti necessari, da pas-

sa dell'architettura futurista
più imbecillendo sulle regole
Tutto deve essere rivoluzio-
facciate, trapiantare i pro-
no, in quello più ampio dei
lelle piante. Finiamola
nenti, marciapiedi, porticati,

esca e americana;
va, monumentale, leggiadra,

palazzi antichi;
che sono statiche, gravi, op-

temeraria e della sempli-
tessile e di tutti quei surro-
elasticità e della leggerezza;
di praticità e di utilità, ma

o stessa natura hanno una
ali, e che non vi può essere

4. — Che la decorazione, come qualche cosa di sovrapposto all'architettura, è un assurdo, e che **soltanto dall'uso e dalla disposizione originale del materiale greccio o nudo o violentemente colorato, dipende il valore decorativo dell'architettura futurista.**

5. — Che, come gli antichi trassero l'ispirazione dell'arte dagli elementi della natura, noi — materialmente e spiritualmente artificiali — dobbiamo trovare quell'ispirazione negli elementi del nuovissimo mondo meccanico che abbiamo creato, di cui l'architettura deve essere la più bella espressione, la sintesi più completa, l'integrazione artistica più efficace;

6. — L'architettura come arte di disporre le forme degli edifici secondo criteri prestabiliti è finita;

7. — Per architettura si deve intendere lo sforzo di armonizzare con libertà e con grande audacia, l'ambiente con l'uomo, cioè rendere il mondo delle cose una proiezione diretta del mondo dello spirito;

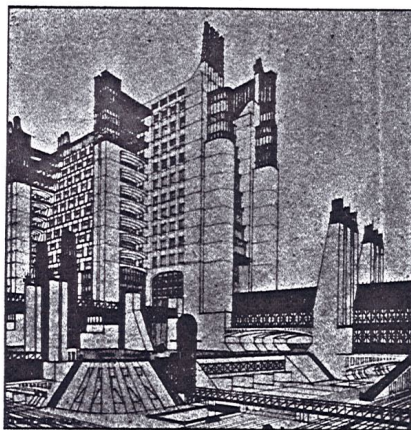
8. — Da un'architettura così concepita non può nascere nessuna abitudine plastica e lineare, perchè i caratteri fondamentali dell'architettura futurista saranno la caducità e la transitorietà. **Le case dureranno meno di noi. Ogni generazione dovrà fabbricarsi la sua città.** Questo costante rinnovamento dell'ambiente architettonico contribuirà alla vittoria del **Futurismo**, che già si afferma con le **Parole in libertà, il Dinamismo plastico, la Musica senza quadratura e l'Arte dei rumori**, e pel quale lottiamo senza tregua contro la vigliaccheria passatista.

Antonio Sant'Elia.

architetto

MILANO, 11 Luglio 1914.

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO



LA CITTÀ FUTURISTA. — Casamento con ascensori esterni, galleria, passaggio coperto, su 3 piani stradali (linea tramviaria, strada per automobili, passerella metallica) fari e telegrafia senza fili.



LA CITTÀ FUTURISTA. — Casa a gradinata, con ascensori esterni.

[70]

IN QUEST'ANNO FUTURISTA

Glorifichiamo la guerra, sola igiene del mondo.

(1° Manifesto del Futurismo - « Figaro » di Parigi - 20 Febbraio 1909)

Viva Asinari di Bernezzo!

(1ª Serata futurista - Teatro Lirico, Milano, Febbraio 1910)

STUDENTI ITALIANI!

Poichè un passato illustre schiacciava l'Italia e *un avvenire infinitamente più glorioso* ribolliva nel suo seno, appunto in Italia, sotto il nostro cielo troppo voluttuoso, l'energia futurista doveva nascere, sei anni fa, organizzarsi, canalizzarsi, trovare in noi i suoi motori, i suoi apparecchi di illuminazione e di propagazione. L'Italia, più di qualunque altro paese, aveva un bisogno urgente di futurismo, poichè moriva di passatismo. L'ammalato inventò il proprio rimedio. *Noi siamo i suoi medici occasionali.* Il rimedio vale per gli ammalati di ogni paese.

Il nostro programma immediato è di combattimento accanito contro il passatismo italiano sotto tutte le sue forme ripugnanti: archeologia, accademismo, senilismo, quietismo, vigliaccheria, pacifismo, pessimismo, nostalgia, sentimentalismo, ossessione erotica, industria del forestiero, ecc. Il nostro nazionalismo ultra-violento, anticlericale, antisocialista e antitradizionale si fonda sul vigore inesauribile del sangue italiano e lotta contro il culto degli avi che, ben lungi dal cementare la razza, l'anemizza e l'imputridisce. Ma supereremo questo programma immediato già realizzato (in parte) in sei anni di battaglie incessanti.

Il futurismo, nel suo programma totale, è un'atmosfera d'avanguardia; è la parola d'ordine di tutti gl'innovatori o franchi-tiratori intellettuali del mondo; è l'amore del nuovo; l'arte appassionata della velocità; la denigrazione sistematica dell'antico, del vecchio, del lento, dell'erudito e del professorale; è un nuovo modo di vedere il mondo; una nuova ragione di amare la vita; un'entusiastica glorificazione delle scoperte scientifiche e del meccanismo moderno; una bandiera di gioventù, di forza, di originalità ad ogni costo; un colletto d'acciaio contro l'abitudine dei torcicolli nostalgici; una mitragliatrice inesauribile puntata contro l'esercito dei morti, dei podagrosi e degli opportunisti, che vogliamo esautorare e sottomettere ai giovani audaci e creatori; è una cartuccia di dinamite per tutte le rovine venerate.

La parola *futurismo* contiene la più vasta formula di rinnovamento; quella che, essendo a un tempo igienica ed eccitante, semplifica i dubbi, distrugge gli scetticismi e raduna gli sforzi in una formidabile esaltazione. Tutti i novatori s'incontreranno sotto la bandiera del futurismo, perchè il futurismo proclama la necessità di andar sempre avanti, e perchè propone la distruzione di tutti i ponti offerti alla vigliaccheria. Il futurismo è l'ottimismo artificiale opposto a tutti i pessimismi cronici, è il dinamismo continuo, il divenire perpetuo e la volontà instancabile. Il futurismo, non è dunque sottoposto alle leggi della moda nè al logorio del tempo, non è una *chiesuola* nè una *scuola*, ma piuttosto un grande movimento solidale di eroismi intellettuali, nel quale l'orgoglio individuale è nulla, mentre la volontà di rinnovare è tutto.

8101

9436

28-X-87

[72]

7.037/1909/1944 (04)
7.037/1909/1944 MAN

Per la guerra, sola igiene del mondo

Noi Futuristi, che da più di due anni glorifichiamo, tra i fischi dei Podagrosi e dei Paralitici, l'amore del pericolo e della violenza, il patriottismo e la guerra, sola igiene del mondo, siamo felici di vivere finalmente questa grande ora futurista d'Italia, mentre agonizza l'immonda genia dei pacifisti, rintanati ormai nelle profonde cantine del loro risibile palazzo dell'Aja.

Abbiamo recentemente cazzottato con piacere, nelle vie e nelle piazze, i più febricitanti avversari della guerra, gridando loro in faccia questi nostri saldi principii:

1. Siano concesse all'individuo e al popolo tutte le libertà, tranne quella di essere vigliacco.
2. Sia proclamato che la parola *Italia* deve dominare sulla parola *Libertà*.

3. Sia cancellato il fastidioso ricordo della grandezza romana, con una grandezza italiana cento volte maggiore.

L'Italia ha oggi per noi la forma e la potenza di una bella *dreadnought* con la sua squadriglia d'isole torpediniere. Orgogliosi di sentire uguale al nostro il fervore bellicoso che anima tutto il Paese, incitiamo il Governo italiano, divenuto finalmente futurista, ad ingigantire tutte le ambizioni nazionali, disprezzando le stupide accuse di pirateria e proclamando la nascita del *Panitalianismo*.

Poeti, pittori, scultori e musicisti futuristi d'Italia! Finchè duri la guerra, lasciamo da parte i versi, i pennelli, gli scalpelli e le orchestre! Son cominciate le rosse vacanze del genio! Nulla possiamo ammirare, oggi, se non le formidabili sinfonie degli *shrapnels* e le folli sculture che la nostra ispirata artiglieria foggia nelle masse nemiche.

F. T. MARINETTI.

Il movimento futurista letterario, pittorico e musicale è attualmente sospeso, causa l'assenza del poeta Marinetti, recatosi sul teatro della guerra.

Direzione del Movimento futurista
Nuova sede: Corso Venezia, 61 - MILANO

[75]

RICOSTRUZIONE FUTURISTA DELL'UNIVERSO

Leggete LA BALZA
 GIORNALE FUTURISTA
 MESSINA

Col Manifesto tecnico della Pittura futurista e colla prefazione al Catalogo dell'Esposizione futurista di Parigi (firmati Boccioni, Carrà, Russolo, Balla, Severini), col Manifesto della Scultura futurista (firmato Boccioni), col Manifesto La Pittura dei suoni rumori e odori (firmato Carrà), col volume *Pittura e scultura futuriste*, di Boccioni, e col volume *Guerrapittura*, di Carrà, il futurismo pittorico si è svolto, in 6 anni, quale superamento e solidificazione dell'impressionismo, dinamismo plastico e plasmazione dell'atmosfera, compenetrazione di piani e stati d'animo. La valutazione lirica dell'universo, mediante le Parole in libertà di Marinetti, e l'Arte dei Rumori di Russolo, si fondono col dinamismo plastico per dare l'espressione dinamica, simultanea, plastica, rumoristica della vibrazione universale.

Noi futuristi, Balla e Depero, vogliamo realizzare questa fusione totale per ricostruire l'universo ralleggrandolo, cioè ricreandolo integralmente. Daremo scheletro e carne all'invisibile, all'impalpabile, all'imponderabile, all'impercettibile. Troveremo degli equivalenti astratti di tutte le forme e di tutti gli elementi dell'universo, poi li combineremo insieme, secondo i capricci della nostra ispirazione, per formare dei complessi plastici che metteremo in moto.

Balla cominciò collo studiare la velocità delle automobili, ne scoprì le leggi e le linee-forze essenziali. Dopo più di 20 quadri sulla medesima ricerca, comprese che il piano unico della tela non permetteva di dare in profondità il volume dinamico della velocità. Balla sentì la necessità di costruire con fili di ferro, piani di cartone, stoffe e carte veline, ecc., il primo complesso plastico dinamico.

1. Astratto. — **2. Dinamico.** Moto relativo (cinematografo) + moto assoluto. — **3. Trasparentissimo.** Per la velocità e per la volatilità del complesso plastico, che deve apparire e scomparire, leggerissimo e impalpabile. — **4. Coloratissimo e Luminosissimo** (mediante lampade interne). — **5. Autonomo**, cioè somigliante solo a sè stesso. — **6. Trasformabile.** — **7. Drammatico.** — **8. Volatile.** — **9. Odroso.** — **10. Rumoreggiante.** Rumorismo plastico simultaneo coll'espressione plastica. — **11. Scoppiante**, apparizione e scomparsa simultanee a scoppi.

Il parolibero Marinetti, al quale noi mostrammo i nostri primi complessi plastici ci disse con entusiasmo: « L'arte, prima di noi, fu ricordo, rievocazione angosciosa di un Oggetto perduto (« felicità, amore, paesaggio) perciò nostalgia, statica, dolore, lontananza. Col Futurismo invece, l'arte « diventa arte-azione, cioè volontà, ottimismo, aggressione, possesso, penetrazione, gioia, realtà brutale nell'arte (Es.: onomatopée. — Es.: intonarumori = motori), splendore geometrico delle forze, « proiezione in avanti. Dunque l'arte diventa Presenza, nuovo Oggetto, nuova realtà creata cogli « elementi astratti dell'universo. Le mani dell'artista passatista soffrivano per l'Oggetto perduto; « le nostre mani spasimavano per un nuovo Oggetto da creare. Ecco perchè il nuovo Oggetto « (complesso plastico) appare miracolosamente fra le vostre. »

La costruzione materiale del complesso plastico

MEZZI NECESSARI: Fili metallici, di cotone, lana, seta, d'ogni spessore, colorati. Vetri colorati, carteveline, celluloidi, reti metalliche, trasparenti d'ogni genere, coloratissimi. tessuti,

specchi, lamine metalliche, stagnole colorate, e tutte le sostanze sgargiantissime. Congegni meccanici, elettrotecnici; musicali e rumoristi; liquidi chimicamente luminosi di colorazione variabile; molle; leve; tubi, ecc. Con questi mezzi noi costruiamo dei

ROTAZIONI	}	1. <i>Complessi plastici che girano su un perno</i> (orizzontale, verticale, obliquo).	}	FORMA + ESPANSIONE	}	ONOMATOPEE SUONI RUMORI
		2. <i>Complessi plastici che girano su più perni: a) in sensi uguali, con velocità varie; b) in sensi contrari; c) in sensi uguali e contrari.</i>				
SCOMPOSIZIONI	}	3. <i>Complessi plastici che si scompongono: a) a volumi; b) a strati; c) a trasformazioni successive (in forma di coni, piramidi, sfere, ecc.).</i>	}	FORMA + ESPANSIONE	}	ONOMATOPEE SUONI RUMORI
		4. <i>Complessi plastici che si scompongono, parlano, rumoreggiano, suonano simultaneamente.</i>				
MIRACOLO MAGIA	}	5. <i>Complessi plastici che appaiono e scompaiono: a) lentamente; b) a scatti ripetuti (a scala); c) a scoppi improvvisi.</i>	}	FORMA + ESPANSIONE	}	ONOMATOPEE SUONI RUMORI
		<i>Pirotecnica — Acque — Fuoco — Fumi.</i>				

La scoperta-invenzione sistematica infinita

mediante l'astrattismo complesso costruttivo rumorista, cioè lo stile futurista. Ogni azione che si sviluppa nello spazio, ogni emozione vissuta, sarà per noi intuizione di una scoperta.

ESEMPI: Nel veder salire velocemente un aeroplano, mentre una banda suonava in piazza, abbiamo intuito il **Concerto plastico-motorumorista nello spazio** e il **Lancio di concerti aerei** al di sopra della città. — La necessità di variare ambiente spessissimo e lo sport ci fanno intuire il **Vestito trasformabile** (applicazioni meccaniche, sorprese, trucchi, sparizioni d'individui) — La simultaneità di velocità e rumori ci fa intuire la **Fontana giroplastica rumorista**. — L'aver lacerato e gettato nel cortile un libro, ci fa intuire la **Réclame fono-moto-plastica** e le **Gare pirotecnico-plastico- astratte**. — Un giardino primaverile sotto il vento ci fa intuire il **Fiore magico trasformabile motorumorista**. — Le nuvole volanti nella tempesta ci fanno intuire l'**Edificio di stile rumorista trasformabile**.

Il giocattolo futurista

Nei giochi e nei giocattoli, come in tutte le manifestazioni passatiste, non c'è che grottesca imitazione, timidezza, (trenini, carrozzini, pupazzi immobili, caricature cretine d'oggetti domestici), *antiginastici o monotoni, solamente atti a istupidire e ad avvilitare il bambino.*

Per mezzo di complessi plastici noi costruiremo dei giocattoli che abitueranno il bambino:

- 1) *a ridere apertissimamente* (per effetto di trucchi esageratamente buffi);
- 2) *all'elasticità massima* (senza ricorrere a lanci di proiettili, frustate, punture improvvise, ecc.);
- 3) *allo slancio immaginativo* (mediante giocattoli fantastici da vedere con lenti; cassetine da aprirsi di notte, da cui scoppieranno meraviglie pirotecniche; congegni in trasformazione ecc.);
- 4) *a tendere infinitamente e ad agilizzare la sensibilità* (nel dominio sconfinato dei rumori, odori, colori, più intensi, più acuti, più eccitanti).
- 5) *al coraggio fisico, alla lotta e alla GUERRA* (mediante giocattoli enormi che agiranno all'aperto, pericolosi, aggressivi).

Il giocattolo futurista sarà utilissimo anche all'adulto, poichè lo manterrà *giovane, agile, festante, disinvolto, pronto a tutto, instancabile, istintivo e intuitivo.*

Il paesaggio artificiale

Sviluppando la prima sintesi della velocità dell'automobile, Balla è giunto al primo complesso plastico (N. 1). Questo ci ha rivelato un paesaggio astratto a coni, piramidi, poliedri, spirali di monti, fiumi, luci, ombre. Dunque un'analogia profonda esiste fra le linee-forze essenziali della velocità e le linee-forze essenziali d'un paesaggio. Siamo scesi nell'essenza profonda dell'universo, e padroneggiamo gli elementi. Giungeremo così, a costruire

l'animale metallico

Fusione di arte + scienza. Chimica, fisica, pirotecnica continua improvvisa, dell'essere nuovo automaticamente parlante, gridante, danzante. Noi futuristi, Balla e Depero, costruiremo milioni di animali metallici, per la più grande guerra (conflagrazione di tutte le forze creatrici dell'Europa, dell'Asia, dell'Africa e dell'America, che seguirà indubbiamente l'attuale meravigliosa piccola conflagrazione umana).

Le invenzioni contenute in questo manifesto sono creazioni assolute, integralmente generate dal Futurismo italiano. Nessun artista di Francia, di Russia, d'Inghilterra o di Germania intuì prima di noi qualche cosa di simile o di analogo. Soltanto il genio italiano, cioè il genio più costruttore e più architetto, poteva intuire il complesso plastico astratto. Con questo, il Futurismo ha determinato il suo Stile, che dominerà inevitabilmente su molti secoli di sensibilità.

MILANO, 11 Marzo 1915.

**Balla
Depero**

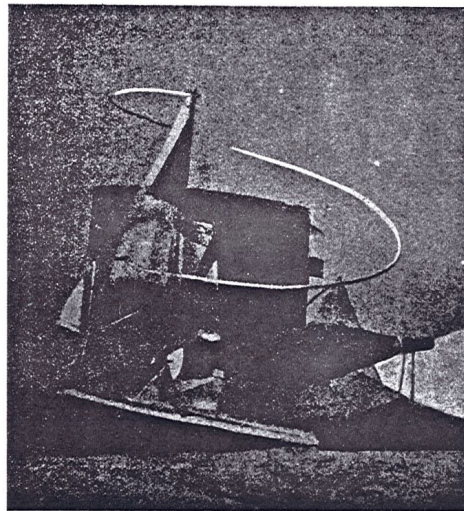
astrattisti futuristi

BALLA



N. 1. Complesso plastico colorato di frastuono + velocità
(Cartone e stagnele colorate)

BALLA



N. 2. Complesso plastico colorato di frastuono + danza + allegria
(Specchi, stagnele, talco, cartone, filferro)

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA : Corso Venezia, 61 - MILANO

8101
4436 28-X-87 [86]

Moltiplichiamo i Sardi: primo materiale di guerra

Manifesto Futurista pubblicato nell'8° numero del giornale
"L'ITALIA FUTURISTA" (Via Brunelleschi, 2 - Firenze)

DEPUTATI D'ITALIA!

L'Italia rifugge di una nuova bellezza: dalla Sardegna decrepita, devastata da mille mali cronici è venuto un grido formidabile di giovinezza, di fede, di ardore. L'isola (mai questa parola ebbe significato più tragico) è riuscita a vincere lo spasimo di solitudine morale, affermandosi spiritualmente matura... e mettendo in prima fila, tra i più forti per nervi, per muscoli e per volontà fattiva, i suoi sardi stupefacenti. I sardi si sono dimostrati primo materiale di guerra, indispensabili per il compimento di *tutte* le nostre aspirazioni nazionali ad ovest e ad est.

Questa è l'ora propizia per ricordare agli italiani che non deve più il Tirreno essere un deserto per la Sardegna. E non devono più essere tollerate dagli uomini generosi le panzane che sulla Sardegna vengono ripetute, sulla fede di chi sciocamente vi ricerca un *comfort* che in un paese soltanto agricolo non può esserci, o di un pretore malcontento che in Sardegna non ha maniera di affermare la sua virilità se non ammogliandosi.

Asini! Asini! Asini!

Nei Baedeker l'Italia è maccherone - brigante - analfabeta - dolce far niente - albergo - stalla - mandolino - di brevi entusiasmi - sporca. A chi vi legge il Baedeker voi sputate oggi in pieno viso, perchè vedete ciminiere, piroscafi, dinamo, energia, genio, futurismo, e vedete quello che non c'è ancora tra Cormons e Punta del Passero, *ma che ci sarà...*

Nel cervello continentale sta da mille anni scritto un Baedeker Sardo. Apatia - fecondità meravigliosa - tesaurizzazione - cenerentola - irreducibilità all'idea cooperativista - mastrucca - genealogia di avi galeotti - vendetta - bassa statura - analfabetismo, e banditi banditi banditi...

Volete farmi il favore di sferrare un pugno sulla zucca inconcludente di chi riduce a simili asinerie la Sardegna? Gli italiani che così ne menomano la stupenda figura morale, hanno letto Grazia Deledda e Niceforo e sono estremamente somari. Grazia Deledda è un'artista — Niceforo è un dolicocefalo tedesco rincoglionito. Nè gli artisti nè i rincoglioniti fanno testo.

Ciò che la Sardegna è oggi.

La Sardegna non conta 800 000 abitanti. Ebbene in Sardegna 40 000 agricoltori si sono saputi federare, in quattro anni, raccogliendosi attorno a numerose cooperative di credito e di produzione, smentendo così, *in breve tempo*, la leggenda della sua refrattarietà all'associazione. Questo suo sforzo verso la conquista della salute agraria, riequilibrerà la bilancia commerciale che nel 1912 segnava circa 11 milioni di importazioni di fronte a circa 7 milioni di esportazioni di cereali, farine e prodotti vegetali. Oggi l'aratro meccanico rompe la terra di chi si può permettere questo lusso: la luce elettrica entra in case di braccianti: i monelli di Cagliari capiscono più la musica che un professore di Santa Cecilia: il pastore barbaricino scolpisce le zucche e i cassoni meglio di un vincitore del pensionato artistico: se studia il diritto fa testo: se si dà al canto trionfa: se si impiega dà l'impressione di un onest'uomo: se s'ammoglia è fecondo: se è colpito, angariato, soffre virilmente: se il Governo lo visita, sorride: se va in guerra, *vince sempre*.

Ma la Sardegna ha un suo dizionario tragico:

1. Malaria (99 % di Comuni infetti). — 2. Pauperismo (Media infima di salari, di agiati). — 3. Povertà demografica (32 abitanti per kq.). Solitudine. — 4. Siccità (Circa 600 giorni senza piogge in due anni). — 5. Cavallette (Inquiline della siccità). — 6. Incendi (kq. di boschi in fiamme ogni estate). — 7. Straripamenti (Tutti i fiumi a carattere torrentizio). — 8. Afta epizootica. Filosserá. — 9. Commissioni governative; studi del genio civile; affarismo parlamentare; assenza di abilità politica.

Questi mali hanno una loro tremenda concatenazione. Lo spopolamento rende costosissimi i trasporti. La velocità adora le folle dense di uomini ricchi. Pensate a quale ristagno di sviluppo dà luogo in una metropoli la mancanza di un carrozzone elettrico e pensate poi alla luma-chite dei treni sardi, dei piroscafi e delle autorità. Uomini e cose segnano lo stesso passo. Le *autorità* ruminano sempre le stesse cose di difficile digestione. Le novità della vita materiale e dello spirito moderno vi penetrano a passo di burocrazia. Pensate se sono celeri. La lentezza del movimento non comunica impulso vitale alla ricchezza. Spessissimo non ci sono strade da paese a paese. In questo deserto lavorano l'uomo e la malaria. La malaria colpisce un terzo della popolazione in forma violenta; la colpisce tutta in modo indiretto, predisponendola alla tubercolosi e facendole pagare spesso con la vita i tentativi di sfruttamento delle ricchezze terriere. Ecco perchè i premi del Ministero d'Agricoltura ai proprietari che tentano la colonizzazione mi sembrano premi di assicurazione sulla vita. Dove non ci sono coloni, ci sono molte terre sterili. L'isola ha due terzi della sua superficie incolti. Ma dove è coltivata sta in agguato la siccità. Spaventevole. Due anni fa perirono di sete anche le querce secolari. L'acqua per l'isola arrivava dal Serino.

Se la siccità dà tregua, l'acqua dei fiumi si rovescia sulle campagne, trascinando con sé gli alberi, le semine, le greggi. Tutti i fiumi sardi sono i naturali alleati della malaria: quando non allagano l'isola, mostrano il loro lungo budello arenoso dove non c'è acqua abbastanza per i grani e per gli uomini, ma ce n'è a sufficienza per le Esanofeli. Nella torturata faccia delle pianure campidanesi, quando gli incendi e i torrenti hanno risparmiato qualche cosa, arrivano come treni diretti, come nubi di nuvole nere, le cavallette. Segano gli arbusti, potano le fronde: fanno dei frutteti nude selve di antenne: rapinano i pascoli, e il pastore, per non far morire il gregge, brucia, per avere dell'erba, quei boschi che la speculazione dei *carbonari* ha risparmiato.

In questo sfacelo vigila la tignosa volontà politica dei grandi elettori isolani che chiedono un seggio nel Consiglio provinciale, un posto nei Ministeri, una concessione per rivendita di private e una croce di cavaliere.... Su poveri e su ricchi (nei ruoli) persistente e inflessibile come un orologio a cuculo, l'esattore. Pestello che batte dentro un mortaio vuoto e lo intacca. In un paese di 1800 agricoltori, ha creato il suo capolavoro fiscale: 300 subaste in un anno. Sequestrò ai miserabili visitati dalla siccità, dal fuoco e dalla febbre, le tegole delle case di fango.

Questo l'inferno, che l'abitudine fa sembrare meno orrido agli isolani: questo il paese dove il sardo, che lotta ogni giorno per non morire, è *apatico*. Questo il paese che marca visita.

Sardegna Cenerentola.

Il Governo si contenta dunque di mandare in Sardegna l'esattore, i magistrati puniti, i carabinieri reali e i prigionieri austriaci? Asinerie anche queste. Io ho a casa chilogrammi di provvedimenti in favore dell'isola. Molti decimetri quadrati di progetti del Genio Civile. E una biblioteca di libri che la decantano. Ho parlato, a Roma, con tutti i vecchi parlamentari. Tutti hanno contribuito con la penna e con la parola a divulgare la nozione dei problemi isolani: tutti aderiscono platonamente all'augurio di una resurrezione sarda. Perchè la Sardegna è amata. I cacciatori l'amano per le ricche selvaggine: i giornalisti per la originalità dei costumi: i generali per l'intrepido coraggio dei suoi figli: le affittacamere per la puntualità dei sardi nel pagare la pigione: i poeti per l'umanità verginale della sua popolazione: i ministri per la fedeltà politica: i direttori di miniere per l'operosità dei minatori: e tutti, in genere, per quelle virtù caratteristiche del sardo che fanno di lui *l'amico fedele, l'ospite generoso, il commerciante leale*.

Quest'amore ha generato tutta una romanticheria che deve essere abbattuta, e tutta una serie di provvedimenti governativi, affrettati, sconnessi e imperfetti. Bisogna tornare a Cavour che voleva mobilitare parte delle ricchezze dell'Italia per risolvere in modo armonico tutti i problemi sardi, partendo dal concetto che essi formavano una vasta e formidabile *questione nazionale*.

Ciò che il Governo ha fatto per la Sardegna.

In un primo periodo, l'antico regno Sardo ha fatto strade magnifiche e gettato le basi di tutti i progetti che ancora vengono studiati. Poi i bisogni della nuova Italia, fecero convergere, *giustamente*, gli sforzi tenaci della politica a più urgenti problemi. Dagli anni del plebiscito fino al 1906 i governi hanno fatto inchieste: *Il grido di dolore* dell'isola sarda si perdeva nel tumulto dei bisogni continentali.

La febbre di crescita delle cento città peninsulari faceva affluire il sangue delle arterie nazionali nei punti più sensibili socialmente e politicamente. In quel periodo, durante il quale per l'incredibile disordine della vita sociale isolana, imperversò il banditismo con spaventevole violenza, culminando nel conflitto di Morgogliai, era, *da un punto di vista nazionale*, logico e giusto che l'Italia la trascurasse.

Tuttavia gli studi minuziosi, fatti in quel periodo dai parlamentari, contenevano in germe i futuri provvedimenti governativi. Nell'ultimo decennio, ministro Cocco-Ortu, fu dettata la prima serie di leggi-speciali per l'isola. Il Governo ha fatto accelerare le comunicazioni: ha dato mano a bonifiche di terre malariche: ha facilitato il sorgere di edifici scolastici, di opere di igiene, di acquedotti, di scuole classiche: ha dato premi agli agricoltori: ha abbonato imposte: ha mandato nell'isola pretori e carabinieri: ha istituito uffici burocratici speciali (ohimè!): ha sovvenzionato le società di trasporti ferroviari e automobilistici: ha tentato la colonizzazione: ha distribuito largamente il chinino ai malarici poveri: ha dato concessioni di miniere: ha assestato le finanze di molti Comuni: ha creato Casse adempribili: ha istituito le utilissime Cattedre ambulanti di agricoltura; ha sorretto l'industria del bestiame, si è interessato alla selezione dei cavalli sardi: ha scavato pozzi artesiani. Questa attività è sconosciuta perchè non è tutta utile, logica e sapiente. Basti dire (ricordo *lo sbaglio di attualità*) che il pozzo artesiano *arido* ha ucciso l'acquedotto. Perchè l'opera statale è sconnessa? Perchè frutto di arzigogoli di bilancio. *Accade sempre* che per risparmiare 100 000 lire (che risolverebbe *per sempre* una difficoltà), si cerca di spendere 1 000 000 in un palliativo. *Fino a che il problema sardo non diventerà, nella coscienza del paese, problema nazionale di massima urgenza, mancherà ai sardi la forza politica e sociale* **DI PRETENDERE** i mezzi necessari alla risurrezione dell'isola.

Questo mi pare il momento migliore per tentare quella rivoluzione della mentalità governativa, che io credo necessaria a mettere nel giusto binario la questione sarda.

I diritti della Sardegna.

La risurrezione di un paese non ebbe mai origine da impulsi sentimentali. La Lombardia è quello che è per le sue pianure, per la sua posizione topografica, per la volontà dei lombardi; Venezia non è più quella che era malgrado la passione che ogni italiano sente per lei. Non caso io ricordo Venezia. Forse, tra breve, la città lagunare, se non vedrà empiti i suoi canali per facilitare il transito della *velocità moderna* come vorrebbe l'amico Marinetti, risorgerà a potenza commerciale e industriale, per l'impulso dell'amore italiano. Io lo auguro all'Italia e in odio all'Austria. Ma se Venezia risorgerà, la sua risurrezione sarà dovuta, contro alla logica, proprio al sentimento, sentimento sorretto dalla coscienza dell'interesse nazionale al suo sviluppo.

La Sardegna dovrà contare su una forza sentimentale più che politica. Se prima della guerra si poteva dubitare del suo alto valore, *oggi* noi sardi abbiamo il diritto di domandare: — Saremo dove siamo senza i soldati sardi? — La risposta al nostro grande Cadorna. E questa risposta sarà la nostra forza.

Il patriottismo e l'eroismo dei Sardi.

La energia più utile, in quest'ora, è quella bellica. Sardo è sinonimo di guerriero ideale. Ha pazienza. È docile al comando. Ha un fegato antiaustriaco per eccellenza. Negli assalti ha l'impeto delle bombarde. Gli austriaci lo hanno capito a Col di Lana, sul Sabotino, sul San Michele, sul Sief, a Monfalcone. Lo sa Vittorio Emanuele. E lo sa Cadorna. È sardo Sanna che ebbe asportati gli occhi da una scheggia di mitraglia e disse: « *L'ultima cosa che ho visto è l'austriaco in fuga: ho visto abbastanza* ». Un colonnello al quale fu chiesto quale soldato del suo reggimento di sardi fosse degno della medaglia, rispose: « *Il mio reggimento* ». Due soldati trasportano in barella il loro ufficiale ferito: sul corpo dell'ufficiale si distende un terzo soldato, per fargli scudo col proprio corpo sotto la pioggia degli shrapnel. I tre soldati sono sardi. È sardo il Loy, ragazzo cagliaritano, che cantando il « Ça ira » carducciano esce dalla trincea con pochi conterranei per far cessare il petulante scherno dei nemici ben trincerati. Ma ogni caporale che è stato al fronte può raccontarvi qualche cosa di simile.

Io vi posso dire anche altre cose. I sardi hanno attuato la leva in massa. Quelli che non sono stati chiamati, sono partiti volontari. Dall'isola lontana si sono davvero levati i morti per cacciare lo straniero. Un disertore sardo non lo conosco, forse non c'è. Le case dei poveri che si cibano di pane e formaggio, hanno mandato centinaia di quintali di pelli di pecora e di cinghiale, sola loro ricchezza, per difendere dal freddo i soldati. Si sono trovati oltre trenta milioni in Sardegna per contribuire ai prestiti nazionali. Cifra enorme che fa pensare a una offerta non del superfluo ma del necessario. *Eppure il sardo ha la coscienza che la guerra avrà l'effetto di arrestare la già lentissima resurrezione dell'isola.*

Massimo rendimento bellico, spontaneamente offerto, con la sicurezza di ritrarne non utile ma danno. Questa cosa non deve essere. E gli italiani devono dalla constatazione della *necessità* di usare dell'isola senza risparmio, attingere la persuasione che *è un vivo attuale formidabile interesse nazionale* il mettere la razza sarda in condizione di moltiplicarsi e di espandersi. L'Italia ha trascurato la sua muscolatura, prima e durante il regno del Cav. Giolitti *il sedentario*: oggi s'è mossa e s'è accorta che non tutto il suo fascio muscolare era agile, svelto, sodo e che la muscolatura sarda le fa molto comodo. La curi dunque e la renda più ricca di sangue. E subito.

Conclusioni futuriste.

Ho scritto da poco nel *Giornale d'Italia*, nella rivista *Sardegna* e nella *Pro Sardegna*, che per la risoluzione del problema dell'isola bisogna tornare al progetto di Cavour: bisogna cioè mobilitare le grandi forze finanziarie della nazione per affrontare *tutti i problemi in una volta sola*.

Oggi dirò di più: *Bisogna dare alle forze dell'isola quello sviluppo che si dà all'industria di guerra*. Trattare l'isola come un enorme deposito di munizioni per la inevitabile futura guerra di domani. Il materiale « uomo sardo » è eccellente e bisogna moltiplicarne la riproduzione.

Bisogna mettere il vasto problema sociale - finanziario - demografico sardo fra i problemi di più urgente attualità, e *risolverlo con le finanze di guerra*, con larghezza coraggiosa e tempestiva. Portare alla superficie l'acqua — debellare la malaria — rendere veloci uomini e cose: *trinomio* che rinchioda tutte le incognite del problema sardo. E denari denari denari per risolvere le incognite. Polemiche, progetti, simpatie governative, elogi parlamentari, leggi speciali, tutto è inutile se l'Italia non sentirà la *necessità* di aggravarsi dell'imponente onere finanziario che il problema sardo esige. Il Governo non ne parli più, non le faccia più promesse. Ma deliberi: *La Sardegna è un deposito di ottimo materiale di guerra: dà alla guerra l'uomo dal cuor di leone e il ferro per cannoni: cancelliamo dunque gli stanziamenti fatti a favore dell'isola nei bilanci dei singoli Ministeri e passiamoli tutti, moltiplicandoli, nel bilancio del Ministero della guerra.*

Pasquale Marica.
futurista

I Manifesti del Movimento Futurista sono inviati gratuitamente dietro richiesta fatta alla
DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO

[21]

F. T. MARINETTI.

TRIPOLI ITALIANA

11 Ottobre 1911.

Noi Futuristi, che da più di due anni glorifichiamo, tra i fischi dei Podagrosi e dei Paralitici, l'amore del pericolo e della violenza, il patriottismo e la guerra, sola igiene del mondo, siamo felici di vivere finalmente questa grande ora futurista d'Italia, mentre agonizza l'immonda genia dei pacifisti, rintanati ormai nelle profonde cantine del loro risibile palazzo dell'Aja.

Abbiamo recentemente cazzottato con piacere, nelle vie e nelle piazze, i più febricitanti avversari della guerra, gridando loro in faccia questi nostri saldi principi:

1. Siano concesse all'individuo e al popolo tutte le libertà, tranne quella di essere vigliacco.

2. Sia proclamato che la parola *Italia* deve dominare sulla parola *Libertà*.

3. Sia cancellato il fastidioso ricordo della grandezza romana, con una grandezza italiana cento volte maggiore.

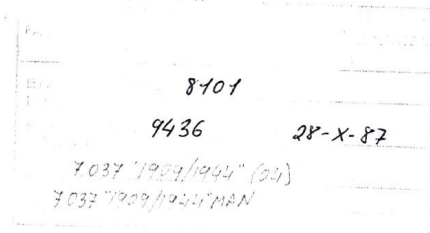
L'Italia ha oggi per noi la forma e la potenza di una bella *dreadnought* con la sua squadriglia di isole torpediniere. Orgogliosi di sentire uguale al nostro il fervore bellicoso che anima tutto il Paese, incitiamo il Governo italiano, divenuto finalmente futurista, ad ingigantire tutte le ambizioni nazionali, disprezzando le stupide accuse di pirateria e proclamando la nascita del *Panitalianismo*.

Poeti, pittori, scultori e musicisti futuristi d'Italia! Finché duri la guerra, lasciamo da parte i versi, i pennelli, gli scalpelli e le orchestre! Son cominciate le rosse vacanze del genio! Nulla possiamo ammirare, oggi, se non le formidabili sinfonie degli *shrapnels* e le folli sculture che la nostra ispirata artiglieria foggia nelle masse nemiche.

[23]

MANIFESTO della Donna futurista

Risposta a F. T. MARINETTI



« Noi vogliamo glorificare la guerra, sola igiene del mondo, il militarismo, il patriottismo, il gesto distruttore dei libertari, le belle idee per cui si muore e il disprezzo della donna. »
(Primo Manifesto del Futurismo).

L'Umanità è mediocre. La maggioranza delle donne non è superiore nè inferiore alla maggioranza degli uomini. Esse sono uguali. Tutte e due meritano lo stesso disprezzo.

Il complesso dell'umanità non fu mai altro che il terreno di coltura dal quale balzarono i genii e gli eroi dei due sessi. Ma, nell'umanità come nella natura, vi sono momenti più propizi alla fioritura. Nelle estati dell'umanità, quando il terreno è arso di sole, i genii e gli eroi abbondano. Noi siamo all'inizio di una primavera; ci manca ancora una profusione di sole, cioè molto sangue sparso.

Le donne, come gli uomini, non sono responsabili dell'arenamento di cui soffrono gli esseri veramente giovani, ricchi di linfa e di sangue.

È assurdo dividere l'umanità in donne e uomini; essa è composta soltanto di **femminilità** e di **mascolinità**.

Ogni superuomo, ogni eroe, per quanto sia epico, ogni genio per quanto sia possente, è l'espressione prodigiosa di una razza e di un'epoca solo perchè è composto, ad un tempo, di elementi femminili e di elementi maschili, di femminilità e di mascolinità: cioè un essere completo.

Un individuo esclusivamente virile non è altro che un bruto; un individuo esclusivamente femminile non è altro che una femmina.

Avviene delle collettività e dei momenti dell'umanità come degli individui. I periodi fecondi, in cui dal terreno di coltura in ebullizione balzano fuori in maggior numero genii ed eroi, sono periodi ricchi di mascolinità e di femminilità.

I periodi che ebbero solo delle guerre poco feconde d'eroi rappresentativi, perchè il soffio epico li livellò, furono periodi esclusivamente virili; quelli che rinnegarono l'istinto eroico, e che, rivolti verso il passato, s'annientarono in sogni di pace, furono periodi in cui dominò la femminilità.

Noi viviamo alla fine di uno di questi periodi. **Ciò che manca di più alle donne come agli uomini è la virilità.**

Ecco perchè il Futurismo, con tutte le sue esagerazioni, ha ragione.

Per ridare una certa virilità alle nostre razze intorpidite nella femminilità, bisogna trascinare alla virilità, fino alla brutalità.

Ma bisogna imporre a tutti, agli uomini e alle donne ugualmente deboli, un dogma nuovo di energia, per arrivare ad un periodo di umanità superiore.

Ogni donna deve possedere non soltanto delle virtù femminili, ma delle qualità virili; altrimenti è una femmina. E l'uomo che ha soltanto la forza maschia, senza l'intuizione, non è che un bruto.

Ma, nel periodo di femminilità in cui viviamo, solo l'esagerazione contraria è salutare. **Ed è il bruto che si deve proporre a modello.**

Non più donne di cui i soldati debbano temere « le braccia in fiore che s'intrecciano alle ginocchia il mattino della partenza »; donne infermiere che perpetuino le debolezze e le vecchiezze, addomesticando gli uomini nei loro piaceri personali o nei loro bisogni materiali! Non più donne che facciano figli solo per sé stesse, riparandoli da ogni pericolo, da ogni avventura, cioè da ogni gioia; che disputano la loro figliuola all'amore e il loro figliuolo alla guerra! Non più donne, piovre dei focolari, dai tentacoli che esauriscono il sangue degli uomini e anemizzano i fanciulli; **donne bestialmente amorose, che distruggono nel Desiderio anche la sua forza di rinnovamento!**

Le donne sono le Erinni, le Amazzoni; le Semiramide, le Giovanna d'Arco, le Giovanna Hachette; le Giuditta e le Carlotta Corday; le Cleopatra e le Messalina, le guerriere che combattono più ferocemente dei maschi, le amanti che incitano, le distruggitrici che spezzando i più fragili contribuiscono alla selezione, mediante l'orgoglio o la disperazione, « la disperazione che dà al cuore tutto il suo rendimento ».

Che le prossime guerre suscitino delle eroine simili a quella magnifica Caterina Sforza che, mentre sosteneva l'assedio della sua città, vedendo dall'alto delle mura il nemico minacciare la vita di suo figlio per obbligarla ad arrendersi, mostrando eroicamente il proprio sesso, gridò: « Ammazzatelo pure! Mi rimane lo stampo per farne degli altri! »

Sì, « il mondo è fradicio di saggezza », ma, per istinto, la donna non è saggia, non è pacifista, non è buona.

Perchè ella manca totalmente di misura, ella diventa, in un periodo sonnolento della umanità, troppo saggia, troppo pacifista, troppo buona.

Il suo intuito, la sua immaginazione, sono ad un tempo la sua forza e la sua debolezza.

Ella è l'individualità della folla: fa corteo agli eroi, o, se questi mancano, sostiene gli imbecilli.

Secondo l'apostolo, incitatore spirituale, la donna, incitatrice carnale, immola o cura, fa scorrere il sangue o lo terge, è guerriera o infermiera.

La stessa donna, in una stessa epoca, a seconda delle idee ambientali, raggruppate intorno all'avvenimento del giorno, si stende sulle rotaie per impedire ai soldati di partire per la guerra, o si getta al collo del campione sportivo vittorioso.

Ecco perchè nessuna rivoluzione deve rimanerle estranea; ecco perchè invece di disprezzare la donna, bisogna rivolgersi a lei.

—

È la conquista più feconda che si possa fare: è la più entusiasta, che, alla sua volta, moltiplicherà le reclute.

Ma si lasci da canto il Femminismo. Il Femminismo è un errore politico. Il Femminismo è un errore cerebrale della donna, un errore che il suo istinto riconoscerà.

Non bisogna dare alla donna nessuno dei diritti reclamati dal Femminismo. L'accordar loro questi diritti non produrrebbe alcuno dei disordini augurati dai futuristi, ma determinerebbe, anzi, un eccesso d'ordine.

L'attribuire dei doveri alla donna equivale a farle perdere tutta la sua potenza feconda. I ragionamenti e le deduzioni del Femminismo non distruggeranno la sua fatalità primordiale; non possono far altro che falsarla e costringerla a manifestarsi attraverso deviazioni che conducono ai peggiori errori.

Già da secoli si cozza contro l'istinto della donna, null'altro si pregia di lei che la grazia e la tenerezza. L'uomo anemico, avaro del proprio sangue, non le domanda più che di essere un'infermiera. Essa si è lasciata domare. Ma gridatele una parola nuova, lanciate un grido di guerra, e con gioia, cavalcando di nuovo il suo istinto, essa vi precederà verso conquiste insperate.

Quando le vostre armi dovranno servire, la donna le forbirà. Essa contribuirà, di nuovo, alla selezione.

Infatti se non sa ben discernere il genio, perchè ne giudica dalla rinomanza passeggera, la donna seppa sempre premiare il più forte, il vincitore, colui che trionfa per propri muscoli e pel proprio coraggio. Essa non può sbagliare, su questa superiorità che s'impone brutalmente.

Riacquisti la donna la sua crudeltà e la sua violenza che fanno ch'ella si accanisca sui vinti, perchè sono vinti, fino a mutilarli. Cessate di predicarle la giustizia spirituale che invano s'è sforzata d'acquistare.

Donne, ridiventate sublimemente ingiuste, come tutte le forze della natura!

Liberate da ogni controllo, ritrovato il vostro istinto, voi riprenderete posto fra gli Elementi, opponendo la fatalità alla cosciente volontà dell'uomo.

Siate la madre egoista e feroce, che custodisce gelosamente i suoi piccoli avendo su loro ciò che si chiama i diritti e i doveri, **finchè essi abbiano fisicamente bisogno della sua protezione.**

Che l'uomo, liberato dalla famiglia, viva la propria vita d'audacia e di conquista, non appena ne abbia la forza fisica, e quantunque sia figlio, e quantunque sia padre.

L'uomo che semina non si ferma sul primo solco che feconda.

Nei miei *Poèmes d'Orgueil*, come nel *La Soif et les Mirages*, io ho rinnegato il sentimentalismo come una debolezza spregevole, perchè lega delle forze e le immobilizza.

La lussuria è una forza, perchè distrugge i deboli, eccita i forti a spendere energie, dunque al loro rinnovamento. Ogni popolo eroico è sensuale: la donna è per esso il più esaltante trofeo.

La donna deve essere madre o amante. Le vere madri saranno sempre amanti mediocri, e le amanti saranno madri insufficienti per eccesso. Uguali di fronte alla vita, queste due donne si completano. La madre che riceve il figlio fa, con del passato, dell'avvenire. L'amante dispensa il desiderio che trasporta verso il futuro.

CONCLUDIAMO :

La donna, che colle sue lagrime e il suo sentimentalismo ritiene l'uomo ai suoi piedi, è inferiore alla prostituta che spinge il suo maschio per vanagloria a conservare col revolver in pugno la sua spavalda dominazione sui bassifondi della città. Questa femmina coltiva almeno una energia che potrebbe servire migliori cause.

Donne, per troppo tempo sviate fra le morali e i pregiudizi, ritornate al vostro istinto sublime: alla violenza e alla crudeltà.

Per la fatale decima del sangue, mentre gli uomini guerreggiano e lottano, fate dei figli, e, tra essi, in olocausto all'Eroismo, fate la parte del Destino.

Non li allevate per voi, cioè per la loro diminuzione, bensì in una larga libertà, per uno sviluppo completo.

Invece di ridurre l'uomo alla servitù degli esecrabili bisogni sentimentali, spingete i vostri figliuoli e i vostri uomini a superarsi.

Siete voi che li fate. Voi avete su loro ogni potere.

All'umanità voi dovete degli eroi. Dateglieli!

Valentine de Saint-Point.

PARIGI, 25 Marzo 1912

AVENUE DE TOURVILLE, 19

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO

Nota. — Questo Manifesto fu letto dalla Signora Valentine de Saint-Point, nella Galerie Giroux di Bruxelles, in occasione dell'Esposizione ivi tenuta dai Pittori futuristi, e più tardi nella Salle Gaveau, a Parigi, davanti a tutta l'élite intellettuale parigina.

La Signora Valentine de Saint-Point, nipote di Lamartine, è annoverata fra le più illustri poetesse di Francia per le sue opere: Poèmes d'Orgueil; Poèmes de la Mer et du Soleil; Un amour; Un inceste; Une mort; Une Femme et le Désir; L'Orbe pâle; La Soif et les Mirages, ecc.

A. TAVAGLIA - S. MARGHERITA S. ILARIO

TRIESTE ELETRIZZATA.**SILVIO BENCO****presenta i futuristi nel "Piccolo"**

Serata di poesia futurista: la chiamano veramente i manifesti e gli striscioni apparsi in gran numero a tutte le cantonate della città. Infatti i sei giovani poeti che reciteranno mercoledì i loro versi al Politeama Rossetti hanno accettato come insegna del loro sodalizio il manifesto del futurismo lanciato l'anno scorso dal Marinetti: del quale manifesto molto si rise e molto si discusse, e si rise perchè veramente andava oltre a ogni seria intenzione di rinnovamento letterario; e si discusse perchè spalancava ambo le porte a un problema che è forse il supremo problema della letteratura: è fatale che l'arte si atteggi sempre conforme al passato, e si giudichi sempre con le opinioni che furono del passato? ovvero non deve trarre essa i suoi impulsi dalle concitazioni della vita moderna, e giudicarsi a norma delle aspirazioni che ciascuno di noi ha verso il futuro?

Il manifesto del futurismo premette dunque una contraddizione alla legge del perpetuo ritorno di ciò che fu; e se questa è una legge, esso contiene un'illusione o un inganno, se non è

□□□

una legge, esso contiene, in forme brutali, un' enunciazione di verità. Il che non può decidersi dopo un anno dall'apparizione del manifesto, e mentre il mosto fermenta e non si è fatto vino. Non giudichiamo dunque il futurismo che allo stato di ebollizione; limitiamoci a presentare i futuristi che sono allo stato solido di personalità: uno di essi, e il loro capo, F. T. Marinetti, non ha più nemmeno bisogno di presentazione; poichè già lo conosce il nostro pubblico come un poeta d'impulso e di fervida fantasia: all'opera sua nell'ultimo anno non aggiunse che un dramma, *Les poupées électriques*, inventato molto ingegnosamente sul tema delle segrete affinità delle anime che si sostituiscono inconscie l'una all'altra, dapprima nell'indeterminatezza delle commozioni psichiche, poi nella concretezza delle sensazioni. Non è necessario nemmeno presentare il giovane siciliano Federico De Maria, che fu l'anno scorso fra i lettori dell'Università del popolo: il suo libro *La leggenda della vita*, scritto quasi tutto in versi liberi, ma con rime e assonanze e ricchezza di melodia, lo rivelò come uno dei poeti che meglio fanno suonare il lor pensiero nella armoniosità della lingua nostra.

Una sorpresa per il pubblico potrebbe essere Paolo Buzzi, il più complicato temperamento del gruppo. Vasto intelletto; volontà ambiziosa e tenace che lo disciplina a una costanza di lavoro quasi sovrumana; gusto non ancora purificato, non ancora naturalmente sensibile alle proporzioni di ogni opera d'arte, qualunque essa sia. È milanese. Sorse anni or sono, vincitore di un concorso letterario della rivista *Poesia*, con un romanzo, *L'esilio*, dove aveva cercato di mettere tutta la sua mente: e poichè la mente era vasta, il romanzo uscì in tre volumi. Troppo; non tutto aveva lo stesso valore; ma c'erano capitoli mirabili per



verità e ricchezza di colore, per lucida esposizione di idee, per trascrizioni d'una vorticosa vita fantastica. La stessa impressione d'un uomo che ha molte cose da dire si riceve dal suo volume di versi *Aeroplani*. Il contenuto ne è più denso, più vario che nei consueti libri di versi; la vita delle città vi è vissuta con una anima complessa d'uomo che sente dentro di sè una folla; la natura vi è descritta con colori che paiono e sono nuovi soltanto perchè sono più esatti. Ma anche qui regna talvolta il disordine, la febbre dell'improvvisare, l'irriflessione, la mancanza di associazione delle idee e di continuità delle forme; è un vigoroso e penetrante ingegno non ancora tanto padrone della sua vita strabocchevole da placarla in un'opera d'arte.

Enrico Cavacchioli invece, è un artista: cesella le strofe, e le fonde nello stampo del bronzo; scrive di rado in versi liberi come i suoi compagni, e non sono i suoi versi migliori. La sua originalità è fatta di precisione: precise le visioni, per quanto strane, morbose e macabre; preciso il vocabolo; preciso e ben ponderato il suono. Se qualche suo componimento ha la forza dell'allucinazione, la ricava dalla saldezza, dall' incisività di ogni segno tracciato dal suo stile acuto ed acre.

Di Aldo Palazzeschi confessiamo di non conoscere che una poesia, ma bellissima: *La regola del sole*. È scritta con una espressione di candore e di umiltà appropriata alla visione ingenua; con un ritmo da fiaba, morbidamente irregolare e dolcemente monotono. Ricorda, per la ispirazione e per le forme, il Maeterlinck della prima maniera: *Les sept princesses*. Ma non si può dire che lo imiti; fa una propria opera d'arte, molto limpida, molto chiara, interessante. Infine Armando Mazza, poeta pur lui, ci è annunziato come un magnifico dicitore di versi, e come tale ebbe



gran plauso a Palermo. Egli reciterà non soltanto le proprie poesie, ma anche quelle d'altri futuristi: Libero Altomare, Corrado Govoni, e infine di colui che questa pleiade di poeti venera come il suo sole: Gian Pietro Lucini, un poeta lombardo che da più di vent'anni vive in continuo arricchimento e in continuo rigurgito del pensiero e in indefesso fermento e che ha scritto, tra dieci libri, in una forma di versi inventata da lui, un fervido, caleidoscopico poema di evocazione del settecento filosofico e lussurioso: *La prima ora de la Accademia*. Egli, per vero, si schietta dall'essere futurista; ma i futuristi dicono che è il loro padre. Già, ogni futuro ha un passato.

Silvio Benco.

ELDA GIANELLI

presenta i Futuristi nell' "Indipendente",

Dei sei poeti futuristi che Trieste intellettuale è chiamata a sentire domani a sera — e sappiamo ben viva la curiosità del nostro pubblico — Aldo Palazzeschi è uno dei più giovani. Pure egli ha al suo attivo parecchi volumi: *I Cavalli Bianchi*, *Laterna* poemi; *Riflessi* romanzo. Annunzia: *Il Codice di Peretola*, e intanto raccoglie l'eco della critica giornalistica sui *Poemi*, ampio volume di aristocratica edizione fiorentina.

Trovai, tornando appunto da Firenze, i *Poemi*, l'estate passata; e non ebbi agio nella stagione di segnalari ai lettori del *l'Indipendente*; i quali, di quelli della modernissima scuola, conoscono già da lungo F. T. Marinetti il duce, come i giovani chia-

mano il direttore di *Poesia*; il *principe dei guerrieri*, come lo chiama Paolo Buzzi dedicandogli il suo inno alla guerra. Ed è chiara una guerra che i giovani combattenti per l'avvenire dell'arte sostengono. Questi giovani sono i primi, contrariamente a tutta la violenza del programma futurista, a riconoscere, a salutare la bellezza del passato che fu bellezza. Il loro odio è per le muffe, che mai sono state altro, e ostentano sempre, in tutti i rami dell'arte e della vita, il più feroce misoneseismo, e vorrebbero soffocare ogni nuova germinazione, ciechi contro nuovi colori e nuove forme, solo perchè non corrispondono a colori e forme catalogate e lustre della patina del passato; disperatamente sorde contro ogni nuova armonia incomprensibile all'ovatta dei loro orecchi.

Battaglia accanita quella dei giovani che non vogliono entrare nella strada della vita coi soliti ritornelli belanti, con le solite genuflessioni a una retorica ch'essi non sentono e non accettano per canone d'arte. Nè può meravigliare o disgustare l'irruenza, la scompostezza del loro gesto di battaglia, il linguaggio che par talora di un fervore pazzesco, se pensiamo alla fredda malignità, allo schermo velenoso che in ogni tempo accolse ogni giovanile rivoluzione letteraria. Che non fu lanciato dal livore — eh, la parola è ben giusta! — di coloro che si videro minacciati nel lor comodo adagiamento nei versi cantabili, contro le prime barbare del Carducci? Ora le barbare, invecchiate a loro volta, dovettero cedere al verso libero, il quale è assai meno libero di quello che a orecchi profani possa sembrare, e ha leggi d'armonia che sfuggono non soltanto a chi non ha orecchio poetico, ma anche più a chi non ha anima poetica. Fate pur prosa, adorna o disadorna, e mettetela a riglette e chiamatela verso

libero, se piace a voi. Gli esperti, i senzienti del verso libero, i poeti, ve la bolleranno per prosa egualmente.

Marinetti esordì con un poema in verso libero magnifico di slancio, potente di colore: *La Conquête des Étoiles*, del quale fu già parlato su queste colonne. In Francia, dove da un pezzo i *versifiés* s'imponavano, fu da Gustavo Kahn chiamato questo poema: *un bel effort lyrique de beaux vers français d'une forme libre, originale et rare*. Prova che i versi liberi possono assai distinguersi tra loro, aristocrazia e volgo, come ogni cosa di questa terra e del cervello umano.

I futuristi del resto non si preoccupano d'imporre un genere di poesia o l'altro, e non comandano i versi liberi. Enrico Cavacchioli ha quartine mirabili di grazia e freschezza. Paolo Buzzi incatena talvolta nell'apparente metro libero i metri più ovvii, che tutti direbbero ottonari, settenari, senari, quinari, se li vedessero stampati a lineette, e pochi forse sanno trovare e far cantare nelle prolisse righe dei versi liberi de' suoi *Aeroplani*.

Federico de Maria è poeta assai noto e caro ai giovani d'Italia, poeta d'ardimento e di sentimento profondo.

Del Mazza, che dicono mirabile dicitore, ed esporrà versi del Lucini, del Govoni, dell'Altomare, non conosco l'opera originale.

Di Aldo Palazzeschi, dico brevemente come me lo concede lo spazio. Non è facile definirlo, o bisognerebbe conoscere tutta l'opera sua. Non so i suoi poemi precedenti a questi, nè il suo, o i suoi romanzi. In questi poemi s'atteggia a semplice. Una grazia un po' malata che si compiace di foggjarsi modi qualche volta infantili, primitivi; ma che ha pure una sentimentalità sincera, penetrante.



Chi sono?

Son forse un poeta?

No certo.

Non scrive che una parola, ben strana, la penna dell'anima mia: follia.

Son dunque un pittore:

Neanche.

Non à che un colore la tavolozza dell'anima mia: malinconia.

Un musico allora?

Nemmeno.

Non c'è che una nota nella tastiera dell'anima mia: nostalgia.

Son dunque... che cosa?

Io metto una lente

dinanzi al mio cuore

per farlo vedere alla gente.

Chi sono?

Il saltimbanco dell'anima mia.

Non dice una cosa nuova il Palazzeschi. Fu sempre dato dei giullari ai poeti d'ogni genere e d'ogni forma. Coloro che si danno da sé stessi del saltimbanco, figurarsi se sono presi alla lettera dagli uditori o lettori di buona volontà! Taluno mi disse che il giovane poeta fu bistrattato dalla critica benevolente. Non so.

Mi parve bene riprodurre questa sua autoperseverazione oggi che egli viene fra noi. Noi sappiamo che non avviene mai che i saltimbanchi di professione si diano questo nome. Tutt'altro! I Dulcamara dell'arte ostentano anzi titoli accademici



[32]

e quando lo possono cavallereschi. E quand'anche fosse, Pierrot in arte non è sinonimo di pagliaccio ma di melanconico.

Ed è un melanconico sognatore il Palazzeschi, un dipintore di fantasime. E hanno un fascino le figure ch'egli evoca con versi piani, piani, ad arte puerili.

Tre piccole figlie stanno — apro a caso i Poemi — innanzi a Madama Matrigna. Vestono a mezzo lutto, tengono il volto abbassato, sono tutte confuse. In abito di crespò giallino, a pieghe e rigonfi, la matrigna guarda, un poco sorridente, le piccine. Esse sono venute a pregarla di parlar loro, e insistono supplichevoli che parli.

Ma non delle cose passate...

Ma non delle cose avvenire

Parlate, parlate, signora matrigna!

Ci sembra... ci sembra il vosir'occhio

che guardi... e non guardi...

Parlate, parlate!

In punta del labbro ci avete,

Signora Matrigna,

non so... non sappiamo...

ci avete un sorriso... maliardo,

un tenue sorriso ritorto

che nasce, si torce e finisce.

Un riccio eguale portate

in mezzo alla fronte.

Signora Matrigna, parlate, parlate.

Non è mirabilmente espressa in questa accorata sollecitazione l'ansia delle tre piccole in lutto che si raccomandano alla donna vestita di giallo, che per loro rappresenta la sfinge?

Di questi quadri vaghi, semplici tratti di penna, eppur pro-

□□□

[33]

fondamente espressivi, il Palazzeschi ne ha in quantità. Come ha bizzarrie che parrebbero inqualificabili e nondimeno son note d'un sentimento vivo che restano nei nostri orecchi, gamma che involontariamente la memoria ci ripete.

Non sono versi quelli della Fontana malata, per esempio. Ma quella fontana noi la vediamo e la sentiamo tossire. Così vediamo il Borgo tramontano, che non ha finestra al sole e le tien tutte chiuse, tutta la giornata, per aprirle soltanto all'ora del tramonto che gli abitanti e le campane salutano; per ritirarsi e tacere poi fino al tramonto seguente. Così vediamo Regina Carmela e Regina Carlotta e le Nutrici, e le Nazarene, donde forse il primo germe di quella stupenda Regola del Sole, che il poeta dirà, crediamo, alla serata aspettata. La Regola del Sole è un ordine di mistiche adoratrici dell'astro. Un gruppo di signore s'è comperata un'isoletta in mezzo al mare, donde non si vede terra nè vicina nè lontana, e ivi vivono beate, nella loro strettissima clausura, aspettando ogni giorno il sole, meste nei giorni di nebbia, felici in quelli di splendore. E non muoiono d'alcun male, si spengono dolcemente, e quando una trapassa le altre la cantano beata perchè salita ad unirsi al sole.

Insomma domani il pubblico triestino avrà l'impressione immediata della poesia che è l'ultima espressione moderna ed il primo passo verso un rinnovamento, speriamo, felice.

Elda Gianelli.

□□□

AUGUSTO DATTA nell' " Azione Socialista " , , ,

Merccoledì 12 avrà luogo al Politeama una serata di lettura poetica alla quale, per la prima volta in Trieste, prenderà parte un gruppo di poeti italiani che leggeranno i loro componimenti.

I poeti che udremo sono tra quelli che aggruppatisi intorno alla rivista « Poesia » diretta da Marinetti e che già conta cinque anni di vita, sono assurti alla fama benchè giovanissimi. Merito questo che va attribuito alla Rivista stessa la, quale ebbe sempre per scopo principale di sostenere le giovani forze nel campo della letteratura.

Per dare al pubblico un'idea di questa serata, nulla è più consigliabile di una scorsa all'ultimo fascicolo di questa rivista battagliera dove sono raccolti gli ultimi lavori inediti dei poeti Paolo Buzzi, Enrico Cavacchioli, Corrado Govoni, Aldo Palazzeschi e del direttore Marinetti. Questi poeti si distinguono per una grande audacia d'ispirazione e benchè diversi nella loro estrinsecazione artistica, sono tutti animati dall'identico ideale di rinnovazione letteraria e dal medesimo odio per ogni forma di classicismo rancido e di convenzionalismo accademico.

Furono vivamente combattuti recentemente, quando con soverchia violenza forse, ma con profonda sincerità, si battezzarono *Futuristi* cioè *avventuristi* ad oltranza, inalberando come un vessillo il famoso manifesto del Futurismo pubblicato dal *Figaro* di Parigi e lanciato con tanto clamore attraverso l'Italia.

Il pubblico che non poté farsi un'idea esatta di ciò che *futurismo* vuol dire, giudicherà il 12 gennaio le opere di questi



giovani poeti futuristi, i quali null'altro desiderano, in fondo, che una maggiore libertà letteraria di fronte alle tendenze viete e retrograde di cui si fanno forti alcuni dei poeti moderni.

Paolo Buzzi ed Enrico Cavacchioli sono già noti per i loro volumi: *Aeroplani* e *Incubo velato* che suscitavano violenti polemiche e approvazioni vivissime; Aldo Palazzeschi, di cui leggiamo in « Poesia » una squisita fantasia poetica: *La regala del sole*, leggerà brani del suo volume di prossima pubblicazione: *L'incendiario*.

Vi sarà fra loro un mirabile declamatore: Armando Mazza, già molto applaudito nei teatri di Palermo, il quale dirà alcune poesie di giovani poeti del medesimo gruppo ma che per ragioni diverse non potranno partecipare a questa interessante serata.

Udremo così i versi di Gianpietro Lucini, di Libero Altomare, Giuseppe Carreri, Enrico Cardile, Mario Betuda, Luciano Folgore, Berardo Sbraccia e di molti altri.

Augusto Datta.



voce ebbe declamato la sua poesia *La regola del sole*, il Mazza disse una *Canzone folle* del Marinetti, un frammento del *Canto d'angoscia di speranza* del Lucini, mentre il Marinetti declamò col maggior successo *I Desideri* di Libero Altomare, la canzone *All'eroe che verrà* di Federico de Maria, la lirica *Alla Poesia* ed il *Canto dei reclusi* di Paolo Buzzi. Chiuse la serata l'ode *All'Automobile*, che procurò al Marinetti calorosi applausi.

Attilio Tamanini.



I SIGNIFICATI DEL FUTURISMO

secondo PAOLO ARCARI
nel giornale clericale

“ L'Avvenire d'Italia ”, di Bologna.

Parliamone, adunque, poichè non se ne vuole parlare in Italia. Molti pubblicisti hanno, credo, un alto concetto dell'efficacia della loro parola ma è certo che sentono ancora più profondamente l'importanza del loro silenzio. Essi credono che un movimento non possa in niun modo venir meglio combattuto che tacendone gli inizi e smorzandone gli echi. Chi facesse ingiusto giudizio del valore della stampa potrebbe sentire in tale opinione il sofisma della mosca cocchiera: chi invece ha l'orgoglio di questa tribuna quotidiana vi avverte un'illusione visuale dannosa.

Il silenzio non ha mai impedito a chi sia nato vitale di crescere e di espandersi ma lo ha anzi quasi invigorito facciandolo di orgoglio; così come gli strombazzamenti elogiosi non hanno mai conteso vittoriosamente all'oblio nulla che fosse meritevole di cadervi presto e per sempre. Tutte le dominazioni intellettuali della seconda metà dell'ottocento si sono imposte non solo attra-



e del futurismo, scriveva al *Vindante*: « Milano, accorgendosi, potrebbe impedirgli di insatanassarsi nell'iperbole ».

Ma, dicono altri, questi futuristi non vogliono appunto se non che noi ce ne accorgiamo. Non vedete che tutto ciò che fanno e dicono ha il solo scopo di far parlare di loro? Sono pronti a ricevere tutto; contumelie e sberleffi, tirate d'orecchio e manciate. Hanno pubblicato in *Poesia* le risposte più pungenti e più ironiche al manifesto del futurismo: le letterine pepate di Pierre Loti e del Claretie. Perchè accontentare questa fame di « grida », passione che li scolora di ogni luce e di ogni significato?

Ed ecco un secondo abbaglio. L'ipotesi della vaità morbosa, è in linea non di valutazione ma di studio di qualsivoglia fenomeno, semplicista ed ingenua come quella della frode nella sociologia settecentesca. Come non vi è astuzia umana capace di creare istituti e gerarchie atte a resistere alla più breve esperienza di tempo, così artificio speculatore di notorietà, assillante ricerca di atteggiamenti anomali, bisogno ed ossessione di velleitare il pubblico curioso non giungono a produrre una foggia del pensiero sottratta a legami di accordo e di antitesi colle storiche adiacenze, ribelle ad esprimere suo malgrado le tendenze dell'epoca nella quale essa si manifesta.

Nella frase volutamente provocatrice dello stupore, dello sprezzo o dello sdegno dei contemporanei è nascosto un contenuto inconscio e quindi sincero: la rappresentazione ideale dell'attaccamento comune all'idolo aggredito, o di una larga stanchezza per culti durati da troppo tempo.

L'anima dell'insulto, sotto al desiderio di offendere, è il convincimento che alcuno possa esserne offeso. Così il desiderio

verso le più aspre polemiche ma soprattutto vittoriose delle più deliberate trascuranze.

Eugenio Torelli Viollier, quando assisteva alla maggiore influenza del *Corriere*, riluttava per nobili scrupoli morali a parlare di Gabriele D'Annunzio. Ora, nell'egemonia del cantore delle *Laudi*, il giudizio che quel, pur accorto, pubblicista credette di esprimere col silenzio è infeondo di effetti: e la fama si stabilisce e si allarga malgrado passati e presenti taciturni. Niuno invece può far il nome di certo componimento drammatico di Felice Cavallotti senza che gli si presentino spontaneo ed inseparabile il ricordo delle aspre polemiche dallo stesso Torelli Viollier aperte e sostenute sul merito reale della sua invenzione.

Il che significa che il silenzio nella sua qualità di resistenza negativa, una volta sorpassato, non esiste più, mentre la parola insegue la parola, mentre la forza attiva, avida e non disdegnosa del dibattito, raggiunge e circonda la forza.

I destini della vita e della morte delle correnti ideali non stanno nel pugno della critica, risiedendo invece nel seno delle energie spontanee di tutta una civiltà e di un'epoca intiera, ma alla critica appartiene molto di più: l'ufficio elettissimo che So-crate chiamava la maieutica: aiutare cioè la generazione degli indirizzi decisivi obbligandoli a prendere coscienza di loro stessi, la missione insieme di porre in salvo dalle sconfitte gli elementi di vero che ogni più errata dottrina porta sempre con sé.

Se dunque il futurismo fosse un pericolo per le direttive dei giovani artisti non sarebbe mai col silenzio che noi gli stenderemo attorno una guardia profilattica. Ed in questo senso vedeva assai giusto Innocenzo Cappa quando, a proposito di Enrico Cavacchioli, di uno cioè dei maggiori fra le schiere del Marinetti

resta immutabile, ma i convincimenti cambiano e si sostituiscono e tal aggettivo suona innocente oggi che ledava ieri l'onore, ed espresse l'elogio tal altro che servirà a significare il biasimo domani.

Senza iniziare ancora questa esegesi psicologica osserviamo che già un primo valore sintomatico il futurismo l'ha nel suo bisogno di echi immediati. I futuristi si accontentano di « un decennio per compiere l'opera loro ». Oggi i più anziani, fra essi, hanno trent'anni. « Quando avremo quarant'anni, altri uomini più giovani e più validi di noi ci gettino pure nel cestino, come manoscritti inutili. — Noi lo desideriamo! ».

Il Loti, piacevolmente, se ne conturba ed azzarda la domanda: « A che cosa posso dunque esser buono ancora? ». Ma Andrea Ibels, senza preoccuparsi dei limiti d'età, enuncia rigido la propria teoria: « Ogni epoca non deve avere che i suoi artisti: e questi, una volta invocchianti, devono sparire tosto che sorga la novella aurora. Che cosa mi cale di vivere domani nella memoria degli uomini? E' il sole radioso dell'oggi che desidero e che voglio con tutte le forze del mio corpo e del mio spirito ».

Il poeta non vuol più vincere il tempo, ma frustare e sottomettere gli astanti. Dove troviamo più il casto desiderio dell'« amplesso aereo in faccia all'avvenir » onde erano febricitanti le giovinezze poetiche? La rapida evoluzione dei gusti e delle tendenze ha scosso la fede nel sopravvivere delle opere d'arte; insieme l'intensità, la ricchezza della vita presente, l'odierno lusingeggiare dei frutti della notorietà fanno più desiderabile all'orecchio il sussurro dell'attenzione generale. Ma accanto a siffatto accendersi di cupidigie vi è uno scoppietto di dispetti e d'invidie.



Invidia contro qualche recente, il Carducci o il D'Annunzio per l'Italia, la cui poesia sia doviziosa di troppa cultura storica. I futuristi alla storia sostituiscono la geografia: scavalcano il Gange, si sdraiano nei golfi di Oman e del Bengala, si precipitano contro i fianchi del Gorisankar, ed il prossimo romanzo del Marinetti ci condurrà in Africa colle avventure del futurista Mafarka. Invero la poesia non abbandona per questo il gravame didascalico e non si avvicina troppo al reale. Ma in arte la bontà d'una tendenza non va giudicata dalla pratica e tutti i risvegli del pensiero, tutte le indipendenze e le insurrezioni dei fantasmi sono state prodotte da un violento richiamo all'oggi, da una scossa alla letteratura d'accademia che sempre, per sua natura, si volge verso l'ieri ed in questa contemplazione, come la moglie di Lot, impietra.

Questo richiamo viene da uno scrittore, il Marinetti, che è insieme francese ed italiano. Ed è il parossismo di reazione a due malattie uguali e diverse delle due nazioni. In Francia il culto della tradizione sociale, dopo l'*Étape* del Bourget, minaccia di diventare una sonnolenza e nasce infatti da uno stato d'animo per eccellenza antipoeico ed antifiativo, dallo spavento della borghesia di fronte alle nuove crisi ed alle prossime battaglie della società democratica. Nasce cioè dal grande contatto della letteratura francese colla società circostante e soprattutto con quei suoi centri dove la ricchezza insinua la cultura. Questa società, quando si sentiva padrona, ispirava gli scrittori alle maggiori audacie: poi che teme di perdere, non il solo prestigio ma la forza reale, esercita sui letterati un malefico influsso di terrore dell'oggi e dell'avvenire. Di fronte a questo fatto è quasi bene che gli amici del Marinetti, come Adelsward de Fersen, proclamino: « è meglio per l'artista



congiungersi alla divina essenza dell'avvenire, piuttosto che all'umana materialità del passato ».

In Italia il soverchio culto dell'ieri nasce da circostanze opposte; dalla mancanza di contatto, che persiste ancora ad eccezione di alcune metropoli, fra il letterato e la società. L'attività letteraria sboccia quindi da un intenso commercio intellettuale col nostro passato e corre assai spesso il pericolo di fermarsi, di morire in esso, di essere apparentemente d'imitazione e di confondere per ciò alle manifestazioni artistiche del nostro paese una patina d'anticaglia. Sentiamo pertanto in questo futurismo, che tuttavia è per metà straniero, una protesta d'orgoglio patriottico. Alcuni ce lo invidiano questo sapore di vecchio.

« Limitata all'Italia — scrive Enrico Bataille al Marinetti — la rivoluzione da voi desiderata acquista un significato che fatalmente essa non può acquistare in Francia. Ma se mai si avverasse, quanto ce ne dorremmo, noi francesi, se ai nostri occhi di stranieri il più gran fascino dell'Italia è di essere ritardataria ». Per i futuristi il fascino è un morbo: « Vogliamo liberare l'Italia dalla sua fetida cancrena di professori, d'archeologi, di ciceroni e d'antiquari. Già troppo tempo l'Italia è stata un mercato di ritardati. » Occorre liberarla dai Musei « cimiteri innumerevoli ». « Date fuoco agli scaffali delle biblioteche! sviate il corso dei canali contro le tele gloriose ».

Quanta retorica di proteste per rispondere a questa retorica di aggressione! E fa quasi pena a chi ama l'esercizio del saldo pensiero critico sui fenomeni letterari il vedere i più andar tastoni fra piccoli rottami di vero. Alcuni ansiosi vogliono cancellare dalla lista di proscrizione i nomi cari, salvare dall'esterminio questo o quel capolavoro. Ma certo! Ma tutto! Gli dei maggiori ed i mi-



tori. E' una civetteria di predilezione che sa d'orgoglio: e la vanità di Erostrato può anche palesarsi nel salvare il tempio di Efeso.

Non si strappano all'incendio i canti di Omero in grazia di Carneade. E, davanti ad Omero, siamo tutti Carneadi! Il martello degli iconoclasti che annienta in polvere inutile i marmi superbi nella loro mutilazione è — dicono altri — strumento di crimine, arma di delinquenza. Tranquillatevi, più della vigilanza dei custodi e degli amici dei monumenti sarà inibitrice possente la paura del Codice. Tranquillatevi: il piccone non è un arnese ma una frase nella letteratura italiana. Allora, aggiungono i terzi, se essi minacciano senza propositi, son istrioni che vogliono divertirsi e divertire. Anche questo è vero, un po'. Ma sul pensiero umano, miopie cronico, le immagini non si riflettono e non penetrano che ingrossate dalla caricatura. Parlare non basta quasi mai nella polifonia di questa vita multipla: urlare, bisogna. Perché la letteratura si decidesse a chiedere nuovi spiriti dallo studio dei Greci e dei Romani occorre che qualcuno pronunciasse la blasma invocazione di liberarcene del tutto.

E se questi futuristi hanno dell'incendiario, del pazzesco e del ciarlatano la colpa è un po' di tutti: dei pacifici, dei ragionatori e dei seri che non si sforzano sempre, che non si sforzano abbastanza a trarre dal passato le luci del presente, troppo spesso soddisfatti d'una conoscenza virtuosa ma non meritatoria, perfetta ma vuota.

Un altro articolo del programma futurista rintona i nostri timpani: « Noi vogliamo questo e quest'altro, e il disprezzo della donna ».

La donna è cacciata là in fondo al periodo, simbolicamente,



così come la precipiterebbero volentieri negli anfratti tenebroso, lungi dai nostri occhi e dai nostri cuori. Il programma prosegue avventandosi anche contro il moralismo, ma il Marinetti, in un'intervista col redattore di *Comœdia*, ha difeso il « disprezzo della donna » atteggiandosi appunto a moralista.

L'aggressore diventa conferenziere, il suo tono si fa pacato, insinuante, condiscendente: « Ho forse obbedito ad un eccessivo bisogno di laconicità e mi affretto a stabilire le nostre idee su questo punto. Vogliamo protestare contro la monotonia d'ispirazione sempre maggiore nella letteratura fantastica; salvo nobili, ma troppo rare eccezioni, poemi e romanzi sembrano non poter essere consacrati che alla donna ed all'amore... Vogliamo sostituire nelle menti la figura ideale di Don Giovanni con quelle di Napoleone, d'André e di Wilbur Wright, e, in generale, strappare i maschi di vent'anni alla vanitosa ossessione dell'avventura galante e dell'adulterio ».

Benissimo per il fine ma molto male per i mezzi!

L'ossessione che distrugge la gioventù maschile non nasce appunto che dal « disprezzo della donna ». Tutti i tenori disprezzano la donna! E il misoginismo fu e sarà l'ultima espressione della sensualità. Lo è nel D'Annunzio che vantate convertito al vostro programma per aver proclamato, nella gestazione del *Forse che sì, forse che no*: « Il disprezzo della donna è la condizione essenziale dell'eroe moderno ». Lo è in voi stessi, futuristi, che nel secondo manifesto e nelle rime d'uno dei vostri migliori, del Cavacchioli, intorbidate così spesso la nobiltà delle forme con parole luride ».

Se accontentissimi ad adoperare la parola « femminismo » in un significato di orgoglio sessuale direi che v'è davvero molta parte



della nostra letteratura troppo femminista o femminea. Ma ne fate parte anche voi, perchè è quella che rinuncia all'aspra e superba virilità del pensiero, è quella che s'accoscia o si contorce, isterica, sotto le parvenze più superficiali della vita: è quella che ha svenimenti del senso logico, capogiri dell'immaginazione, anemia ed incostanza del fantasma, pallori e spaventi e titubanze, della frase, che avanza e retrocede con passetti civettuoli. che si dondola in minuetto, incapace di procedere con fermo desiderio al sintetico possesso del reale. Sul « giaciglio dei vecchi metri » si sdraia davvero e dorme — come cantava il Gnoli — la vecchia poesia, ma, perchè da troppo tempo le manca il contatto vivificante con un vigoroso organismo di pensieri.

Nè questo brivido di risveglio glielo darà la « piccoletta ansia omicida » — il verso è del Cavacchioli del vostro sensualismo misogino. La civiltà moderna, coi suoi automobili e coi suoi aeroplani, ha acceso i nervi di entusiasmo. Volete rivendicarne la bellezza, instaurare il « lirismo della macchina e del miracolo scientifico » estrarre un rigoglio di fantasmi dalle officine e dalle stazioni, dalle locomotive, dagli arsenali, dai cantieri. Dove avete ragione non siete nel nuovo, dove siete nel nuovo non afferrate ancora l'anima di leggiadria d'ogni più ferrea espressione della vita moderna. Se dalla scienza possa scaturire la poesia si è discusso a lungo. Ma il problema innanzi al filosofo dell'estetica non è mai esistito: perchè è la scienza che può generarsi dalla poesia come il concetto dall'evoluzione del sentimento.

Perchè, ancora, la poesia non è alcun che di consistente nella realtà circostante e non abitava nel castello medioevale più di quel che le sia difficile risiedere nel corpo delle locomotive.

No, futuristi! Siete arretrati in estetica: la poesia non sta



Voi siete per il patriottismo. E reagite con bello slancio contro la propaganda di debolezza contro il terrore di tutte le guerre che si diffonde insano fra noi quando nulla ci guarentisce di non dover un giorno difendere colle armi l'integrità della patria.

Ma, futuristi, il novello patriottismo non deve essere esaltazione del bel gesto individuale della temerità e della violenza. E' fatto — o dovrebbe esser fatto — di disciplina, di silenzio, di abnegazione così come di tutto ciò è costituito ogni trionfo della vita industriale. « Bisogna — dice il Marinetti — che i popoli prendano ogni secolo una gloriosa doccia di sangue per la loro igiene d'eroismo ». Il sangue può dare anche la paura: quello che bisogna preparare prima è l'eroismo. Ed è di questo che il poeta scopre nell'anima, con magistero inconscio, igienista più certo, gli elementi primordiali.

Il Bataille sottolineava al Marinetti chiudendo la sua lettera: « Vogliate vedere una prova della mia alta stima personale nel fatto d'aver risposto lungamente ed il più seriamente possibile alla vostra inchiesta ».

Io non pretendo alla gratitudine dei futuristi. Perchè il trattare un problema seriamente non è il massimo che posso fare per piacere a loro, ma il minimo che debbo per rispetto a me.

Paolo Arcari.



nella locomotiva ma nello spirito dell'uomo, non abita nella Vittoria di Samotracia ma in colui che la contempla. Non rinnovate, le logomachie dei didascalici dal settecento a noi, zoppicanti nelle teorie e nei versi, nel pensiero e nel ritmo.

Per fortuna, però, voi volete esser poeti e si vuol discuterli, coi fantasmi non colle teorie. Dunque voi dite: « la magnificenza del mondo si è arricchita di una bellezza nuova: la bellezza della velocità ». Se invece di spiegare: « un automobile ruggente è bello », scriveste che la vostra anima si fa bella, poetica di velocità, contemplando l'automobile, ragionereste meglio.

Ma non è questo che importa. Importa dirvi che la vostra anima potrebbe farsi più bella scoprendo negli aspetti della civiltà nuova non la forma d'aggressione, non i fugaci istanti di ebbrezza divoratrice delle distanze, non le follie dei salti mortali ma tutto lo stupendo, intenso, ininterrotto lavoro di calcolo, di pazienza, di tenacia, di sacrificio, di concordia di opere e di intenti. La poesia umana del lavoratore dell'officina e della locomotiva di fronte a quella classica e georgica del pastore e dell'agricoltore, ha questo di suo caratteristico: che l'opera dei campi si concepisce anche col desiderio individualista di tranquillità, si immagina nella solitudine di Robinson, mentre l'attività nuova non esiste, se non in una magnifica armonia di sforzi collettivi, nella fusione orchestrale di tutte le attitudini e di tutti i valori, del braccio e del pensiero, in un'inconscia realtà di fratellanza.

Fratellanza, fratellanza!... Ne avete abbastanza del miele, futuristi! « O guerra, — domanda Paolo Buzzi nell'uno al Marinetti, « principe dei guerrieri » — perchè ci annehittiamo, ormai, nella pace? — « Attendo la sfida e la provo — in questa atmosfera di vili ».



8101	2P-K-87
9436	
7037/1909/1908 (05)	
7037/1909/1908 (05)	

NASCITA

DI UN'ESTETICA FUTURISTA.

Ma, certamente, numerose obiezioni si sono già accumulate nei vostri cervelli, contro il nostro principio di-
struttore e antitradizionale.

Ne afferro una: « Quali sono, mi dite, le opere di pietra, di marmo o di bronzo, che voi potete opporre a quelle inimitabili che ci furono lasciate dai secoli defunti? »

Vi rispondo semplicemente:

1° I capolavori del passato sono i soli superstiti di una innumerevole quantità di opere d'arte che scomparvero per causa della loro bruttezza o della loro fragilità.

Voi non potete dunque domandarci di opporre i capolavori prodotti in una cinquantina d'anni al complesso selezionato delle opere create in una decina di secoli.

2° Vi rispondo inoltre che fenomeni moderni quali il nomadismo cosmopolita, lo spirito democratico, e la decadenza delle religioni hanno resi assolutamente inutili i grandi edifici decorativi e impenituri che esprimevano, un tempo, l'autorità regale, la teocrazia e il misticismo.

Fenomeni assolutamente nuovi come il diritto di sciopero, l'uguaglianza davanti alla legge, l'autorità del numero, la forza usurpante della folla, la rapidità delle comunicazioni internazionali, l'abitudine dell'igiene e delle comodità domestiche, rendono invece necessari dei grandi casamenti popolari bene aerati, dei treni di una comodità assoluta, dei tunnels, dei ponti di ferro, dei transatlantici enormi e veloci, delle ville sapientemente offerte, sulle colline, al fresco ventaglio degli orizzonti, delle sale d'adunanza smisurate e delle camere da *toilette* perfezionate per la cura rapida e quotidiana del corpo.

L'estetica che risponde direttamente all'utilità, non ha alcun bisogno, oggi, dei palazzi reali dalle linee dominatrici e dalle basi granitiche, giganteggianti nel passato sulla piccola città medioevale, marea confusa di tuguri miserabili.

A che scopo lanceremo noi fino al cielo, nell'epoca nostra, i pinnacoli di quelle maestose cattedrali che salivano verso le nuvole giungendo le mani delle loro ogive, per difendere colla preghiera le piccole borgate accoccolate nell'ombra?

Noi opponiamo loro l'estetica futurista assolutamente conquistata e definitiva delle grandi locomotive, dei *tunnels* a spirale, delle corazzate, delle torpediniere, dei monopiani e degli automobili da corsa.

Noi creiamo la nuova estetica della velocità, noi ab-

Ma è dall'Estremo Oriente, che ci giunge il più chiaro, il più violento dei simboli futuristi.

Nel Giappone, si fa un commercio stranissimo: il commercio del carbone d'ossa umane, dacehè tutte le fabbriche di polvere lavorano alla produzione di una nuova sostanza esplosiva, più micidiale di tutte quelle che finora si conoscono. Questa nuova terribile miscela ha per elemento principale il carbone d'ossa umane, che ha la proprietà di assorbire violentemente i gas e i liquidi. Perciò appunto, innumerevoli mercanti giapponesi vanno esplorando in ogni senso i campi di battaglia della Manciuria, imbotiti di cadaveri. Si fanno febbrilmente enormi scavi e mucchi altissimi di scheletri si moltiplicano in ogni punto di quegli ampi orizzonti bellicosi. Cento *tsin* (sette chilogrammi) d'ossa umane vengono pagati 92 *kopeks*.

I mercanti giapponesi che dirigono questo commercio assolutamente futurista, non comprano crani, poichè questi, a quanto pare, non hanno le qualità necessarie. Quei mercanti acquistano invece, a grandi mucchi, tutte le altre ossa, per spedirle al Giappone, e la stazione di Benikou appare da lontano ai viaggiatori della Transiberiana, come una gigantesca piramide biancastra: scheletri d'eroi che non tarderanno ad esser pestati nei mortai *dai loro figliuoli, dai loro parenti o dai loro concittadini*, e brutalmente vomitati dalle artiglierie laggù, lontano, contro eserciti nemici...

Gloria all'indomabile cenere dell'uomo, che rivive nei cannoni! Plaudiamo, amici miei, a questo nobile esempio di violenza sintetica. Plaudiamo a questo bello schiaffo che colpisce in faccia tutti gli stupidi coltivatori di orti e celi sepolerali.

Presto! Per liberar le strade, si caccino in fretta nelle gole dei cannoni tutti i cadaveri amati e venerati! O, meglio ancora, che essi aspettino il nemico cullandosi mollemente nelle graziose torpedini galleggianti, offrendo la loro bocca piena di baci mortali.

Si avrà un numero sempre maggiore di cadaveri. Tanto meglio! Cresceranno anche, sempre più, le materie esplosive, e questo gioverà assai al nostro mondo tanto floscio!

In alto la bandiera futurista! Sempre più in alto, per esaltare la volontà aggressiva e obliosa dell'uomo e per affermare, ancora, la ridicola nullità del ricordo nostalgico, della storia miope e del passato morto.

Vi sembriamo troppo brutali? È perchè noi parliamo sotto la dettatura d'un sole nuovo, che non è certamente il sole che accarezzava le spalle placide dei nostri nonni, dai passi lenti saggiamente distribuiti secondo le pigre ore delle città di provincia dai selciati erbose di silenzio.

Noi respiriamo un'atmosfera che a loro sarebbe parea irrespirabile. Non abbiamo più tempo da perdere a pre-

biamo quasi distrutta la concezione di spazio e singolarmente diminuita la concezione di tempo. Noi prepariamo così l'ubiquità dell'uomo moltiplicato. Noi arriveremo così all'abolizione dell'anno, del giorno e dell'ora.

I fenomeni meteorologici ci precorrono poichè ormai le stagioni sono già fuse.

Il tragico ritorno annuo delle feste tradizionali va scolorandosi d'interesse.

In Francia, in Italia, in Spagna, il nottambulismo del lavoro e del piacere non ha forse già quasi fuso insieme il giorno e la notte? Naturalmente, le opere nelle quali noi abbiamo espresso questo turbine di vita intensa rotolante verso l'avvenire ideale, non possono essere apprezzate e comprese dal pubblico scombuscolato dalla nostra selvaggia irruzione e offeso dalla nostra violenza crudele.

Esso le amerà più tardi. Intanto, comincia già ad essere disgustato di quelle che noi combattiamo.

Noi abbiamo già provocato una crescente nausea per l'antico, per parlato e per l'ammuffito. Ed è già questo un risultato importante e decisivo.

Leggete nel nostro primo manifesto questa affermazione che ha sollevato un uragano di disapprovazioni: « Un automobile da corsa è più bello della *Vittoria di Samotracia* ».

Vi lascerò come un dono esplosivo quest'immagine che completa meglio il nostro pensiero: « Nulla è più bello dell'armatura di una casa in costruzione. »

Ad una casa ben costruita, noi preferiamo l'armatura di una casa in costruzione coi suoi ponticelli color di porfido — imbarcaderi di aeroplani, — colle sue innumerevoli braccia che graffiano e pettinano stelle e comete, coi casseri aerei da cui l'occhio abbraccia un orizzonte più vasto. L'armatura, col ritmo delle carrucole, dei martelli e dei cuori, e di tanto in tanto, — sia pure — il grido straziante e il tonfo pesante di un muratore che cade, grossa goccia di sangue, sul selciato!

L'armatura di una casa in costruzione simboleggia la nostra ardente passione pel divenire delle cose.

Le cose, realizzate e costruite, bivacchi di sonno e di viltà, ci fanno schifo!

Noi amiamo unicamente l'immensa armatura mobile e appassionata che sapremo consolidare ad ogni istante, sempre differentermente, secondo gli atteggiamenti mutevoli delle raffiche, col rosso cemento dei nostri corpi impastati di volontà.

Tutto dovete temere dal passato ammuffito. Tutto dovete sperare dall'Avvenire.

Abbiate fiducia nel progresso, che ha sempre ragione, anche quando ha torto, perchè è il movimento, la vita, la lotta, la speranza.

E guardatevi dall'intentare dei processi al Progresso. Sia pure impostore, perfido, assassino, ladro, incendiario, il Progresso ha sempre ragione.

gare sulle tombe! E, d'altronde, come potremmo farci comprendere dalle loro anime lente, che somigliano assai più all'anima di Omero che non alla nostra?

Nei prossimi inevitabili conflitti dei popoli, vincerà quello che avrà la più profonda coscienza di questa differenza.

Vincerà il popolo più geniale, più elastico, più agile, più dimentico, più futurista, e quindi più ricco.

Quanto a noi futuristi italiani, non vogliamo che l'Italia sia messa in istato d'inferiorità, alla vigilia di questa formidabile lotta. Ed è perciò che noi gettiamo in mare il greve carico del passato che appesantisce il suo scafo agile e bellicoso.

8-101
28-X-87
9436

IL VESTITO ANTINEUTRALE

Manifesto futurista

Glorifichiamo la guerra,
sola igiene del mondo.

MARINETTI.

(1° Manifesto del Futurismo - 20 Febbraio 1909)

Viva Asinari di Bernezzo!

MARINETTI.

(1° Serata futurista - Teatro Lirico, Milano, Febbraio 1910)

L'umanità si vestì sempre di **quiete**, di **paura**, di **cautela** o d'**indecisione**, portò sempre il lutto, o il piviale, o il mantello. Il corpo dell'uomo fu sempre diminuito da sfumature e da tinte **neutre**, avvilito dal nero, soffocato da cinture, imprigionato da panneggiamenti.

Fino ad oggi gli uomini usarono abiti di colori e forme statiche, cioè drappeggiati, solenni, gravi, incomodi e sacerdotali. Erano espressioni di timidezza, di malinconia e di **schiavitù**, negazione della vita muscolare, che soffocava in un passatismo anti-igienico di stoffe troppo pesanti e di mezze tinte tediose, effeminate o decadenti. Tonalità e ritmi di **pace desolante**, funeraria e deprimente.

OGGI vogliamo abolire:

1. — Tutte le tinte **neutre**, « carine », sbiadite, *fantasia*, semioscure e umilianti.

2. — Tutte le tinte e le foggie pedanti, professorali e teutoniche. I disegni a righe, a quadretti, a **puntini diplomatici**.

3. — I vestiti da lutto, nemmeno adatti per i becchini. Le morti eroiche non devono essere compiante, ma ricordate con vestiti rossi.

4. — L'equilibrio **mediocrista**, il cosiddetto buon gusto e la cosiddetta armonia di tinte e di forme, che frenano gli entusiasmi e rallentano il passo.

5. — La simmetria nel taglio, le linee **statiche**, che stancano, deprimono, contristano, legano i muscoli; l'uniformità di goffi risvolti e tutte le cincischiature. I bottoni inutili. I colletti e i polsini inamidati.

Noi futuristi vogliamo liberare la nostra razza da ogni **neutralità**, dall'indecisione paurosa e quietista, dal pessimismo negatore e dall'inerzia



Vestito bianco - rosso - verde
del parolibero futurista Marinetti. (Mattino)

nostalgica, romantica e rammollente. Noi vogliamo colorare l'Italia di audacia e di rischio futurista, dare finalmente agli italiani degli abiti bellicosi e giocondi.

Gli abiti futuristi saranno dunque:

1. — Aggressivi, tali da moltiplicare il coraggio dei forti e da seonvolgere la sensibilità dei vili.



Vestito bianco - rosso - bleu
del parolibero futurista Cangiullo. (Pomeriggio)

2. — Agilizzanti, cioè tali da aumentare la flessuosità del corpo e da favorirne lo slancio nella lotta, nel passo di corsa o di carica.

3. — Dinamici, nei disegni e i colori dinamici delle stoffe, (triangoli, coni, spirali, ellissi, cerchi) che ispirino l'amore del pericolo, della velocità e dell'assalto, l'odio della pace e dell'immobilità.

4. — Semplici e comodi, cioè facili a mettersi e a togliersi, che ben si prestino per puntare il fucile, guardare i fiumi e lanciarsi a nuoto.

5. — Igienici, cioè tagliati in modo che ogni punto della pelle possa respirare nelle lunghe marce e nelle salite faticose.

6. — Gioiosi. Stoffe di colori e iridescenze entusiasmanti. Impiegare i colori *muscolari*, violetti, rossissimi, turchinissimi, verdissimi, gialloni, arancionissimi, vermiglioni.

7. — Illuminanti. Stoffe fosforescenti, che possono accendere la temerità in un'assemblea di paurosi, spandere luce intorno quando piove, e correggere il grigiore del crepuscolo nelle vie e nei nervi.

8. — Voltivi. Disegni e colori violenti, imperiosi e impetuosi come comandi sul campo di battaglia.

9. — Asimmetrici. Per esempio, l'estremità delle maniche e il davanti della giacca saranno a destra rotondi, a sinistra quadrati. Geniali controattacchi di linee.

10. — Di breve durata, per rinnovare incessantemente il godimento e l'animazione irruente del corpo.

11. — Variabili, per mezzo dei **modificanti** (applicazioni di stoffa, di ampiezza, spessori, disegni e colori diversi) da disporre quando si voglia e dove si voglia, su qualsiasi punto del vestito, mediante bottoni pneumatici. Ognuno può così inventare ad ogni momento un nuovo vestito. Il modificante sarà prepotente, urtante, stonante, decisivo, guerresco, ecc.

Il cappello futurista sarà asimmetrico e di colori aggressivi e festosi. Le scarpe futuriste saranno dinamiche, diverse l'una dall'altra, per forma e per colore, atte a prendere allegramente a calci tutti i neutralisti.

Sarà brutalmente esclusa l'unione del giallo col nero.

Si pensa e si agisce come si veste. Poiché **la neutralità è la sintesi di tutti i**

passatismi, noi futuristi sbandieriamo oggi questi vestiti antineutrali, cioè festosamente bellicosi.

Soltanto i podagrosi ci disapproveranno.

Tutta la gioventù italiana riconoscerà in noi, che li portiamo, le sue viventi bandiere futu-

riste per la nostra grande guerra, **necessaria, URGENTE.**

Se il Governo non deporrà il suo vestito passatista di paura e d'indecisione, noi **raddoppieremo, CENTUPLICHEREMO IL ROSSO del tricolore che vestiamo.**

MILANO, 11 Settembre 1914.

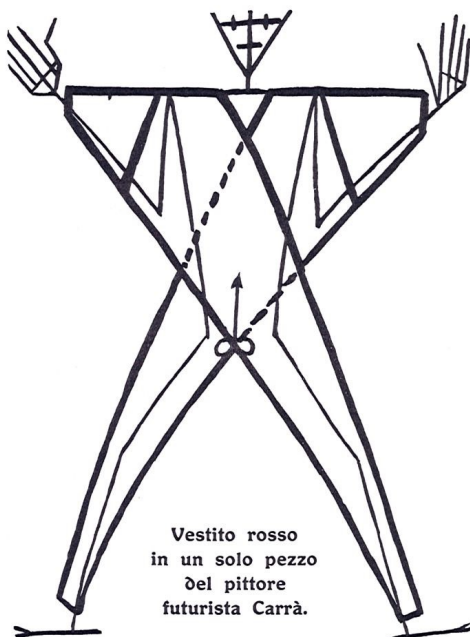
Giacomo Balla

pittore.

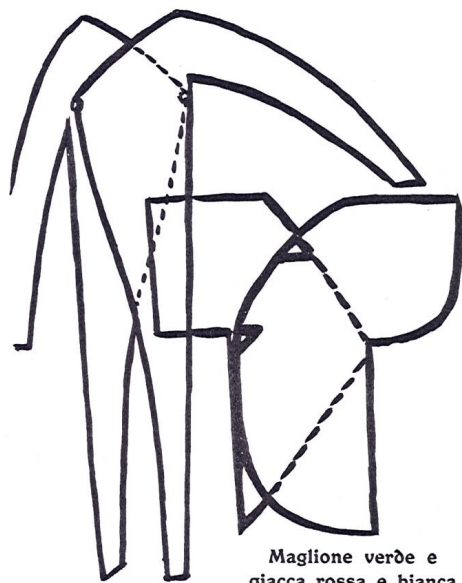
Approvato entusiasticamente dalla Direzione del Movimento futurista e da tutti i Gruppi Futuristi italiani.



Modificanti guerreschi e festosi.



Vestito rosso
in un solo pezzo
del pittore
futurista Carrà.



Maglione verde e
giacca rossa e bianca
del rumorista futurista Russolo, volontario ciclista.



Vestito bianco - rosso - verde
del pittore e scultore futurista Boccioni. (*Sera*)

Giacomo Balla
pittore.

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA:
Corso Venezia, 61 - MILANO

8101
9436 2P-X-87
7.037 1908/1944 (04)
7.037 1908/1944 (04)

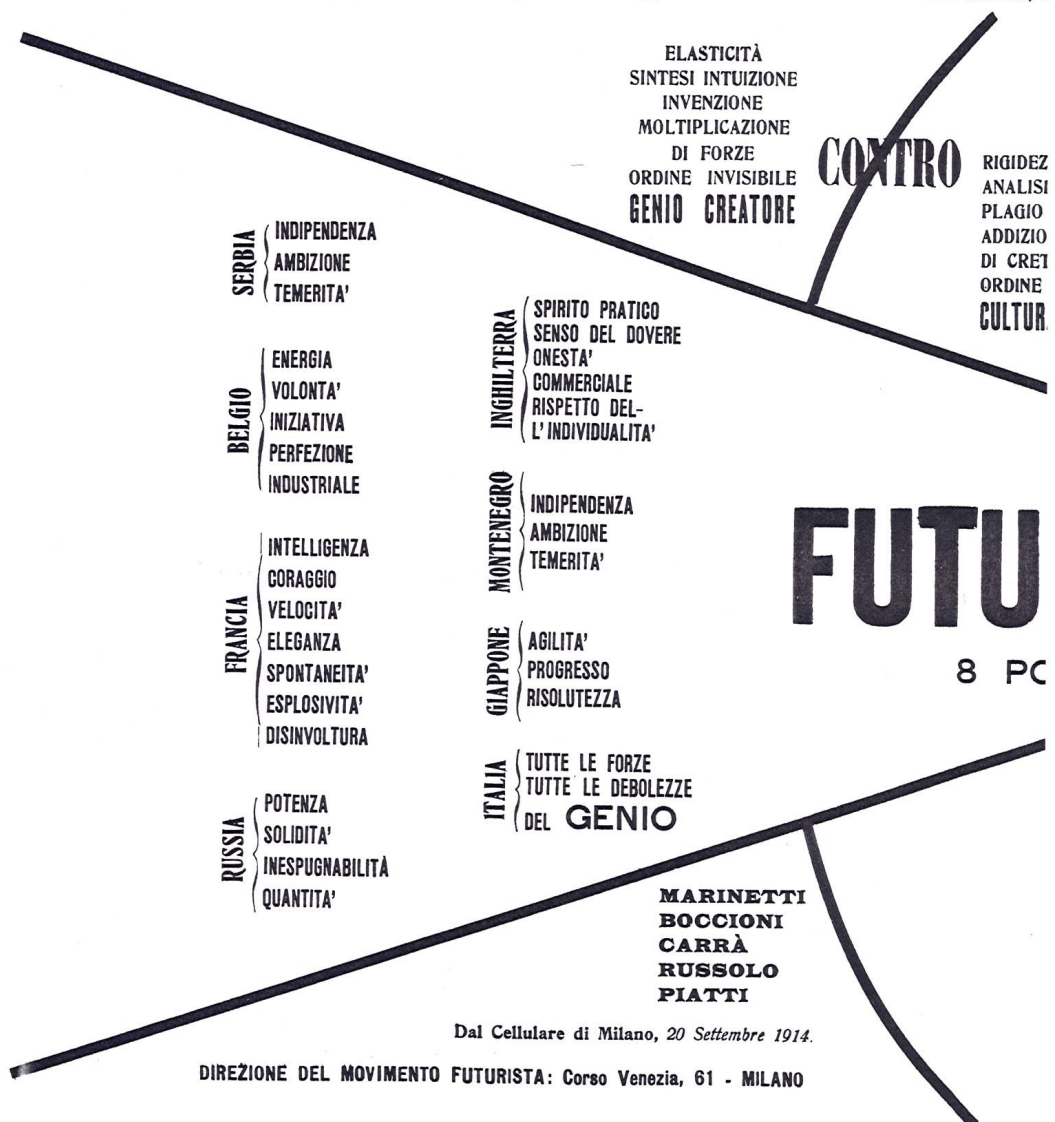
[69]



SINTESI FUTURISTA DELLA GUERRA

SINTESI FUTURISTA

Glorifichiamo la Guerra, che per noi è la sola igiene del mondo (*1° Manife.*)
Le vecchie cattedrali non c'interessano; ma neghiamo alla Germania me-
d'arte. Questo diritto appartiene soltanto al Genio creatore italiano, c



Dal Cellulare di Milano, 20 Settembre 1914.

DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA: Corso Venezia, 61 - MILANO

LA DELLA GUERRA

do (*1° Manifesto del Futurismo*) mentre per i Tedeschi rappresenta una grassa spanciata da corvi e da iene. Germania medioevale, plagiaria, balorda e priva di genio creatore il diritto futurista di distruggere opere d'arte italiane, capace di creare una nuova bellezza più grande sulle rovine della bellezza antica.

O RIGIDEZZA
ANALISI
PLAGIO METODICO
ADDIZIONE
DI CRETINERIE
ORDINE NUMISMATICO
CULTURA TEDESCA

GERMANIA
PEGORAGGINE
+ GOFFAGGINE
+ FILOSOFUMO
+ PESANTEZZA
+ ROZZEZZA
+ BRUTALITA'
+ PEDANTISMO
PROFESSORALE
+ ARCHEOLOGIA
+ COSTIPAZIONE DI
CAMELOTE INDUSTRIALE
+ SCOCCIATORI e GAFFEURS

FUTURISMO CONTRO **PASSATISMO**

8 POETI CONTRO I LORO CRITICI PEDANTI

AUSTRIA
CRETINERIA
+ SUDICIUME + FEROCIA
+ BALORDAGGINE POLI-
ZIESCA + SANGUE RAG-
GRUMATO + FORCA +
SPIONAGGIO + BIGOTTISMO
+ PAPALISMO
+ INQUISIZIONE
+ PERQUISIZIONE
+ CIMICI + PRETI

LACERBA

8101

9436

28-X-87

2.037 "1909/1944" (104)
 2.037 "1909/1944" MAN

ANNO III, N. 7
 Periodico settimanale

14 Febbraio 1915, FIRENZE, Via Ricasoli, 8
 Direttore: GIOVANNI PAPINI

IL N. 2 SOLDI
 L'ANNO 4 LIRE

PALAZZESCHI, PAPINI, SOFFICI, Futurismo e Marinettismo — MOSCARDELLI, Tre, Valzer — AGNOLETTI, Al re, a Salandra, a Sonnino — LEBRECHT, Decorazione — FALLACARA, Grottesco — SOFFICI, Chiodi nella zucca — PAPINI, Fuori i tedeschi! — PALAZZESCHI, Spazzatura.

Futurismo e Marinettismo

I.

Nel Futurismo c'è stata sempre confusione di principi e di uomini. Negli ultimi tempi, in seguito ad alcune separazioni e a nuovi arruolamenti, la confusione è cresciuta. Essendo il Futurismo l'unico movimento artistico italiano vivo e importante ci sembra necessario, per salvarlo, metter le cose in chiaro.

C'è una grande eredità messa insieme da sforzi comuni di molti: si tratta di spartirla per evitare equivoci e contestazioni. Ci sembra che per mettere un po' d'ordine in questa mobile mistura basti ricorrere a una semplice classificazione binaria. Già nell'ultimo numero di *Lacerba* del 1914 — dove spiegammo le ragioni del nostro appararci dal Futurismo ufficiale — accennammo all'esistenza di due correnti ben distinte per carattere, arte e pensiero che finora son rimaste unite per necessità di lotta, per casi di amicizia e per alcuni scopi comuni. Riteniamo che i due nomi di Futurismo e Marinettismo vadan bene per indicare queste due correnti ch'eran destinate necessariamente a separarsi. A ognuno il suo e i suoi.

2.

Per Futurismo intendiamo un movimento di pensiero il cui fine preciso è di creare e diffondere valori sostanzialmente ed effettivamente nuovi o per meglio dire valori la cui verificaione dovrà trovarsi nell'avvenire. Le sue basi teoriche vanno stabilite in un approfondimento dei più azzardosi problemi filosofici, estetici, psicologici, morali, operato mediante una sensibilità non solo attuale ma precorritrice, non solo strana ma acuta fino allo spasimo. Le sue forme d'estrinsecazione possono, anzi devono essere,

immensamente libere, originali, sincere, sciolte da ogni costrizione logica discorsiva; puramente espressive e propulsive. In questo senso il Futurismo, risultato estremo di precedenti culture ed esperienze creative, dovrà iniziare un periodo culturale e creativo assolutamente distinto dai precedenti sebbene ad essi intimamente collegato, come vuole la necessità storica di ogni sviluppo spirituale.

Perciò esso tende a una liberazione totale e definitiva dell'uomo e non può, neppure nelle sue manifestazioni di azione immediata, piegarsi a qualunque forma d'ingteggiamiento solidarista. Sulla stessa parola Italia esso mette la parola Libertà e su tutte le parole quelle di Genio e Originalità.

3.

Altra è l'essenza, altri i caratteri di ciò che noi definiamo Marinettismo. Il Marinettismo ha mostrato di tendere bensì a una creazione e propagazione di forme nuove, senonchè, mancando assolutamente di quelle vere basi teoriche, incapace di quelli approfondimenti, le sue realizzazioni si sono rivelate anzitutto esteriori, non solo, ma soltanto in apparenza originali e attuali.

Al Marinettismo, che si serve di una tecnica nuova manca una sensibilità rinnovata, purificata. Rifiutando ciecamente il passato esso tende ciecamente all'avvenire, ma poichè non si dà arte o pensiero che non sia una propaggine sublimata di un'arte o di un pensiero anteriori, il Marinettismo si trova come un fenomeno isolato senza reale attinenza col futuro, appunto perchè non l'ha col passato. Invece di superare e oltrepassare la cultura coll'assorbirla e l'approfondirla, esso l'odia di quell'odio che il contadino ha per la macchina che non ha mai visto o la nega. Mancandogli quella finezza che sola s'acquista coll'intel-

LACERBA

ligente esplorazione delle teorie e dell'arti precedenti, esso cade assai spesso in trovate programmatiche superficiali che non ripagano l'effettiva vuotezza con l'apparente novità esterna. In quei programmi, che sembrano colpi di rinnovazione e scoperte magnifiche, sono annidati concetti e pregiudizi tali che, portati alle loro conseguenze rigorose, annullano e distruggono il significato stesso del movimento.

Ma per esser più chiari presentiamo qui, in tanti quadri sintetici, i principi e i nomi che si contrappongono.

4.

Tendenze e Teorie

FUTURISMO	MARINETTISMO.
Supercultura	Ignoranza
Assorbimento e superamento della cultura	Culto dell' Ignoranza
Disprezzo del culto del passato	Disprezzo del passato
Immagini in libertà	Parole in libertà
Lirismo essenziale	Naturalismo descrittivo
Sensibilità nuova	Tecnicismo nuovo
Acutezza	Semplicismo
Originalità	Stranezza formale
Ironia	Profetismo, serietà
Clownismo, funambolismo	Goliardismo propagandista
Allegria artificiale	Ottimismo messianico
Raffinatezza, rarità	Pubblicolatria, neofitismo
Aristocrazia	Imperialismo umanitario
Passione della libertà	Solidarietà, disciplina
Combattività	Militarismo
Patriottismo	Sciovinismo
Antireligiosismo integrale	Religiosità laica
Amoralismo	Moralismo
Libertà sessuale	Disprezzo della donna
Latinità	Americanismo, germanismo

5.

Precursori

FUTURISMO	MARINETTISMO
Voltaire	Rousseau
Baudelaire	Victor Hugo
Leopardi	Zola
Mallarmé	Verhaeren
Rimbaud	René Ghil
Laforegue	Gustave Kahn
Stendhal	Paul Adam
Tristan Corbière	Nicolas Beaudouin
Nietzsche	D'Annunzio
James	Mario Morasso
Courbet	Delacroix
Cézanne	Kodin
Rosso	Segantini
Renoir	Signac
Matisse	De Groux

6.

Aderenti

FUTURISMO.

Carlo Carrà
Corrado Govoni
Aldo Palazzeschi
Giovanni Papini
Balilla Pratella
Gino Severini
Ardengo Soffici
Italo Tavolato

MARINETTISMO

Poesia :

F. T. Marinetti
Armando Mazza
Luciano Folgore
Francesco Cangiullo
Auro d'Alba
Guglielmo Jannelli
Paolo Buzzi
Enrico Cavacchioli
Mario Bétuda
Radiante
Todino
Guizzidoro
Gesualdo Manzella Frontini
Massimo Campigli
Giuseppe Carrieri
Dinamo Correnti
Gustave Fivé

Pittura

Umberto Boccioni
Giacomo Balla
Mac Delmarle
Ugo Giannattasio
Armando Cavalli
Giovanni Malmerendi

Arte dei rumori

Luigi Russolo
Ugo Piatti

Architettura

Antonio Sant'Elia

Misurazione e Teatro

Bruno Corradini
Emilio Settimelli

Dobbiamo avvertire, per debito di storici, che questo elenco di marinettiani non è completo. Sappiamo che in questi tempi Marinetti sta reclutando nuovi seguaci a Marradi, Empoli, Messina, Prato, Bagnacavallo, Recanati ed altre località dell'Italia centrale e meridionale.

7.

Noi cerchiamo, nei due anni passati, di dare un contenuto d'idee e di novità sostanziali al Futurismo indifferenziato ch'esisteva allora, ma vedendo che il Marinettismo tentava invece di foggiare a sua immagine e somiglianza tutta quanta l'attività del gruppo, abbiamo sentito la necessità di queste nette distinzioni. Dopo aver noi tentato di fare per la morale ciò che altri aveva fatto per l'estetica, dopo

LACERBA

aver chiarito lucidamente le direzioni più anticipatrici dell'arte moderna, i Marinettisti ci hanno accusato di portare come solo contributo il « becerismo » e la pornografia, la quale, infatti, mancava interamente a quelle tipiche opere marinettiste che sono il *Roi Bombance* e il *Mafarka*.

Resta dunque inteso che gli otto artisti e pensatori sunnominati — fra i quali siamo noi tre — sono e rimangono Futuristi e che tutti gli altri e quelli che verranno seguono le istruzioni e gli esempi di F. T. Marinetti e perciò devono essere chiamati più esattamente Marinettisti. *Lacerba*, dunque, è fatta da futuristi e rimane nella linea futurista [Se, il Futurismo essendo una parola, questa parola dev'essere ripiena di quei significati da noi posti in principio] e si riserba perciò ogni libertà di giudizio verso i marinettisti e il Marinettismo.

**PALAZZESCHI
PAPINI
SOFFICI**

TRE

Tre uomini e tre bicchieri
e tre famiglie povere
in tre diecimi di vino.

in questa foresta animale
tremo per quel diecimo di vino
sorvegliato come una medicina :
nel vetro rosso celeste arancione
si specchiano le maschere della via —
affogato in quel diecimo e perduto —

sprofondato nelle voragini
tornato a guardare le lampade
volteggio sull'orlo del bicchiere —
precipiterò non mi alzerò più ?

chi di voi tre morrà primo ?
e potrebbe essere un veleno
l'ultimo sorso di vino
e non lo sapreste
e lo berreste
e ne morreste —

agonizziamo tutt'e tre
ma abbiamo gli occhi lucidi ridenti —
alza gli occhi tu primo
giovano giovanino
sbarbato occhi di spillo
ipnotizzato dal veridico
di mezzo bicchiere di vino
tu morrai per primo —
ma guarda battere le tempie del vecchio
sussultano come tamburi di ovatta
suonano la marcia nuziale
di nostra morte Signora —

finalmente ecco il terzo
ecco il terzo — lui ! —

più triste più malato di tutti
portato dall'anima disorientata
chiede un bicchiere di vino
in una farmacia —
pensato sempre (questo sarà l'ultimo —
non berrò più — morirò prima di sera)
carezzato i cristalli nevrastenici
con mani di fanciulla scottanti
pianto per le bottiglie lucide
eternamente sveglie
non dormir mai non riposare mai
finir in fondo a un bicchiere !

per questo terzo diecimo
composto con la miseria di un anno
preparate le barelle e i tamponi —

gli hanno detto che cadrà per la via
come un frutto maturo dall'albero
lo toccherete con le vostre mani
morrete voi stessi di spavento
per quelle carni giovani straziate.

VALZER

e tutti ballavano e cantavano
il valzer blu della notte :
nel chiaroscuro della nebbia fino alla gola
anch'io ballai
la tarantella pazza dei sonnambuli
e cacciai dalla bocca stracci ardenti
e nastri e ova sode e cravatte e solini
ma quel valzer non finiva più —
urlando con l'anima alla gola precipitai
ma ballavo ancora
tutto inzuppato di gioia-come un elisir.

MOSCARDELLI

AL RE A SALANDRA, A SONNINO

desideriamo far sapere che siamo pronti

La preparazione dell'anima nazionale era più importante di quella militare. Adesso è un fatto compiuto. I tre cittadini a cui parlo ci sappiano dire se anche la preparazione loro è un fatto compiuto.

O meglio, non ce lo dicano ; continuino pure a tacere ; ma guai a loro se il silenzio non è gravido.

Chi ha dovuto sudare di più ? loro a rimediare lo sciupio e le frodi esiziali del barattiere Giolitti o noi a colmare il vuoto della coscienza italiana ?

Fatica spesa bene per un verso e per l'altro.

Quando scrivevo sulle cantonate : *lo storpio Sanguiliano non deve storpiare l'Italia*, dissero che ero un cece in Arno.

No, s'era già dodici ceci ; ma oggi siamo un milione che si dice : *Il traditore Giolitti non deve tradire l'Italia*.

Potrete osservare : Finchè si dice non si fa.

Ne convergo, ma c'è il resto. Un milione grida il grido giusto. Mille hanno pronto l'atto giusto.

Molti scrittori semi-futuristi o mal convertiti al futurismo crearono nel pubblico italiano una assurda confusione tra *futurismo* e una specie di *rivoluzionarismo* dilettantesco, fatto di pessimismo, di anarchia intellettuale, di individualismo isolatore, di antisolidarietà artistica e di beccherismo. Cosicchè molti credono che per esser futuristi basti rivoltarsi contro tutto e contro tutti, prendere a rovescio tutti i principi accettati, contraddirsi sistematicamente ogni giorno, distruggere per distruggere, insomma, e vomitare parolacce.

Siamo intraprenditori di demolizioni, ma per ricostruire. Sgombriamo le macerie per poter andare più avanti. Consideriamo futurista la sincerità assoluta di pensiero e d'espressione. (Es.: *Mafarka il Futurista* e *Roi Bombance*) Consideriamo invece passatista il volgare, facilissimo e antichissimo turpiloquio, che alcuni per equivoco chiamano *futurista*.

Futurismo è: *rafforzamento e difesa del genio italiano* (creazione, improvvisazione) *contro l'ossessione culturale* (musei, biblioteche); *solidarietà di novatori italiani contro la camorra degli accademici, degli opportunisti, dei plagiarii, dei commentatori, dei professori e degli albergatori; preparazione d'un'atmosfera favorevole ai novatori; temerità per un infinito progresso italiano; disinteresse eroico per dare all'Italia e al mondo più forza, più coraggio, più luce, più libertà, più novità, più elasticità; ordine di marcia e di battaglia + batterie alle spalle per non indietreggiare mai.*

Il futurismo vuole introdurre brutalmente la vita nell'arte; combatte il vecchio ideale degli esteti, statico, decorativo, effeminato, prezioso, schizzinoso, che odiava l'azione. Negli ultimi 30 anni, l'Europa fu ammorbata da uno schifoso intellettualismo socialistoide, antipatriottico, internazionalista, il quale separa il corpo dallo spirito, vagheggia una stupida ipertrofia cerebrale, insegna il perdono delle offese, annunzia la pace universale e la scomparsa della guerra, i cui *orrori* sarebbero sostituiti da battaglie d'idee. Contro questo intellettualismo d'origine germanica il futurismo si scagliò esaltando l'istinto, la forza, il coraggio, lo sport e la guerra.

Gli artisti, finalmente vivi, non più sulle cime sprezzanti dell'estetismo, volevano collaborare, come operai e soldati, al progresso mondiale. Progresso continuo; esautorazione dei morti, dei vecchi, dei lenti, degli indecisi, dei vili, dei melliflui, dei delicati, degli effeminati, dei nostalgici. Eroismo quotidiano. Tutti i pericoli e tutte le lotte. Le mani sporche per aver scavata la trincea, pronte alla penna, al remo, al timone, al volante, allo schiaffo, al pugno, al fucile.

Alcuni spiriti veloci ma antipratici ci rimproverano di non spingere il futurismo alle sue ultime conclusioni, che sarebbero, secondo loro: isolarsi, non scrivere più, non dipingere più, dato il pubblico inintelligente, ecc.

Noi rispondiamo: **1.** — Il futurismo non è e non sarà mai *profetismo*. Le vostre ultime conclusioni non sono prevedibili da chicchessia. Potete anche aver ragione. Neghiamo ad ogni modo la *Logica* che vi guida nelle vostre profezie. Crediamo con Bergson che *la vie déborde l'intelligence*, cioè straripa, avviluppa e soffoca la piccolissima intelligenza. Non si può intuire il prossimo futuro, se non collaborandovi col vivere *tutta* la vita. Da ciò il nostro violento e assillante amore per l'azione. Siamo i futuristi *di domani* e non *di posdomani*. Intravediamo dove andremo a finire, ma cacciamo sistematicamente dal nostro spirito queste visioni, quasi sempre anti-igieniche, poichè quasi sempre nate da uno stato di scoraggiamento. Diffidiamo di loro, poichè esse conducono all'anarchia intellettuale, all'egoismo assoluto, e cioè alla negazione dello sforzo, dell'energia modificatrice. Non saremo mai dei profeti pessimisti, annunziatori del gran Nulla. Il nostro Futurismo pratico e fattivo prepara un Domani dominato da noi.

2. — Noi osteggiamo feroceamente i critici, inutili o pericolosi sfruttatori, non il pubblico

ch
Ciò
di

ter
gr
sp
l'e
rie
me
uo
tr

cis
po
tr
tr
sc
qu
S

di
po
co
ris
zi

in
bl
fa
er
so
se
il
ba
tis
ca

m
gr
gr
cc
G
nc
te

che vogliamo elevare ad una più alta comprensione della vita. Il pubblico ci ha spesso fraintesi. Ciò era naturale, data la superficialità balorda delle poche idiozie professorali che gli servono di cervello. Il pubblico però ci comprenderà; è questione d'energia: questa, la possediamo.

Le folle che ci hanno fischiati, hanno involontariamente ammirato in noi degli artisti disinteressati che eroicamente lottano per rinvigorire, ringiovanire e accelerare il genio italiano. Il gran blocco d'idee nuove formato da noi rotola qua e là nel fango e sulle pietre, spinto e sporcato dalle mani di allegri monelli. Questi, beffeggiando gli strani colori esterni di quell'enorme giocattolo inatteso, subiscono il suo contenuto incandescente e magnetico. Non è retorica: la parola *Futurismo* ha fatto da sola, prodigiosamente, molto bene all'Italia e al mondo. Dovunque, in ogni questione, nei parlamenti, nei consigli comunali e nelle piazze, gli uomini si dividono in *passatisti* e *futuristi*. (Oggi, in Italia, *passatisti* è sinonimo di *neutralisti*, *pacifisti ed eunuchi*, mentre *futuristi* è sinonimo di *anti-neutralisti violenti*).

Fra i nuovi futuristi, che aumentano, alcuni sono mal convertiti e poco audaci. Altri, audacissimi, scavalcano le belle possibilità di domani per esplorare le affascinanti impossibilità di posdomani. Noi gridiamo a tutti: *Avanti! Avanti! Azione! Guai a chi si ferma o indietreggia, per negare, discutere o sognare! Combattiamo ogni ideale futuro che possa troncare il nostro sforzo d'oggi e di domani! In Italia, anzitutto*, poichè abbiamo coscienza delle nostre forze misurate sui confini geografici della nostra Patria. Il futurismo conquista il mondo attraverso un'Italia sempre più futurista.

STUDENTI ITALIANI!

Il futurismo dinamico e aggressivo si realizza oggi pienamente nella grande guerra mondiale che — solo — prevede e glorificò prima che scoppiasse. **La guerra attuale è il più bel poema futurista apparso finora:** il futurismo segnò appunto l'irrompere della guerra nell'arte, col creare quel fenomeno che è la Serata futurista (efficacissima propaganda di coraggio). Il futurismo fu la militarizzazione degli artisti novatori. Oggi, noi assistiamo ad un'immensa esposizione futurista di quadri dinamici e aggressivi, nella quale vogliamo presto entrare ed esporci.

Il Dinamismo plastico, la Musica pluritonale senza quadratura, l'Arte dei Rumori e le Parole in libertà sono le espressioni artistiche naturali di quest'ora futurista. I bombardamenti, i treni blindati, le trincee, i duelli d'artiglieria, le cariche, i reticolati elettrizzati, non hanno nulla a che fare colla poesia passatista classicheggiante, tradizionale, archeologica, georgica, nostalgica, erotica (Baudelaire, Mallarmé, Verlaine, Carducci, Pascoli, D'Annunzio). Questa poesia pacifista è sotterrata. — Oggi trionfano le Parole in libertà, valutazione lirica delle Forze, senza prosodia, senza sintassi, senza punteggiatura, senza dettagli analitici, decorativi e gentili; lirismo che afferra il lettore colle sue tavole sinottiche di valori lirici, i suoi schizzi topografici da aviatore, le sue battaglie di caratteri tipografici e il cannoneggiamento delle sue onomatopoeie. I poeti passatisti vorrebbero denigrare le parole in libertà chiamandole *lirismo telegrafico*. Noi futuristi cantiamo la loro morte *telegraficamente*, e questo ci evita di sentire a lungo il loro fetore.

Essi sospirano flebilmente sugli orrori della guerra, o commemorano pomposamente gli eroi morti; guardano la guerra tremando, come i buoi e le pecore sonnecchianti di notte nei chiusi guardano il lontanissimo respiro elettrico delle città. La guerra è per loro un contrasto elegante, un nuovo motivo poetico, un pretesto per rievocare Greci e Romani in mostruosi cortei di terzine, fra le rovine del loro cervello. Questi portavoce del pacifismo, combattendo la Germania e l'Austria, sperano di uccidere la Guerra come un avanzo di barbarie. La Guerra non può morire, poichè è una legge della vita. Vita = aggressione. Pace universale = decrepitezza e agonia delle razze. Guerra = collaudo sanguinoso e necessario della forza di un popolo.

Ciò che bisogna uccidere e che deve morire è il passatismo teutonico, fatto di pecoraggine inintelligente, di balordaggine pedantesca e professorale, d'ossessione culturale e plagiaria, di orgoglio contadinesco, di spionaggio sistematico e d'imbecillità poliziesca.

Noi paroliberi, pittori, musicisti, rumoristi e architetti futuristi abbiamo sempre considerata la Guerra come unica ispirazione dell'arte, unica morale purificatrice, unico lievito della pasta umana. Soltanto la Guerra sa svecchiare, accelerare, aguzzare l'intelligenza umana, alleggerire ed aerare i nervi, liberarci dai pesi quotidiani, dare mille sapori alla vita e dell'ingegno agl'imbecilli. La Guerra è l'unico timone di profondità della nuova vita aeroplanica che prepariamo.

La Guerra, futurismo intensificato, non ucciderà mai la Guerra, come sperano i passatisti, ma ucciderà il passatismo. La Guerra è la sintesi culminante e perfetta del progresso (velocità aggressiva + semplificazione violenta degli sforzi verso il benessere). La Guerra è una imposizione fulminea di coraggio, di energia e d'intelligenza a tutti. Scuola obbligatoria d'ambizione e d'eroismo; pienezza di vita e massima libertà nella dedizione alla patria.

Per una nazione povera e prolifica la guerra è un affare: acquistare colla sovrabbondanza del proprio sangue la terra che manca. Invece la parte privilegiata e dominatrice di una nazione ricca comprende, nel raggiungere la grande ricchezza, che questa non è lo Scopo. Miserevole agitazione delle notti parigine e londinesi prima della guerra! Gesticolazione eroicomica di giovani lords arrampicati per bravata sul tetto di una velocissima limousine piena di donne ricchissime che col più bel sorriso e sotto i più bei gioielli digerivano la più raffinata delle cene! Al di là dello sperpero affannoso (donne, toilettes, champagne, giuoco, cavalli) essi invocavano senza saperlo la grande atmosfera esplosiva ed esaltante del pericolo continuo e dell'eroismo collettivo, che sola può riempire e nutrire i nervi dell'uomo.

Dopo aver giuocato distrattamente, a piccole puntate, coll'arte, coll'amore o colla politica, essi sentono oggi la necessità di rischiare tutto in un colpo solo, nel gran giuoco definitivo della guerra, per aumentare la forza della Patria. Patria = espansione + moltiplicazione dell'io. Patriottismo italiano = contenere e sentire in sé tutta l'Italia e tutti g'italiani di domani.

La Guerra esautorerà tutti i suoi nemici: diplomatici, professori, filosofi, archeologi, critici, ossessione culturale, greco, latino, storia, senilismo, musei, biblioteche, industria dei forestieri. La Guerra svilupperà la ginnastica, lo sport, le scuole pratiche d'agricoltura, di commercio e industriali. La Guerra ringiovanirà l'Italia, l'arricchirà d'uomini d'azione, la costringerà a vivere non più del passato, delle rovine e del dolce clima, ma delle proprie forze nazionali.

STUDENTI ITALIANI!

Oggi più che mai la parola *Italia* deve dominare sulla parola *Libertà*. Tutte le libertà, eccettuata quella di essere vigliacchi, pacifisti, neutralisti. Tutti i progressi nel cerchio della nazione. Cancelliamo la gloria romana con una gloria italiana più grande. Combattiamo dunque la cultura germanica, non già per difendere la cultura latina, ma combattiamo tutte e due queste culture ugualmente nocive, per difendere il genio creatore italiano d'oggi. A Mommsen e a Benedetto Croce, opponiamo lo *scugnizzo* italiano. Faremo i conti più tardi coi pacifisti antimilitaristi e internazionalisti, più o meno convertiti alla guerra. Abbasso le discussioni! Tutti d'accordo e in massa contro l'Austria! La nostra grande guerra igienica non è nelle mani di Salandra, ma nelle vostre! Vogliatela, e la faremo! Cominciate collo scopare fuori dalle università i vecchi bidelli tedescofli (*de lollis, barzellotti, benedetto croce*, ecc.) che abbiamo fischiati insieme!

MILANO, 29 Novembre 1914.

F. T. Marinetti.

Uccidiamo il chiaro di luna!

1.

— Olà! grandi poeti incendiari, fratelli miei futuristi!... Olà! Paolo Buzzi, Gian Pietro Lucini, Palazzeschi, Cavacchioli, Govoni, Altomare, Folgore, Cardile, Boccioni, Carrà, Russolo, Balla, Severini, Pratella, D'Alba, Mazza, Carreri, Frontini! Usciamo da Paralisi, devastiamo Podagra e stendiamo il gran Binario militare sui fianchi del Goriankar, vetta del mondo!

Uscivamo tutti dalla città, con un passo agile e preciso, che sembrava volesse danzare cercando ovunque ostacoli da superare. Intorno a noi, e nei nostri cuori, l'immensa ebbrietà del vecchio sole europeo, che barcollava tra nuvole color di vino.... Quel sole ci sbattè sulla faccia la sua gran torcia di porpora incandescente, poi crepò, vomitandosi tutto all'infinito.

Turbini di polvere aggressiva; accecante fusione di zolfo, di potassa e di silicati per le



vetrate dell'Ideale!... Fusione d'un nuovo globo solare che presto vedremo risplendere!

— Vigliacchi! — gridai, voltandomi verso gli abitanti di Paralisi, ammucchiati sotto di noi, massa enorme di obici irritati, già pronti per i nostri futuri cannoni.

« Vigliacchi! Vigliacchi!... Perchè queste vostre strida di gatti scorticati vivi?... Temete forse che appiechiamo il fuoco alle vostre catapecchie?... Non ancora!... Dovremo pur scaldarci, nell'inverno prossimo!... Per ora, ci accontentiamo di far saltare in aria tutte le tradizioni, come ponti fradici!... La guerra?... Ebbene, sì: essa è la nostra unica speranza, la nostra ragione di vivere, la nostra sola volontà!... Sì, la guerra! Contro di voi, che morite troppo lentamente, e contro tutti i morti che ingombrano le nostre strade!...

« Sì, i nostri nervi esigono la guerra! e disprezzano la donna, poichè noi temiamo che braccia supplici s'intreccino alle nostre ginocchia, la mattina della partenza!... Che mai pretendono le donne, i sedentari, gl'invalidi, gli ammalati, e tutti i consiglieri prudenti? Alla loro vita vacillante, rotta da lugubri agonie, da sonni tremebondi e da incubi gravi, noi prefe-

riamo la morte violenta e la glorifichiamo come la sola che sia degna dell'uomo, animale da preda.

« Vogliamo che i nostri figliuoli seguano allegramente il loro cupriccio, avversino brutalmente i vecchi e sbeffeggino tutto ciò che è consacrato dal tempo!

« Questo v'indigna? Mi fischiate?... Alzate la voce!... Non ho udita l'ingiuria! Più forte! Che cosa?... Ambiziosi?... Certamente! Siamo degli ambiziosi, noi, perchè non vogliamo strofinarci ai vostri fetidi velli, o gregge puzzolente, color di fango, canalizzato nelle strade antiche della Terra!... Ma « ambiziosi » non è la parola esatta!... Noi siamo piuttosto dei giovani artiglieri in baldoria!... E voi dovete, anche a vostro dispetto, abitarvi al frastuono dei nostri cannoni! Che cosa dite?... Siamo pazzi?... Evviva! Ecco finalmente la parola che aspettavo!... Ah! Ah! Bellissima trovata!... Prendete con cautela questa parola d'oro massiccio, e tornatevene presto, in processione, per celarla nella più gelosa delle vostre cantine! Con quella parola fra le dita e sulle labbra, potrete vivere ancora venti secoli!... Per conto mio, vi annuncio che il mondo è fradicio di saggezza!... « È perciò che noi oggi insegnamo l'eroismo

metodico e quotidiano, il gusto della disperazione, per la quale il cuore dà tutto il suo rendimento, l'abitudine all'entusiasmo, l'abbandono alla vertigine...

« Noi insegnamo il tuffo nella morte tenubrosa sotto gli occhi bianchi e fissi dell'Ideale... E noi stessi daremo l'esempio, abbandonandoci alla furibonda Sarta delle battaglie, che, dopo averci cucita addosso una bella divisa scariatta, sgargiante al sole, ungerà di fiamme i nostri capelli spazzolati dai proiettili... Così appunto la calura di una sera estiva spalma i campi d'uno scivolante fulgore di luceiole.

« Bisogna che gli uomini elettrizzino ogni giorno i loro nervi ad un orgoglio temerario... Bisogna che gli uomini giuochino d'un tratto la loro vita, senza spiare i biscazzieri bari e senza controllare l'equilibrio delle *roulottes*, stando chini sui vasti tappeti verdi della guerra, covati dalla fortunosa lampada del sole. Bisogna, — capite? — bisogna che l'anima lanci il corpo in fiamme, come un brulotto, contro il nemico, l'eterno nemico che si dovrebbe inventare se non esistesse!...

« Guardate, laggiù, quelle spiche di grano, allineate in battaglia, a milioni!... Quelle spiche,

agili soldati dalle baionette aguzze, glorificano la forza del pane, che si trasforma in sangue, per sprizzar dritto fino allo Zenit. Il sangue, sappiatelo, non ha valore nè splendore, se non liberato, col ferro o col fuoco, dalla prigione delle arterie! E noi insegneremo a tutti i soldati *armati* della terra come il sangue debba essere versato.... Ma, prima, converrà ripulire la grande Caserma dove voi pullulate, insetti che siete!... Ci vorrà poco... Frattanto, cimici, potete ancora tornare, per questa sera, agli immondi giacigli tradizionali, su cui noi non vogliamo più dormire!

Mentre volgevo loro le spalle, io sentii, dal dolore della mia schiena, che troppo a lungo avevo trascinato, nella rete immensa e nera della mia parola, quel popolo moribondo, coi suoi ridicoli guizzi di pesce ammucciato sotto l'ultima ondata di luce che la sera spingeva alle scogliere della mia fronte.

2.

La città di Paralisi, col suo grido di pol-laio, coi suoi orgogli impotenti di colonne troncate, con le sue cupole tronfie che partoriscono

statuette meschine, col capriccio dei suoi fumi di sigaretta sopra bastioni puerili offerti ai buffetti... scomparve alle nostre spalle, danzando al ritmo dei nostri passi veloci.

Davanti a me, ancora distante alcuni chilometri, si delineò ad un tratto il Manicomio, alto sulla groppa di una collina elegante, che sembrava trotterellare come un puledro.

— Fratelli, — diss'io — riposiamoci per l'ultima volta, prima di muovere alla costruzione del gran Binario futurista!

Ci coricammo, tutti fasciati dall'immensa follia della Via Lattea, all'ombra del Palazzo dei vivi, e subito tacque il fracasso dei grandi martelli quadrati dello spazio e del tempo... Ma Paolo Buzzi non poteva dormire, poichè il suo corpo spossato sussultava ad ogni istante alle punture delle stelle velenose che ci assalivano da ogni parte.

— Fratello! — mormorò — scaccia lontano da me codeste api che ronzano sulla rosa porporina della mia volontà!

Poi si riaddormentò nell'ombra visionaria del Palazzo ricolmo di fantasia, da cui saliva la melopea cullante ed ampia della eterna gioia.

Enrico Cavacchioli sonnecchiava e sognava ad alta voce:

— Io sento ringiovanire il mio corpo ventenne!... Io ritorno, d'un passo sempre più infantile, verso la mia culla... Presto, rientrerò nel ventre di mia madre!... Tutto, dunque, mi è lecito!... Voglio preziosi gingilli da rompere... città da schiacciare, formicai umani da sconvolgere!... Voglio addomesticare i Venti e tenerli a guinzaglio... Voglio una muta di Venti, fluidi levrieri, per dar la caccia ai cirri flosei e barbuti!

La respirazione dei miei fratelli dormienti fingeva il sonno di un mare possente, su una spiaggia. Ma l'entusiasmo inesauribile dell'aurora traboccava già dalle montagne, tanto copiosamente la notte aveva dovunque versato profumi e linfe eroiche. Paolo Buzzi, bruscamente sollevato da quella marea di delirio, si contorse, come nell'angoscia di un incubo.

— Li udite, i singhiozzi della Terra?... La Terra agonizza nell'orrore della luce!... Troppi soli si chinano al suo livido capezzale! Bisogna lasciarla dormire!... Ancora! Sempre!... Datemi delle nuvole, dei mucchi di nuvole, per coprire i suoi occhi e la sua bocca che piange!

A queste parole il Sole ci porse, dall'estremità dell'orizzonte, il suo tremulo e rosso volante di fuoco.

— Alzati, Paolo! — gridai allora. — Afferra quella ruota!... Io ti proclamo guidatore del mondo!... Ma, ahimè, noi non potremo bastare al gran lavoro del Binario futurista! Il nostro cuore è ancora pieno di un ciarpame immondo: code di pavoni, pomposi galli di banderuole, leziosi fazzoletti profumati!... E non abbiamo ancora scacciate dal nostro cervello le lugubri formiche della saggezza.... Ci vogliono dei pazzi!... Andiamo a liberarli!

Ci avvicinammo alle mura imbevute di gioia solare, costeggiando una sinistra vallata, ove trenta gru metalliche sollevano, stridendo, dei vagoncini pieni d'una biancheria fumigante, inutile bucato di quei Puri, lavati già da ogni sozzura di logica.

Due alienisti comparvero, categorici, sulla soglia del Palazzo. Io non avevo fra le mani che uno smagliante fanale d'automobile; e fu col suo manico di lucido ottone che inculcai loro la morte.

Dalle porte spalancate, pazzi e pazze, scarmiciati, seminudi, eruppero a migliaia, torren-

zialmente, così da ringiovanire e ricolorare il volto rugoso della Terra.

Alecuni vollero subito brandire, come bastoni d'avorio, i campanili lucenti; altri si misero a giuocare al cerchio con delle cupole.... Le donne pettinavano le loro lontane capigliature di nuvole con le acute punte di una costellazione.

— O pazzi, o fratelli nostri amatissimi, seguitemi!... Noi costruiremo il Binario sulle cime di tutte le montagne, fino al mare! Quanti siete?... Tremila?... Non basta! D'altronde, la noia e la monotonia troncheranno in breve il vostro bello slancio.... Corriamo a domandar consiglio alle belve dei serragli accampati alle porte della Capitale. Sono gli esseri più vivi, i più sradicati, i meno vegetali! Avanti!... A Podagra! A Podagra!...

E partimmo, scarica formidabile di una chiusa immane.

L'esercito della follia si avventò di pianura in pianura, colò per le valli, ascese rapido alle cime, con lo slancio fatale e facile d'un liquido entro enormi vasi comunicanti, e infine mitragliò di grida, di fronti e di pugni le mura di Podagra, che risuonò come una campana.

Dopo avere ubbriacati, uccisi o calpestati i guardiani, la gesticolante marea inondò l'immenso corridoio melmoso del serraglio, le cui gabbie, piene di velli danzanti, ondeggiavano nel vapore delle urine selvatiche e oscillavano, più leggere che gabbie di canarini, fra le braccia dei pazzi.

Il regno dei leoni ringiovanì la Capitale. La ribellione delle criniere e il voluminoso sforzo delle groppe inarcate a leva scolpivano le facciate. La loro forza di torrente, scavando il selciato, trasformò le vie in altrettanti tunnel dalle volte scoppiate. Tutta la tistica vegetazione degli abitanti di Podagra fu informata nelle case, le quali, piene di quei rami urlanti, tremavano sotto la impetuosa grandinata di sgomento che crivellava i tetti.

Con bruschi slanci e con lazzi da *clowns*, i pazzi inforcavano i bei leoni indifferenti, che non li sentivano, e quei bizzarri cavalieri esultavano ai tranquilli colpi di coda che ad ogni istante li gettavano a terra.... Ad un tratto, le belve si arrestarono, i pazzi tacquero, davanti alle mura che non si muovevano più....

— I vecchi son morti!... I giovani sono fuggiti!... Meglio così!... Presto! Siano divelti i pa-

rafulmini e le statue!... Saccheggiamo gli serigri colmi d'oro!... Verghe e monete!... Tutti i metalli preziosi saranno fusi, pel gran Binario militare!...

Ci precipitammo fuori, coi pazzi gesticolanti e le pazze scarmigliate, coi leoni, le tigri e le pantere cavalcate a nudo da cavalieri che l'ebbrezza irrigidiva, contorceva ed esilarava freneticamente.

Podagra non fu più che un immenso tino, pieno di un rosso vino dai gorgi spumosi, che colava veemente dalle porte, i cui ponti levatoi erano imbuti trepidanti e sonori....

Attraversammo le rovine dell'Europa ed entrammo nell'Asia, sparpagliando lontano le orde terrorizzate di Podagra e di Paralisi, come i seminatori gettano la semente con un gran gesto circolare.

3.

A notte piena, eravamo quasi in cielo, su l'altipiano persiano, sublime altare del mondo, i cui gradini smisurati portano popolose città. Allineati all'infinito lungo il Binario, ansavamo su crogiuoli di barite, di alluminio e di manganese, che a quando a quando spaventavano

le nuvole con la loro esplosione abbagliante; e ci sorvegliava, in cerchio, la maestosa ronda dei leoni che, erette le code, sparse al vento le criniere, foravano il cielo nero e profondo coi loro ruggiti tondi e bianchi.

Ma, a poco a poco, il lucente e caldo sorriso della luna traboccò dalle nuvole squarciate. E, quando ella apparve infine, tutta grondante dell'inebbriante latte delle acacie, i pazzi sentirono il loro cuore staccarsi dal petto e salire verso la superficie della liquida notte.

Ad un tratto, un grido altissimo lacerò l'aria; un rumore si propagò, tutti accorsero... Era un pazzo giovanissimo, dagli occhi di vergine, rimasto fulminato sul Binario.

Il suo cadavere fu subito sollevato. Egli teneva fra le mani un fiore bianco e desioso, il cui pistillo s'agitava come una lingua di donna. Alcuni vollero toccarlo, e fu male, poi ché rapidamente, con la facilità di un'aurore che si propaga sul mare, una verdura singhiozzante sorse per prodigio dalla terra increspata di onde inattese.

Dal fluttuare azzurro delle praterie, emersero vaporesse chiome d'innumerevoli nuo-

tatrici, che schiudevano sospirando i petali delle loro bocche e dei loro occhi umidi. Allora, nell'inebbriante diluvio dei profumi, vedemmo crescere distesamente intorno a noi una favolosa foresta, i cui fogliami arcuati sembravano spossati da una brezza troppo lenta. Vi ondeggiava una tenerezza amara.... Gli usignuoli bevevano l'ombra odorosa con lunghi gorgoglii di piacere, e a quando a quando scoppiavano a ridere nei cantucci, giocando a rimpiaffino come fanciulli vispi e maliziosi. Un sonno soavissimo vinceva lentamente l'esercito dei pazzi, che si misero a urlare dal terrore.

Irruenti, le belve si precipitarono a soccorrerli. Per tre volte, stretti in gomiti balzanti, e con assalti uncinati di rabbia esplosiva, le tigri caricarono gl'invisibili fantasmi di cui ribolliva la profondità di quella foresta di delizie... Finalmente, fu aperto un varco: enorme convulsione di fogliami feriti, i cui lunghi gemiti svegliarono i lontani echi loquaci appiattati nella montagna. Ma, mentre, ci accanivamo, tutti, a liberar le nostre gambe e le nostre braccia dalle ultime liane affettuose, sentimmo a un tratto la Luna carnale, la Luna dalle

belle coscine calde, abbandonarsi languidamente sulle nostre schiene affrante.

Si udì gridare nella solitudine aerea degli altipiani:

— Uccidiamo il chiaro di luna!

Aleuni corsero alle cascate vicine; gigantesche ruote furono inalzate, e le turbine trasformarono la velocità delle acque in magnetici spasimi che s'arrampicarono a dei fili, su per alti pali, fino a dei globi luminosi e ronzanti.

Fu così che trecento lune elettriche cancellarono coi loro raggi di gesso abbagliante l'antica regina verde degli amori.

E il Binario militare fu costruito. Binario stravagante che seguiva la catena delle montagne più alte e sul quale si slanciarono tosto le nostre veementi locomotive impennacchiate di grida acute, via da una cima all'altra, gettandosi in tutti i precipizi e arrampicandosi dovunque, in cerca di abissi affamati, di svolti assurdi e d'impossibili zig-zag.... Tutt'intorno, da lontano, l'odio illimitato segnava il nostro orizzonte irto di fuggiaschi.... Erano le orde di Podagra e di Paralisi, che noi rovesciammo nell'Indostan.

4.

Accenito insegnimento.... Ecco scavalcato il Gange!... Finalmente, il soffio impetuoso dei nostri petti fuggì davanti a noi le nuvole striscianti, dagli avvolgimenti ostili, e noi scorremmo all'orizzonte i sussulti verdastri dell'Oceano Indiano, a cui il sole metteva una fantastica museruola d'oro.... Sdraiato nei golfi di Oman e del Bengala, esso preparava perfidamente l'invasione delle terre.

All'estremità del promontorio di Cormorin, orlato di una poltiglia di ossami biancastri, ecco l'Asino colossale e scarno, la cui groppa di cartapeccora grigiastra fu incavata dal peso delizioso della Luna.... Ecco l'Asino dotto, dal membro prolioso rammentato di scritte, che taglia da tempo immemorabile il suo rancore asmatico contro le brume dell'orizzonte, dove tre grandi vascelli s'avanzano, immobili, con le loro velature simili a colonne vertebrali radiografate.

Subito, l'immensa mandra delle belve cavalcate dai pazzi protese sui flutti musci innumerevoli, sotto il turbinio delle crierie che

chiamavano l'Oceano alla riscossa. E l'Oceano rispose all'appello, inarcando un dorso enorme e squassando i promontori prima di prender lo slancio. Esso provò lungamente la propria forza, agitando le anche e ripiegando il ventre sonoro fra le sue vaste fondamenta elastiche. Poi, con un gran colpo di reni, l'Oceano poté sollevare la propria massa e sormontò la linea angolosa delle rive.... Allora, la formidabile invasione cominciò.

Noi marciavamo nell'ampio accerchiamento delle onde scalpitanti, grandi globi di schiuma bianca che rotolavano e crollavano, docciando le schiene dei leoni.... Questi, allineati in semicerchio intorno a noi, prolungavano da ogni parte le zanne, la bava sibilante e gli urli delle acque. Talvolta, dall'alto delle colline, guardavamo l'Oceano gonfiare progressivamente il suo profilo mostruoso, come un'immensa balena che si spingesse innanzi su un milione di pinne. E fummo noi che lo guidammo così fino alla catena dell'Imalaia, aprendo, come un ventaglio, il formicolio delle orde in fuga che volevamo schiacciare contro i fianchi del Gori-sankar.

— Affrettiamoci, fratelli miei!... Volete dun-

— 18 —

que che le belve ci sorpassino? Noi dobbiamo rimanere in prima fila, malgrado i nostri lenti passi che pompano i succhi della terra.... Al diavolo queste mani vischiose e questi piedi che trascinano radici!... Oh! noi non siamo che poveri alberi vagabondi! Vogliamo delle ali!... Facciamoci dunque degli aeroplani!

— Saranno azzurri! — gridarono i pazzi — azzurri, per sottrarci meglio agli sguardi del nemico, e per confonderci con l'azzurro del cielo, che, quando c'è vento, garrisce sulle vette come un'immensa bandiera!

E i pazzi rapirono mantelli turchini alla gloria dei Budda, nelle antiche pagode, per costruire le loro macchine volanti.

Noi ritagliammo i nostri aeroplani futuristi nella tela color d'ocra dei velieri. Alcuni avevano ali equilibranti e, portando i loro motori, s'alzavano come avvoltoi insanguinati che sollevassero in cielo vitelli convulsi.

Ecco: il mio è un biplano multicellulare a coda direttiva: 100 HP, 8 cilindri, 80 chilogrammi.... Ho fra i piedi una minuscola mitragliatrice, che posso scaricare premendo un bottone d'acciaio....

E si parte, nell'ebbrezza di un'agile evo-

— 19 —

luzione, con un volo vivace, crepitante, leggiero e cadenzato come un canto d'invito a bere e a ballare.

— Urrà! Siam degni finalmente di comandare il grande esercito dei pazzi e delle belve scatenate!... Urrà! Noi dominiamo la nostra retroguardia: l'Oceano, col suo avvolgimento di schiumanti cavallerie!... Avanti, pazzi, pazze, leoni, tigri e pantere!... Avanti, squadroni di flutti!... I nostri aeroplani saranno per voi, a volta a volta, bandiero di guerra e amanti appassionati!... Deliziose amanti che nuotano, aperte le braccia, sull'ondeggiar dei fogliami, o che indugiano mollemente sull'altalena della brezza!... Ma guardate lassù, a destra, quelle spole azzurre.... Sono i pazzi, che cullano i loro monoplani sull'amaca del vento del sud!... Io, intanto, sto seduto come un tessitore davanti al telaio, e vo tessendo l'azzurro serico del cielo!... Oh! quante fresche vallate, quanti monti burberi, sotto di noi!... Quanti greggi di pecore rosee, sparsi sui declivii delle verdi colline che si offrono al tramonto!... Tu le amavi, anima mia!... No! No! Basta! Tu non godrai più, mai più, di simili insipidezze!... Le canne colle quali un tempo facevano delle zampogne for-

mano l'armatura di questo aeroplano!... No, stalgia! Ebbrezza trionfale!... Presto avremo raggiunti gli abitanti di Podagra e di Paralisi, poichè voliamo rapidi ad onta delle raffiche avverse.... Che dice l'anemometro?... Il vento che ci è contrario ha una velocità di cento chilometri all'ora!... Che importa? Io salgo a due-mila metri, per sorpassare l'altipiano.... Ecco! Ecco le orde!... Là, là, davanti a noi, e già sotto ai nostri piedi!... Guardate, laggiù, a picco, fra gli ammassi di verdura, la tumultuante follia di quel torrente umano che s'accanisce a fuggire!... Questo fracasso?... È lo schianto degli alberi!... Ah! Ah!... Le orde nemiche sono ormai cacciate contro l'alta muraglia del Gorisankar!... E noi diamo loro battaglia!... Uditte? Uditte i nostri motori come applaudono in gioia?... Ola, grande Oceano Indiano, alla riscossa!...

L'Oceano ci seguiva solennemente, atterrando le mura delle città venerate e gettando di sella le torri illustri, vecchi cavalieri dall'armatura sonora, crollati giù dagli arcioni marmorei dei templi.

— Finalmente! Finalmente! Eccoli dunque davanti a noi, gran popolo fornicolante di Podagrosi e di Paralitici, lebbra schifosa che

divora i bei fianchi della montagna.... Noi voriamo rapidi contro di voi, fiancheggiati dal galoppo dei leoni, nostri fratelli, o abbiamo alle spalle l'amicizia minacciosa dell'Oceano, che ci segue da vicino per impedire che s'indietreggi!... È soltanto una precauzione, poichè non vi temiamo!... Ma voi siete innumerevoli!... E potremmo esaurire le nostre munizioni, invecchiando durante la carneficina!... Io regolerò il tiro!... L'alzo a ottocento metri!... Attenti!... Fuoco!... Oh! l'ebbrezza di giocare alle biglie della Morte!... E voi non potrete carpircele!... Indietreggiate ancora? Questo altipiano sarà presto superato!... Il mio aeroplano corre sulle sue ruote, scivola sui pattini e s'alza a volo di nuovo!... Io vado contro il vento!... Bravissimi, i pazzi!... Continuate il massacro!... Guardate! Io tolgo l'accensione e cado giù tranquillamente, a volo librato, con magnifica stabilità, per toccar terra dove più serve la mischia!

« Ecco la furibonda copula della battaglia, vulva gigantesca irritata dalla foia del coraggio, vulva informe che si squarcia per offrirsi meglio al terrifico spasimo della vittoria immimente! È nostra, la vittoria... ne sono sicuro,

poichè i pazzi lanciano già al cielo i loro
come bombe!... L'alzo a cento metri!... Attenti!
Fuoco!... Il nostro sangue?... Sì! Tutto il nostro
sangue, a fiotti, per ricolorare le aurore ammalate
della Terra!... Sì, noi sapremo riscaldarti
fra le nostre braccia fumanti, o misero Sole,
decrepito e freddoloso, che tremi sulla cima del
Gorisankar!

F. T. MARINETTI.

F. T. MARINETTI

Al di là
del Comunismo



Edizioni de *LA TESTA DI FERRO*

N. 1

MILANO 1920

1 lira

[145]

Errore di stampa: 8101
 N.º Registro: 9437
 N.º Edizione: 20-X-87
 C.D. 7037/1909/1944 (04)
 Sig. 7037/1909/1944/1909

F.T. Marinetti

Al di là del Comunismo *

Il cittadino eroico - Scuole di coraggio

Gli artisti al potere

Le case del genio - La vita festa
(1920)

Ai futuristi francesi, inglesi, spagnoli, russi, ungheresi, rumeni, giapponesi.



Noi futuristi abbiamo stroncato tutte le ideologie imponendo dovunque la nostra nuova concezione della vita, le nostre formole d'igiene spirituale, il nostro dinamismo estetico, sociale, espressione sincera dei nostri temperamenti d'italiani creatori e rivoluzionari.

* Pubblicato dalle Edizioni de « La Testa di Ferro », Milano 1920.

SPES-SALIMBENI - Firenze 1980 145 - MANIFESTI FUTURISTI A cura di Luciano Caruso da, Per conoscere Marinetti e il futurismo, a cura di L. De Maria, Mondadori, Milano, 1973 (1 ed., 1920)

Dopo aver lottato dieci anni per lo svecciamento dell'Italia, dopo aver sfasciato a Vittorio Veneto l'ultra-pas-sista Impero austro-ungarico, fummo in carcere, incolpati di avere attentato alla sicurezza dello Stato, in realtà colpevoli di Futurismo italiano.

Siamo più che mai ardenti, instancabili e ricchi d'idee. Ne abbiamo regalate molte e ne prodigheremo ancora. Non siamo dunque disposti a ricevere l'imbeccata da chie-sa, né a piagiare, noi creatori italiani, il russo Lenin, discepolo del tedesco Marx.

L'umanità cammina verso l'individualismo anarchico, mèta e sogno d'ogni spirito forte. Il Comunismo invece è una vecchia formola mediocrista, che la stanchezza e la paura della guerra rivermiciano oggi e trasformano in mo-da spirituale.

Il comunismo è l'esserazione del cancro burocratico che ha sempre roso l'umanità. Cancro tedesco, prodotto dal caratteristico preparazionismo tedesco. Ogni prepa-razione pedantesca è anti-umana e stanca la fortuna. La storia, la vita e la terra appartengono agli improvvisatori. Odiamo la caserma militarista quanto la caserma comuni-sta. Il genio anarchico deride e spacca il carcere comu-nista.

La patria rappresenta per noi il massimo allargamento della generosità dell'individuo straripante in cerchio su tutti gli esseri umani simili a lui, simpatizzanti e simpa-tici. Rappresenta la più vasta solidarietà concreta d'inte-ressi spirituali, agricoli, fluviali, portuali, industriali, legati da un'unica configurazione geografica, da una stessa mi-sceola di climi e da una stessa colorazione di orizzonti.

Il cuore dell'uomo rompe nella sua espansione circolare il piccolo cerchio soffocatore della famiglia, per giungere fino agli orli estremi della Patria, dove sente palpitarci i suoi connazionali di frontiera, come i nervi periferici del proprio corpo. L'idea di patria annulla l'idea di famiglia. L'idea di patria è un'idea generosa, eroica, dinamica, fu-turista, mentre l'idea di famiglia è gretta, paurosa, statica, conservatrice, passatista. Una forte idea di patria scatu-risce per la prima volta oggi dalla nostra concezione fu-

turista. È stata prima d'ora una confusa miscela di cam-panilismo, retorica greco-romana, eloquenza commemorativa, istinto eroico incosciente, esaltazione degli Eroi mor-ti, sfiducia nei vivi e paura della guerra.

Il patriottismo futurista è invece una passione accanita, per il divenire-progresso-rivoluzione della razza.

Come massima potenza affettiva dell'individuo, il pa-triotismo futurista, pure rimanendo disinteressato diven-ta l'atmosfera più favorevole alla continuità ed allo svi-luppo della razza.

Il cerchio affettivo del nostro cuore italiano, allargah-dosi, abbraccia la patria, cioè la massima quantità man-ovrabile di ideali, interessi, bisogni miei, nostri, legati e senza contrasti.

La patria è il massimo prolungamento dell'individuo, o meglio: il più vasto individuo capace di vivere lungamen-te, dirigere, dominare e difendere tutte le parti del suo corpo.

La patria è la coscienza psichica e geografica dello sfor-zo di miglioramento individuale.

Non si può abolire l'idea di patria se non rifugiandosi in un egoismo assenteista. Dire per esempio: io non sono italiano, sono cittadino del mondo, equivale a dire: « m'in-fischio dell'Italia, dell'Europa, dell'Umanità: penso a me ».

Il concetto di patria è indistruttibile quanto il concetto di partito.

La patria non è che un vasto partito.

Negare la patria equivale a isolarsi, castrarsi, diminuirsi, demigrarsi, suicidarsi.

Gli operai che oggi marciano sventolando bandiere ros-se dimostrano dopo quattro anni di guerra vittoriosa un loro oscuro bisogno di fare un po' di guerra eroica e glo-riosa.

È assurdo sabotare la nostra vittoria al grido di « Viva Lenin, abbasso la guerra », poiché Lenin, dopo aver spinto il popolo russo a rinunciare ad una guerra, gliene impose un'altra contro Kolciak Denikine e i polacchi.

Il bolscevismo russo crea così involontariamente il pa-triotismo russo, che nasce dal bisogno di guerra difensiva. Non si può sfuggire a questi due concetti-sentimenti: *patriottismo*, cioè praticità di sviluppo dell'individuo e del-



la razza, *eroismo*, cioè bisogno sintetico di superare le forze umane, e potenza ascensionale della razza.

Tutti coloro che sono stancati dalla varietà tempestosa-dinamica della vita, sognano l'uniformità riposante e fissa che il comunismo promette. Essi vogliono la vita senza sorprese, la terra liscia come una palla da biliardo.

Ma le pressioni dello spazio non hanno ancora livellato le montagne della terra, e la vita che è Arte, è fatta (come ogni opera d'arte) di punte e contrasti.

Il progresso umano, che ha per essenza le velocità crescenti ammette, come ogni velocità, ostacoli da rovesciare, cioè guerre rivoluzionarie.

La vita degli insetti dimostra che tutto si riduce ad una riproduzione ad ogni costo e ad una distruzione senza scopo.

L'umanità sogna vanamente di sfuggire a queste due leggi che la eccitano e la stancano alternativamente. L'umanità sogna di stabilire la pace mediante un tipo unico di uomo mondiale, che dovrebbe essere però subito castrato, perché la sua virilità aggressiva non dichiarasse nuove guerre.

Un tipo umano unico dovrebbe vivere su una terra perfettamente liscia. Ogni montagna è una sfida per ogni Napoleone e ogni Lenin. Ogni foglia impreca contro la volontà guerresca del vento.

L'irriducibile varietà dei bisogni e dei mezzi di trasporto umani offende il sogno comunista.

È infatti tragicamente anticomunista il dovere andare in tram, poi in treno, poi in barca sul lago, poi di nuovo in treno, e finalmente in barca per raggiungere in mare il transatlantico che se fosse un piccolo veliero non porterebbe in America.

Dopo la più multiforme e tumultuosa delle guerre, l'umanità tira logicamente fuori il suo vecchio ideale comunista di quiete definitiva.

Il comunismo è forse realizzato nei cimiteri. Ma, dato che vi sono molti sotterrati vivi, data la non controllabile morte totale dell'uomo, data la sopravvivenza di sensibilità che muoiono successivamente, i cimiteri contengono senza dubbio comizi furibondi, ribelli in carcere e ambizioni che vogliono inalzarsi. Vi saranno molti tentativi di

comunismo, controrivoluzionari che faranno la guerra e rivoluzioni che si difenderanno guerrescamente.

La pace relativa non può essere che la stanchezza dell'ultima guerra o dell'ultima rivoluzione. La pace assoluta regnerà forse colla sparizione delle razze umane. Se fossi un comunista mi preoccuperei della prossima guerra tra pederasti e lesbiche, che si uniranno poi contro gli uomini normali.

Comincerò la propaganda contro la futura guerra interplanetaria.

In Russia, dei rivoluzionari un po' livellatori difendono il loro potere aggredito da rivoluzionari non livellati che vorrebbero livellare un po' meno o disuguagliare di nuovo.

Il bolscevismo è stato anzitutto un antidoto violento e vendicativo contro lo czarismo.

Ora è una difesa guerresca di quei medici sociali che si trasformano in padroni del popolo malato.

In certi paesi non vi è pane per tutti, in altri non vi è agiatezza per tutti.

Si grida dovunque: tutti mangeranno pane a sufficienza, tutti saranno ricchi.

Noi vorremmo gridare: tutti saranno sani forti e geniali!

Una esperienza comunista in Italia, provocherà immediatamente una controrivoluzione inegualista, o partorirà essa stessa una nuova ineguaglianza.

Non perdiamo tempo a glorificare lo pseudo-comunismo russo come un risultato definitivo o paradiso terrestre.

Tendiamo lo spirito al di là.

In tutti i paesi, e in Italia particolarmente, è falsa, la distinzione fra proletariato e borghesia. Non esiste una borghesia tutta fradicia e moribonda, né un proletariato tutto sano e vigoroso. Esistono poveri e ricchi; poveri per sfortuna, malattia, incapacità, onestà; ricchi per frode, furberia, avarizia, abilità, sfruttati e sfruttatori; stupidi e intelligenti; falsi e sinceri; cosiddetti ricchi borghesi che lavorano molto più degli operai; operai che lavorano il meno possibile sperando di non fare assolutamente niente; lenti e veloci; vittoriosi e vinti.

È assurdo chiamare borghesia fradicia e moribonda



quella massa formidabile di giovani intelligenti e laboriosi piccoli borghesi: studenti, impiegati, agricoltori, commercianti industriali, ingegneri, notai, avvocati ecc., tutti figli del popolo, tutti preoccupati di superare con un lavoro accanito il mediocre benessere paterno.

Fecero tutti la guerra da tenenti e capitani e oggi, affatto stanchi, sono pronti a riprendere il nuovo sforzo della vita con eroismo.

Non sono degli intellettuali, ma dei lavoratori dotati di intelligenza, previdenza, spirito di sacrificio e volontà. Costituiscono la parte migliore della nostra razza. La guerra è stata fatta da questi giovani energici sempre in testa alle masse dei fami contadini e operai.

I contadini e gli operai che fecero la guerra, non avendo ancora una coscienza nazionale, non avrebbero potuto vincere senza l'esempio e l'intelligenza di quei piccoli borghesi tenenti eroici. E inoltre indiscutibile che i tentativi di comunismo sono e saranno sempre guidati da giovani piccoli borghesi volitivi e ambiziosi.

D'altra parte è assurdo caratterizzare tutti i lavoratori colla parola *proletariato*, promettendo uguale gloria e ditatura ai contadini fami che oggi riprendono il lavoro della terra senza stanchezza, e agli operai che si dichiarano stanchissimi.

Bisogna distruggere il passatismo, la vigliaccheria, il quietismo, il tradizionalismo conservatore, l'egoismo materialista, il misonismo, la paura della responsabilità e il provincialismo plagiario.

È provincialismo plagiario gridare: *Viva Lenin, Abbasso l'Italia; Viva la Rivoluzione russa!* Gridate invece: *Viva il Futurismo italiano!*

La rivoluzione russa ha la sua ragione d'essere in Russia, non può essere giudicata che dai russi, e non può essere importata in Italia.

Innumerevoli differenze separano il popolo russo dal popolo italiano, oltre a quella tipica che distingue un popolo vinto e un popolo vincitore.

I loro bisogni sono diversi e opposti.

Un popolo vinto sente morire in sé il suo patriottismo, si rovescia rivoluzionariamente o plagia la rivoluzione del popolo vicino. Un popolo vincitore come il nostro vuol fare la sua rivoluzione, come un aeronauta getta la zavorra, per salire più in alto.

Non dimentichiamo che il popolo italiano, specialmente irto di individualismi acuti, è il più anticomunista, e sogna l'anarchia individualista.

Non esiste in Italia antisemitismo. Non abbiamo dunque ebrei da redimere, valutare o seguire.

Il popolo italiano può essere paragonato a un lottatore eccellente che volle lottare non allenato e sprovvisto di mezzi di allenamento. Le circostanze gli imposero di vincere o sparire. Il popolo italiano ha vinto gloriosamente. Ma lo sforzo superò i suoi muscoli, cosicché ora, ansante, stremato, incapace quasi di godere della sua grande vittoria, egli maledice noi, suoi allenatori, e tende le braccia a coloro che lo sconsigliavano di lottare.

Fra questi partigiani della quiete che vogliono mantenerlo a terra e noi che vogliamo guarirlo, rialzarlo ad ogni costo, è scoppiata una rissa che si prolunga disgraziatamente sul corpo affranto del lottatore stesso.

L'enorme groviglio di difficoltà, inciampi, miserie, che ogni guerra lascia sempre dietro di sé, l'esasperazione di tutti gli smobilitati che affondano nell'immenso pantano della burocrazia; la ritardata tassazione energica dei sopraprofitti di guerra, si sommano con la questione adriatica ancora insoluta, il Brennero non valorizzato ecc. ecc.

Siamo stati governati da un neutralista inguaribile, che fece tutti gli sforzi per diminuire la forza morale della vittoria nostra.

Questo governo favori i socialisti i quali, sventolando la bandiera comunista di un popolo vinto come il russo, si impadronirono elettoralmente del popolo italiano vincitore, stanco e scontento.

Non si tratta di una lotta tra borghesia e proletariato. bensì di una lotta tra coloro che hanno, come noi diritto di fare la rivoluzione italiana e coloro che devono subirne la concezione e la realizzazione.



Conosco il popolo russo. Sei mesi prima della confagrazione universale fui invitato, dalla Société des grandes conférences, a tenere a Mosca e a Pietrogrado 8 conferenze sul Futurismo. La trionfale ripercussione ideologica di queste conferenze e il mio successo personale di oratore futurista in Russia sono rimasti leggendari. Tengo a dichiarare tutto ciò, perché il mio giudizio sui futuristi russi appaia nella sua assoluta equità obbiettiva. Sono lieto di apprendere che i futuristi russi sono tutti bolscevichi e che l'arte futurista fu per qualche tempo, arte di Stato in Russia. Le città russe, per l'ultima festa di maggio, furono decorate da pittori futuristi.

I treni di Lenin furono dipinti all'esterno con dinamismi che forme colorate molto simili a quelle di Boccioni, di Balla e di Russolo. Questo onora Lenin e ci rallegra come una vittoria nostra. Tutti i Futurismi del mondo sono figli del Futurismo italiano, creato da noi a Milano dodici anni fa. Tutti i movimenti futuristi sono però autonomi. Ogni popolo aveva o ha ancora un suo passatismo da rovesciare. Noi non siamo bolscevichi perché abbiamo la nostra rivoluzione da fare.

Noi non possiamo accettare le astuzie dei socialisti ufficiali. Essi:

1. Dichiarano che bisognava evitare la guerra ad ogni costo e riconoscono a mezza voce che lo sviluppo del socialismo rivoluzionario è frutto della guerra.
2. Dichiarano che la tirannia tedesca era assolutamente preferibile alla profusione di sangue eroico.
3. Glorificano l'imboscato e disprezzano l'eroe come un brigante sanguinario.
4. Considerano il disertore come un rappresentante degno del popolo.
5. Accusano e denunciano i rivoluzionari interventisti, come responsabili di una « inutile strage ».
6. Vilipendono gli ufficiali in un paese dove non esiste militarismo!
7. Spingono le masse alla rivoluzione e poi le frenano, dicendo che il banchetto da dividere sarebbe magro.

8. Trascurano la lotta contro il passato e si alleano coi preti per combattere soltanto noi, rivoluzionari interventisti.
9. Svalutano la nostra vittoria dimenticando che essa inaltera moralmente tutti, ricchi e poveri.

Ai socialisti ufficiali noi domandiamo:

1. Siete voi disposti come noi a liberare l'Italia dal Papato?
2. Vendere il nostro patrimonio artistico per favorire tutte le classi povere e particolarmente il proletariato di artisti?
3. Abolire radicalmente tribunali, polizie, questure e carceri?

Se non avete queste 3 volontà rivoluzionarie, siete dei conservatori, archeologi clericali polizieschi e reazionari sotto la vostra vernice di comunismo rosso.

Vogliamo liberare l'Italia dal papato, dalla monarchia, dal Senato, dal matrimonio, dal Parlamento. Vogliamo un governo tecnico senza parlamento, vivificato da un consiglio o eccitatorio di giovanissimi. Vogliamo l'abolizione degli eserciti permanenti, dei tribunali, delle polizie e dei carceri, perché la nostra razza di geniali possa sviluppare la maggior quantità possibile di individui liberissimi, forti, laboriosi, novatori, veloci.

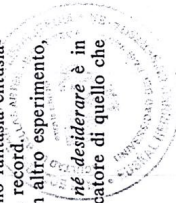
Tutto ciò, nella grande solidarietà affettuosa della nostra razza tipica, nella nostra tipica penisola, nel cerchio saldo dei confini conquistati e meritati dalla nostra grande vittoria assolutamente tipica.

Non soltanto siamo più rivoluzionari di voi, socialisti ufficiali, ma siamo al di là della vostra rivoluzione.

Al vostro immenso sistema di ventri comunicanti e livellati, al vostro tedioso refettorio tesserato, noi opponiamo il nostro meraviglioso paradiso anarchico di libertà assoluta arte genialità progresso eroismo fantasia entusiasmo, gaiezza, varietà, novità, velocità, record.

Occorrerà lasciarvi prima tentare un altro esperimento, che io chiamo acefalismo.

Essere tutti scemi per non soffrire né desiderare è in realtà un ideale più livellatore e pacificatore di quello che



voi urlate: *lavorare tutti poco per mangiare tutti un poco*. Occorre lasciarvi tentare la distruzione dell'intelligenza umana, poiché l'intelligenza è la prima fonte d'ineguaglianza e di sopraffazione. Speriamo che il vostro tentativo di comunismo abbia almeno come risultato quello di distruggere le nuove ineguaglianze prodotte dallo sfruttamento della guerra e dal principio ereditario che noi combattiamo quanto voi.

Noi sognamo un'Italia futurista, libera, virile, elastica, dinamica, inebriata di progresso, pronta a tutto, cioè ad improvvisare guerre o rivoluzioni senza eserciti permanenti, ma con la massima quantità di quelli che noi chiamiamo cittadini eroici.

Noi prepariamo questi cittadini con una propaganda assidua di libertà intellettuale, sport, arte, eroismo e originalità futurista.

In nome di questa nostra originalità futurista rifiutiamo la concezione comune che fa delle parole: democrazia, libertà, giustizia, femminismo ecc., altrettante ricette universali.

Ogni paese ha la sua speciale concezione democratica. In un paese colmo d'individui e d'ingegni come l'Italia, democrazia significa qualità e non quantità.

Abbiamo un forte ottimismo.

Il sangue italiano versato a Tripoli era migliore di quello versato ad Abba Garima. Quello versato sul Carso, migliore; quello versato sul Piave e a Vittorio Veneto, migliore.

Mediante le scuole di coraggio fisico che noi propugniamo, vogliamo aumentare questo vigore del sangue italiano, predisponendolo a tutte le audacie e a una sempre maggiore capacità artistica di creare, inventare e godere spiritualmente.

Bisogna guarire tutte le vigliaccherie e tutti i languori e sviluppare l'eleganza spirituale della razza, poiché ciò che di meglio si può trovare in una folla tumultuante è la somma delle sue eleganze spirituali: eroiche, e generose. Bisogna aumentare la capacità umana di vivere la vita

ideale delle linee, delle forme, dei colori, dei ritmi, dei suoni e dei rumori combinati dal genio.

Si potessero anche sfamare tutti gli stomaci, vi saranno sempre coloro che sapranno conquistarsi dei raffinatissimi pranzi privilegiati.

Bisogna eccitare la fame spirituale e saziarla con una grande arte stupefatta e gioconda.

L'arte è rivoluzione, improvvisazione, slancio, entusiasmo, record, elasticità, eleganza, generosità, straripamento di bontà, smarrimento nell'Assoluto, lotta contro ogni castità, danza aerea sulle cime brucianti della passione, distruzione di ruderi davanti alle divine velocità, varchi da aprire, fame e sete di cielo... giocondi aeroplani golosi di infinito...

Vi sono masse umane tenebrose fiaccide cieche senza luce né speranza, né volontà.

Le rimorchieremo.

Vi sono anime che combattono senza generosità per conquistare il piedestallo, l'aureola o la posizione.

Convertiremo queste anime meschine ad una alta eleganza spirituale.

Bisogna dare a tutti la volontà di pensare, creare, svegliare, rinnovare, e distruggere in tutti la volontà di subire, conservare, piagiare.

Mentre agonizzano le ultime religioni, l'Arte deve essere il nutrimento ideale che consolerà e rianimerà le razze inquietissime, insoddisfatte e deluse dal crollo successivo di tanti banchetti ideali insufficienti.

Solo l'inebriante alcool dell'arte potrà finalmente sostituire e abolire il tedioso volgare e sanguinario alcool domenicale delle taverne del proletariato.

Così nella mia tragedia ilare *Re Baldoria*, il dinamismo artistico novatore del Poeta-Idiota deriso dalla folla si fonde col dinamismo insurrezionale del libertario Fammone, per proporre all'umanità come unica soluzione del problema universale: l'Arte e gli Artisti rivoluzionari al potere.

Sì! gli artisti al potere! Il vasto proletariato dei geniali governerà.



Il più sacrificato, il più degno dei proletariati. Tutti sono stanchi e delusi. Egli non cede. Il suo genio farà presto esplodere sull'Italia e sul mondo immense rose di forza artistica rallegrante, purificatrice e pacificatrice.

Il proletariato dei geniali al governo realizzerà il teatro gratuito per tutti e il grande Teatro aereo futurista. La musica regnerà sul mondo. Ogni piazza avrà la sua grande orchestra strumentale e vocale. Vi saranno così, dovunque, fontane di armonia che giorno e notte zampilleranno dal genio musicale e fioriranno in cielo, per colorare, ingentilirlo, rinvigorire e rinfrescare il ritmo duro, buio, trito e convulso della vita quotidiana. Invece del lavoro notturno, avremo l'arte notturna. Si alterneranno le squadre dei musicisti, per centuplicare lo splendore dei giorni e la soavità delle notti.

Il proletariato dei geniali sarà, solo, capace d'intraprendere la vendita sapiente, graduale e mondiale del nostro patrimonio artistico, secondo il progetto di legge da noi ideato nove anni fa. Questo grano e questo carbone spirituali infonderanno nei popoli più rozzi ammirazione per noi.

I nostri musei venduti al mondo diventeranno una dinamica réclame transoceanica del genio italiano.

Il proletariato dei geniali, collaborando collo sviluppo del macchinario industriale, raggiungerà quel massimo di salario e quel minimo di lavoro manuale che, senza diminuire la produzione, potranno dare a tutte le intelligenze la libertà di pensare, di creare, di godere artisticamente.

In ogni città sarà costruito un Palazzo o Casa del Genio per *Mostre libere dell'Ingegno creatore*.

1. Verrà esposta per un mese un'opera di pittura, scultura, plastica in genere, disegni d'architettura, disegni di macchine, progetti d'invenzione.
2. Verrà eseguita un'opera musicale piccola o grande, orchestrale o pianistica di qualsiasi genere.
3. Verranno letti, esposti, declamati poemi, prose, scritti di scienza di qualsiasi genere, di qualsiasi forma e di tutte le dimensioni.

4. Le opere di qualsiasi genere o valore apparente, anche se apparentemente giudicate assurde, cretine, pazzie o immorali, saranno esposte o lette senza giuria e gratuitamente.

La rivoluzione futurista che porterà gli artisti al potere non promette paradisi terrestri. Non potrà certo sopprimere il tormento umano che è la forza ascensionale della razza. Gli artisti, instancabili aeratori di questo travaglio febbrile riusciranno ad attenuare il dolore.

Essi risolveranno il problema del benessere, come soltanto può essere risolto, cioè spiritualmente.

L'arte dev'essere non un balsamo, un alcool. Non un alcool che dia l'oblio, ma un alcool di ottimismo esaltatore, che divinizzi la gioventù, centuplichi la maturità e rinverdisca la vecchiaia.

Questa arte-alcool intellettuale deve essere profusa a tutti. Così moltiplicheremo gli artisti creatori. Avremo una tipica razza quasi integralmente formata d'artisti. Avremo in Italia un milione di intuii divinatori, tesi acanitamente a risolvere il problema della felicità umana collettiva. Un assalto così formidabile non può essere che vittorioso. Avremo la soluzione artistica del problema sociale.

Noi intanto ci proponiamo di ingigantire la facoltà sognatrice del popolo e di educarla in un senso assolutamente pratico.

Il soddisfacimento d'ogni bisogno dà un piacere. Ogni piacere ha un limite.

Al limite del piacere comincia il sogno. Si tratta di regolare il sogno e d'impedire che diventi nostalgia d'infinito o odio per il finito. Bisogna che il sogno avviluppi e bagni, perfezioni e idealizzi il piacere.

Ogni cervello deve avere una sua tavolozza e un suo strumento musicale per colorare e accompagnare liricamente ogni più piccolo atto della vita, anche umilissimo.

La vita comune è troppo pesante, austera, monotona, materialista, male aerata, e se non strangolata almeno inceppata.



Aspettando la realizzazione grandiosa del nostro Teatro aereo futurista, noi proponiamo un vasto progetto di concerti quotidiani e gratuiti in ogni quartiere della città, teatri cinematografici sale di lettura libri e giornali assolutamente gratuiti. Svilupperemo la vita spirituale del popolo e ne centuplicheremo la facoltà sognatrice.

Grazie a noi il tempo verrà in cui la vita non sarà più semplicemente una vita di pane e di fatica, né una vita d'ozio, ma in cui la vita sarà *vita-opera d'arte*.

Ogni uomo vivrà il suo migliore romanzo possibile. Gli spiriti più geniali vivranno il loro miglior poema possibile. Non vi saranno gare di rapacità né di prestigio. Gli uomini gareggeranno in ispirazione lirica, originalità, eleganza musicale, sorpresa, giocondità, elasticità spirituale.

Non avremo il paradiso terrestre, ma l'inferno economico sarà rallegrato e pacificato dalle innumerevoli feste dell'arte.

Ho sintetizzato in questo manifesto alcune delle idee già sviluppate nella mia opera *Democrazia futurista*, pubblicata un anno fa, e nel mio discorso sulla *Bellezza e necessità della violenza*, pronunciato da me il 26 giugno 1910 alla Borsa del Lavoro di Napoli, e pubblicato nella « Propaganda » di Napoli e nell'« Internazionale » di Parma, poiché oggi sento l'urgenza della loro esplosione benetica e decisiva.



8101 [151]
9437 28-X-87
7.037 "1909/1944" (04)
7.037 "1909/1944" MAN

Svegliatevi, Studenti d'Italia!

MANIFESTO FUTURISTA

Due cose fanno dei giovani che studiano una schiera di ipocriti o di quantità negative: gli studi classici ed i professori.

Tre cose sole si possono contrapporre a queste per poter formare degli uomini degni dell'Italia ingigantita da Vittorio Veneto: l'educazione fisica intensificata, il lavoro manuale e la massima libertà spirituale.

È necessario che il giovane, passando nel corso dei suoi studi attraverso l'opera dei vecchi, possa avvicinarla e studiarla per scegliere tra tutto quanto vi può trovare di utile, protetto da concetti tali che difendano il suo animo da eventuali crisi nostalgiche: e per questo occorre distruggere la scuola classica, esaltazione dei vizi degli antenati, esautorando il pedagogo che sente il bisogno di illuminare la sua lucida zucca coll'aureola della gloria altrui.

Contro queste insidie, noi che studiamo il lavoro perchè sentiamo nell'ora la necessità di valori vivi tendenti all'avvenire, e non di esseri assorti nell'adorazione del passato, noi, vergini da contatti con qualunque cattedra, dobbiamo levarci, e quelli stessi che sono serrati sotto il giogo del classicismo e del pedagoghismo, per la strada luminosa che additiamo, correranno con noi verso la VITA.

Giovani che nei teatri e nelle esposizioni avete difesa ed esaltata l'italianissima genialità futurista, e che nelle piazze avete scagliata la vostra sete di libertà contro tutte le reazioni, ancora una volta: *A noi! Marciare, non marcire!*

Giovani che non avete voluto comprenderci, che ci avete osteggiati e combattuti nelle nostre manifestazioni artistiche, svegliatevi ed ascoltateci.

Al grido dei Poeti, dei Pittori, degli Scultori e dei Musicisti che chiedono la distruzione di ogni confine nel campo dell'arte, si unisca oggi altissimo il nostro grido di Studenti, di Giovani, ma soprattutto di Italiani.

L'Italia di domani, che è *tutta* per noi, che è *tutto* per noi, deve essere giovane, dinamica, ardita. In una parola: FUTURISTA.

Deve essere libera dall'asservimento agli stranieri per quanto le è necessario, non solo, ma in grado di fornire gli altri, di invadere dei suoi prodotti tutti i mercati del mondo.

Deve essere formata da una democrazia libera e sana, capace di ogni sforzo: scatenare una guerra per il rispetto dei minimi diritti all'estero, improvvisare una rivoluzione se l'igiene nazionale lo richieda.

Giovani, a noi, a noi soli il diritto di scegliere la via di preparazione che ci faccia degni del nostro grande avvenire, del nostro sacro diritto, del nostro sublime dovere.

Il rachitico punto di vista di gente che ha avuto un'educazione troppo buonsensaia non ci deve neppure sfiorare.

A noi occorrono:

1. — Uomini robusti, perchè un corpo sano avrà sempre un cervello giovane.
2. — Uomini esperti e colti che, nel corso dei loro studi, non abbiano involontariamente subito le opinioni di persone spesso scarse di valore cerebrale.
3. — Uomini che conoscano un lavoro manuale abbastanza per poter sopperire ai loro bisogni materiali.

Fu il canto di una macchina che c'ispirò; fu l'urlo di un blocco di ferro all'inevitabile dilaniare dell'utensile d'acciaio, nella vasta officina: polieromia di vita-rumore, fontana di genialità.

Qualche cosa bolliva in noi da tanto tempo: e il troc-troc cadenzato della trasmissione ci sciolse le idee, il friggere incessante del lubrificante le ordinò, e le nostre macchine frementi nel loro sforzo continuo di distruzione creazione, gridarono con noi le parole vive ai compagni di scuola.

Compagni d'Italia! Prepariamoci un programma scolastico agile e pratico, che risponda alle nostre esigenze secondo i seguenti

CONCETTI FONDAMENTALI.

1. — *Istituzione di un corso unico di studi, di carattere tale da preparare uomini pronti alla vita, e al quale si possono far seguire corsi specializzati per le varie scienze.*

2. — *Riduzione degli studi classici ad un corso complementare o parallelo, assolutamente facoltativo.*

3. — *Abolizione dell'insegnante, nell'interesse della libertà cerebrale dello studioso.*

4. — *Esaltazione dell'Educazione fisica, fattore principale dell'educazione cerebrale dell'uomo.*

MILANO, Maggio 1921.

Roberto Clerici
Michele Leskovich
Piero Albrighi
studenti futuristi

Per schiarimenti dirigersi a

ROBERTO CLERICI, studente.

Presso la DIREZIONE DEL MOVIMENTO FUTURISTA - Milano, Corso Venezia N. 61



Aspettando la realizzazione grandiosa del nostro Teatro aereo futurista, noi proponiamo un vasto progetto di concerti quotidiani e gratuiti in ogni quartiere della città, teatri cinematografi sale di lettura libri e giornali assolutamente gratuiti. Svilupperemo la vita spirituale del popolo e ne centuplicheremo la facoltà sognatrice.

Grazie a noi il tempo verrà in cui la vita non sarà più semplicemente una vita di pane e di fatica, né una vita d'ozio, ma in cui la vita sarà *vita-opera d'arte*.

Ogni uomo vivrà il suo migliore romanzo possibile. Gli spiriti più geniali vivranno il loro miglior poema possibile. Non vi saranno gare di rapacità né di prestigio. Gli uomini gareggeranno in ispirazione lirica, originalità, eleganza musicale, sorpresa, giocondità, elasticità spirituale.

Non avremo il paradiso terrestre, ma l'inferno economico sarà rallegrato e pacificato dalle innumerevoli feste dell'arte.

Ho sintetizzato in questo manifesto alcune delle idee già sviluppate nella mia opera *Democrazia futurista*, pubblicata un anno fa, e nel mio discorso sulla *Bellezza e necessità della violenza*, pronunciato da me il 26 giugno 1910 alla Borsa del Lavoro di Napoli, e pubblicato nella « Propaganda » di Napoli e nell'« Internazionale » di Parma, poiché oggi sento l'urgenza della loro esplosione benefica e decisiva.

